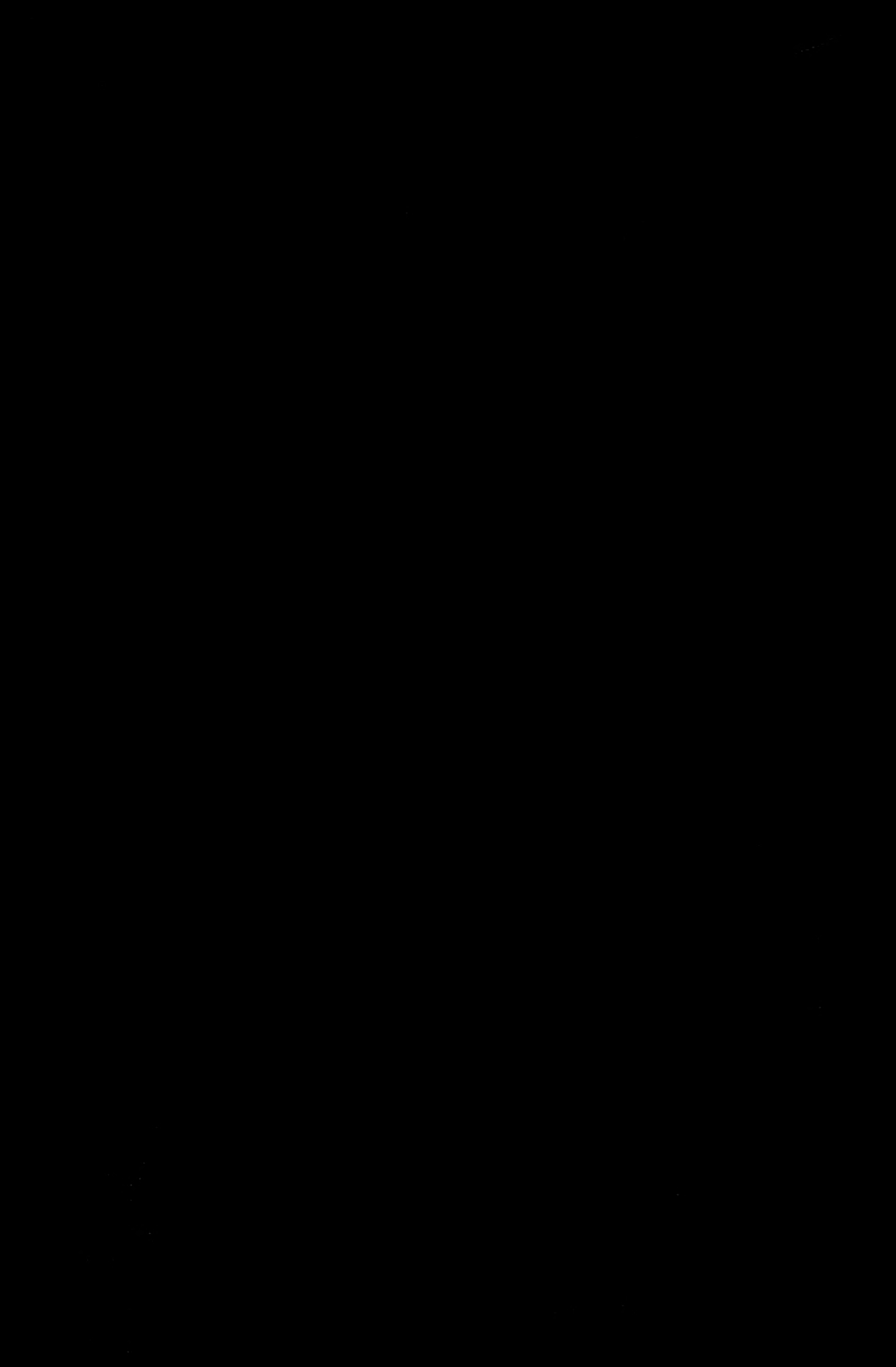


HALLALI !

PAR

HENRY RABUSSON



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1891

HALLALI !

I

Des bois, des futaies dépouillées, dont les lointaines hachures, qu'estompe une brume matinière d'arrière-automne, cerclent l'horizon d'une zone sombre, un peu rousse. De toutes parts, des bois, de grands bois sinistres et profonds, rébarbatifs encore à travers l'indécise gaîté du brouillard flottant qui, par degrés, s'éclaircit et s'irise sous les feux rosés d'un timide soleil, péniblement vainqueur. Çà et là, quelques arbres fiers, ayant retenu, comme accrochées aux aspérités de leurs branches, des bribes d'un

feuillage jauni, rouillé, déchiqueté, qui les vêtent à demi de lambeaux de brocart d'or, où ils semblent essayer de se draper toujours...

Car c'est au milieu d'un assez haut plateau de l'Argonne, juste au centre d'un cirque imposant, fermé par des forêts dont on ne devinerait guère, à n'en voir que la lisière majestueuse et compacte, les pentes fuyantes, accidentées, capricieusement infléchies vers les plaines, que se dresse, vaniteux et chétif, le joli château moderne de Rubécourt, tout contre le village de ce nom. Et la Saint-Hubert est venue.

Des fanfares et des abois éclatent tout à coup, comme pour saluer le triomphe définitif du soleil, qui, enfin dégagé de ses voiles de vapeur, s'élève radieux au-dessus des halliers et des futaies.

Pays de chasse, cette région montueuse et boisée de l'Argonne est pourtant rude aux veneurs, même dans ses parties les moins

couvertes et les moins abruptes. Mais le baron de Buttencourt-Rubécourt ne plaint pas sa peine et ne ménage ni ses chevaux, ni ses chiens. Trois ou quatre fois par semaine, durant toute la saison, on découple, — à moins de neige. — Et l'équipage de Rubécourt, dont les couleurs sont connues et populaires dans un rayon de quinze lieues, découple rarement en vain. Dix-cors ou jeune tête, chevrette ou broquart, vieux solitaire ou ragot, il faut que la bête de chasse soit bien retorse, bien agile ou bien favorisée du sort pour échapper aux chiens et au couteau ou à la carabine du baron.

Nul faste inutile, d'ailleurs, en ces chasses fréquentes, sévèrement menées, presque austères; nul déploiement de luxe intempestif, aucune trace de ce désir habituel et banal de jeter de la poudre aux yeux, lequel est l'ordinaire raison d'être de la plupart des grandes chasses à courre. Pas d'étalage de personnel, de montures, de meute ni

d'invités ; deux piqueurs, un valet de limier, un valet de chiens, six chevaux et quarante bons griffons vendéens à tout faire : rien que le nécessaire en hommes, en chevaux, en chiens, avec un évident souci, toutefois, de la correction technique. Une pointe de chic, si l'on veut, mais seulement ce qu'il en faut pour que le noble passe-temps ne tombe pas à l'apparence d'un métier et ne soit point ravalé au rang d'œuvre servile.

Cependant, en l'honneur de la Saint-Hubert, on a convié quelques terriens ou hobereaux du voisinage, qui, joints aux rares hôtes du château, formeront un bon contingent pour la chasse solennelle du jour. — Par exception, et à cause de la messe, le rendez-vous est au château.

Bientôt des voitures arrivent, et aussi, et surtout des chevaux sellés, quelques-uns habillés d'un caparaçon de drap galonné, que timbre, à l'angle, une initiale ou une couronne, ou les deux ensemble. Puis des fan-

fares, une courte procession, maigre cortège se rendant à l'église du village, à la petite église qui fut la chapelle de l'ancien château. Enfin, après la messe de saint Hubert, un suprême déchaînement des trompes sonnant la *Rubécourt*. Et voilà tout le monde pressé de monter à cheval, — ou presque tout le monde.

Seule, en effet, une grande et belle jeune fille, qui porte pourtant avec grâce, sinon avec crânerie, l'habit vert-bouteille à revers, collet, parements et retroussis amarante, ne paraît témoigner aucun empressement à se mettre, ou plutôt à se faire mettre en selle.

— Eh bien ! Madelon, que fais-tu ? N'es-tu donc plus des nôtres ?

— Si fait. Je vous rejoins... J'ai oublié... j'ai oublié quelque chose là-haut.

— Veux-tu qu'on aille te le chercher ?

— Non, merci. J'irai moi-même. Encore une fois, je vous rejoins dans l'instant. Ne t'occupe pas de moi.

— A ta guise.

La jeune femme qui était intervenue, et qui n'était autre que la baronne de Buttencourt elle-même, adressa un signe d'appel à un assez beau garçon brun, en habit rouge, qui ne la regardait pas, mais regardait fort attentivement la jeune fille, l'œil à demi extasié derrière son binocle. Au second ou au troisième appel, le jeune homme se décida à tourner la tête du côté de la châtelaine.

— Frantz! Monsieur Réal! criait celle-ci.

Tiré de sa contemplation ou de son rêve, il fit un geste d'excuse familier et amical; puis il accourut en souriant, sans aucune confusion.

— Daignerez-vous me mettre à cheval? lui demanda la baronne avec une ironie bienveillante. Mon mari endoctrine ses hommes... Et quant à ces messieurs... Peuh!... Mais c'est votre faute, après tout, si je n'ai pas des hôtes plus distingués : vous effarouchez la noblesse provinciale. Songez

donc! un athée! et un athée célèbre!

Elle avait eu une moue discrète à l'endroit des invités du baron, — lesquels, en fait, n'étaient pas de grande mine. — Elle eut une grimace de réprobation très peu convaincue pour son hôte préféré. Et elle confia son pied étroit aux mains entrecroisées de M. Frantz Réal, qui l'enleva doucement et l'assit sur la selle.

— Là! fit-elle en rassemblant ses rênes après avoir passé sa jambe dans la fourche et harmonisé les plis de sa jupe. Maintenant, pour votre peine, je vous autorise à attendre Madelon. Vous nous rejoindrez avec elle... au rond de la Vénerie, vous savez... Tâchez d'être là pour le lancer!

Le jeune homme remercia d'un sourire et se retourna vers le château.

Madeleine ou Madelon avait disparu, laissant son cheval aux mains du palefrenier qui l'avait amené. Le baron, ayant fini de conférer avec l'un de ses piqueux, montrait

le chemin à ses hôtes, qui s'étaient galamment groupés autour de sa femme. — Peu d'instants après, il ne restait plus dans la cour que les deux chevaux de M. Frantz et de mademoiselle Madelon, promenés par deux hommes d'écurie portant la veste de drap vert et la casquette galonnée d'amarante de leur tenue d'apparat.

Frantz Réal hésita quelques secondes sur le seuil du vestibule. Il venait d'apercevoir le baron, qui, au moment de tourner l'angle des communs et de sortir de la cour, regardait en arrière avec une espèce d'inquiétude soupçonneuse ou d'étonnement maussade. — Alors, le jeune homme, posant un pied sur le socle d'un vase de marbre, eut l'air de redresser son éperon, qui était parfaitement en place, et de le reboucler avec soin, quoique l'ardillon fût à son cran. Puis il pénétra dans le vestibule, tendit l'oreille à un bruit de pas et à un froufou de jupe qui se faisaient en-

tendre dans un corridor du premier étage, et, quatre à quatre, il gravit les marches du grand escalier de pierre. Parvenu à l'étage, il s'orienta et se glissa doucement, par une porte entre-bâillée, dans la bibliothèque qui s'ouvrait vers l'entrée du corridor.

Cette salle était la pièce classique réservée à l'étude, pour l'édification des visiteurs, dans les châteaux respectables. Tout y sentait la convention, la déférence à l'usage ou à la mode, depuis les hautes et larges fenêtres sans rideaux, encadrées de lambrequins d'étoffe sombre à dessins anciens, qui empêchaient la lumière de venir d'en haut, mais ne protégeaient guère la vue contre la crudité du jour, jusqu'aux échelles roulantes dressées contre les tablettes inexplorées. Au milieu, une grande table de travail, avec une pile de gros livres ; de chaque côté de la table, des sièges de bois sculpté.

Dressée sur la pointe des pieds, pour atteindre à un rayon assez élevé, la personne que, sans doute, cherchait Frantz remettait en place un volume in-folio. Et c'était un joli tableau que cette jeune fille en costume de chasse chamarré, vert et amarante, avec le petit tricorne serti par le galon de vénerie sur ses cheveux châtains à reflets d'or rouge, qui se dressait ainsi contre une muraille de livres, dans ce décor sévère, la main gantée de daim et appuyée au dos parcheminé d'un rude et vieux bouquin.

— Eh quoi ! vous ! mademoiselle Marie-Madeleine ! fit Réal en feignant la surprise.

Madeleine, ou, — pour lui donner tous ses noms, — Marie-Madeleine Hart se retourna vivement, avec un mouvement de contrariété tout aussitôt réprimé.

— Moi-même, dit-elle souriante. Cela vous étonne ?

— Mon Dieu, oui, je l'avoue... Que

pouvez-vous bien avoir à démêler, en un pareil jour, en un pareil moment, avec les livres... avec des livres comme ceux-ci surtout, énormes, monstrueux?

— J'étais à la poursuite d'un renseignement... scientifique. Voyez, j'ai déjà compulsé tous ces volumes.

Elle désignait du doigt les livres empilés sur la table.

M. Réal sourit.

— Mais ceux-là, dit-il, c'est moi qui les ai laissés, qui les ai oubliés, hier au soir, sur cette table.

Puis, voyant que la jeune fille se troublait, il reprit :

— Je le crois, du moins, car je suis à peu près seul à hanter cette bibliothèque et à y mettre quelquefois le désordre... En tout cas, le commerce des livres m'étant plus habituel et plus familier qu'il ne peut vous l'être à vous, dites-moi ce que vous cherchez : je vous aiderai.

— Plus tard... Vous n'êtes pas en avance, savez-vous bien ?

— Mais... vous ?

— Moi, je ne suivrai pas la chasse aujourd'hui.

— Bah !... Voilà du nouveau, par exemple ! Tout à l'heure encore...

— Monsieur Réal, vous tournez à l'inquisiteur.

— C'est vrai, Mademoiselle, et je suis sans droits... hélas !

L'expression d'impatience qui avait, un moment, contracté la belle et douce physionomie de la jeune fille, fit place sur-le-champ à un compatissant, à un bienveillant, mais peut-être trop facile et trop large sourire, lequel éclaira cette remarquable figure et devait lui être plus coutumier que les airs rébarbatifs ou railleurs. C'est qu'aussi la phrase du jeune homme avait été bien plaintive et son accent bien douloureux.

— Allons, dit Marie-Madeleine, ou plu-

tôt allez, Monsieur Frantz. Vous direz que je rejoindrai plus tard... qu'il est arrivé un accident à mon costume... Vous direz ce que vous voudrez; mais vous me rendrez service en me laissant ici... Je suis horriblement nerveuse, ce matin... Une contrariété un peu vive... Enfin, je me sens incapable de suivre cette chasse.

— J'obéis, Mademoiselle, avec... résignation, quoique je me fisse une fête de vous accompagner seul à seule.

— Ah çà ! dites-moi, ma cousine est donc décidément votre complice?

— Oui. Elle sait que je vous aime et veut bien s'en déclarer enchantée.

— C'est-à-dire que vous tenez à votre idée et que vous réussissez à la faire épouser aux autres... ou à d'autres, en attendant que vous m'épousiez moi-même? Merci de l'honneur... Mais à l'impossible...

— L'impossible ! s'écria le jeune homme.

— Parlez-en donc à M. de Buttencourt,

de votre idée. Vous verrez comme il l'accueillera !... Il s'est mis en tête de me donner un mari de son choix.

— M. de Buttencourt, un cousin par alliance, et qui n'est votre cousin que depuis quelques mois, vous tient-il donc sous sa dépendance ?

— Non ; mais je suis bonne personne, vous savez... Je me laisse faire.

Le bienveillant sourire, empreint d'une indéfinissable soumission, avait reparu sur les traits de la jeune fille.

— Bonne personne ! fit en se récriant M. Réal. Avec moi, pas tant que cela !

— Vous ai-je jamais fait de la peine ?

— Comment ! mais il me semble que vous ne m'avez jamais fait autre chose.

— Voyons, soyez de bon compte. Vous m'aimez ; vous me l'avez dit, après me l'avoir laissé voir : c'était votre droit. Je ne vous déteste pas ; mais, n'ayant presque rien et sachant que vous n'avez pas grand'chose,

je crois bien faire en me laissant marier par mon nouveau cousin, qui est un ancien ami. N'est-ce pas aussi mon droit, cela?... ou même de ne pas me marier du tout?

— Eh! qui vous parle de droits? J'ai commencé par vous dire que je n'en ai point. Il s'agit de sentiments.

— Soit. Mais le sentiment... d'intérêt que j'ai pour vous... et surtout la claire notion que je possède de vos intérêts sont précisément des raisons majeures de répudier vos offres. Ma pauvreté, unie à la vôtre, ne serait jamais que de la misère renforcée.

— De la misère... de la misère... Vous poussez tout au noir, vous, une optimiste!... Oubliez-vous donc que j'ai, outre les quelques sous paternels, les ressources que me fournit ce qu'on veut bien appeler mon talent?

— Tout cela tarirait si vous étiez marié et dans la gêne. Les écrivains et les artistes doivent être exempts de certains soucis; à

la rigueur, ils peuvent attendre leur pain de leur travail : il ne faut pas qu'ils attendent celui de toute une famille... même les artistes sérieux comme vous, qui font une besogne raisonnable et raisonnée. Je ne vous vois pas d'ici, écrivant des livres comme... votre gros dernier, dans un petit appartement où vagiraient des enfants... de vrais enfants, et où traîneraient des miasmes culinaires. Ces braillements et ce graillon ou cette haleine de marmite...

— Allons, vous êtes bien bonne encore d'admettre que nous aurions de quoi nous offrir le pot-au-feu !

— Évidemment, car ce n'est pas sûr.

— Tenez, vous êtes exaspérante !

— Alors, que faites-vous ici ? Allez-vous-en... N'aimez-vous plus la chasse à courre ?

— C'est le seul plaisir que je goûte encore, parce que c'est le seul qui ne soit pas ordinairement à ma portée, le seul aussi qui ne me rappelle en rien mes occupations de

grimaud et ma vie de rat de bibliothèque... Et puis, cela me reporte aux longues et fantaisistes chevauchées de mon adolescence, quand je faisais mine d'accompagner mon père à travers les forêts domaniales dont il avait l'inspection et que je le perdais, pour être sûr de me perdre moi-même et de ne rentrer qu'à la nuit.

— Eh bien, allez donc ! En chasse !

— Venez, alors.

— Non ; je reste, je vous l'ai dit.

— Seule ? toute la journée ?

— Bah ! je déjeunerai avec la vieille baronne. Elle se lève tard, mais elle finit par se lever. Je ne serai donc pas tout à fait seule.

M. Réal la regarda un instant avec une indicible et extatique perplexité, comme également désireux de ne pas renoncer à un tête-à-tête impromptu et soucieux de ne pas lui déplaire en violant sa solitude et peut-être ses secrets. — Marie-Madeleine, au

reste, justifiait l'hésitation et l'extase. Car, si son sourire n'était pas toujours fort clair, sa physionomie était toujours admirable en sa beauté constante, en sa douceur et en sa grâce d'un caractère bien féminin, quoique exempt de toute mièvrerie. C'était une splendide personne, svelte sans maigreur, et dont la tête était plus belle que fine. Des traits réguliers, un peu forts ; une bouche merveilleusement fraîche, saine, appétissante, avec des lèvres charnues, mais non épaisses, d'un rose humide et vivant ; des yeux d'un bleu rare, d'un bleu violet, très fendus, mais un peu à fleur de tête, comme on les aimait autrefois ; des cheveux brun clair, striés de brindilles fauves, surtout vers la nuque et vers les tempes : bref, une beauté qui eût peut-être été imposante et eût semblé divine ou classique si elle eût eu moins d'éclat et se fût alliée à moins de vie et à moins de santé. Mais ce qui, plus que tout le reste, la ren-

dait humaine, vivante, accessible, c'était le sourire large et bon, fixe et inquiétant, si doux, néanmoins, qui y était comme épandu, encourageant d'une façon permanente, — et presque trop permanente, — toutes les admirations et toutes les sympathies.

Comme M. Réal se retirait à reculons, ayant l'air de mendier un mot qui lui permît de rester, la baronne de Buttencourt entra, la jupe relevée sur le bras (on les portait encore demi-longues dans ce temps-là), faisant sonner sa petite botte éperonnée sur le parquet marqueté. — C'était une toute jeune femme, gentille, mais non belle, ni même jolie : blonde, un peu petite, un peu menue, avec quelque chose de presque enfantin dans les allures, dans le regard, dans le sourire, et jusque dans l'air de crânerie qu'elle aimait à prendre et qui devait être légèrement affecté.

— Eh bien ! à quoi pensez-vous ? Com-

ment! encore là, tous les deux!... Réal, mon ami, on avait raison de me le dire tout à l'heure, il ne faut pas se fier à vous: vous compromettez les jeunes filles.

— Ah çà ! Mais vous ? que venez-vous faire ici ?

— Vous chercher, mon bon, mon cher ami... On m'a fait observer que, l'absence de Madelon se prolongeant, il n'était guère convenable de la laisser rejoindre la chasse, Dieu sait quand! sous votre seule escorte.

— Qui vous a fait observer cela?

— La personne qui, seule, en avait le droit : Rodolphe.

— Votre mari! .. Il est bien scrupuleux!

M. Réal avait plissé son front d'un air mécontent, presque empreint de haine.

— On n'est jamais trop scrupuleux, ami Frantz, lorsqu'il s'agit de la réputation d'une jeune fille.

— Bah! la réputation!... Est-ce que la vôtre a été fort endommagée jadis par notre

intimité? Cela n'a pas empêché votre mari de vous épouser, n'est-ce pas?

— Nous étions des enfants.

— Au début, oui. Mais, plus tard, quand je venais passer mes vacances à Nancy... pas si enfants que cela!... Moi, du moins, votre aîné... Nous avions grandi... Savez-vous que j'ai été amoureux de vous?

— Vous avez eu tort... de ne pas me le dire plus tôt, dit en riant madame de Buttencourt. Je crois que je ne vous aurais point fait mauvais visage : je ne connaissais pas encore Rodolphe.

— Merci bien... D'ailleurs, j'ai eu raison de ne rien vous dire et vous avez eu raison de ne rien voir, car, un beau jour...

— Vous avez déserté le culte de la pauvre Hélène Hart pour vous vouer tout entier à celui de sa belle cousine, Marie-Madeleine... Inconstant!... Mais, baste! je vous pardonne... Et, vous savez, mes enfants, je protège vos amours...

— Vos amours! fit en se récriant Marie-Madeleine. Doucement, je te prie! Je n'ai rien dit, moi.

— Mais tu n'en penses pas moins.

— Erreur! fit la jeune fille avec un sourire contraint. J'ai l'âge de dire ce que je pense; et, apparemment, si je ne dis rien, je n'en pense pas davantage. Tu oublies que je suis plus âgée que toi...

— Eh bien, n'importe! J'ai mis dans ma tête que vous vous épouseriez... D'abord, mon amour-propre est intéressé à votre mariage... Oui. Suivez-moi bien. Rodolphe, qui est, en même temps qu'un très bon mari, un très bon parent, même quand il ne l'est que par alliance, Rodolphe ne demande qu'à marier sa nouvelle cousine...

— Il est bien bon! interrompit la jeune fille avec son même sourire contraint.

— Or, reprit madame de Buttencourt, ayant deviné, sans être sorcière, les sentiments... les sentiments nouveaux de mon

vieil ami Frantz Réal, j'ai fait observer à mon obligeant et serviable époux que le mari de Madelon était là, tout trouvé, sous notre main. Mais Rodolphe a soulevé des objections sans nombre, que je ne crois pas insurmontables et où cependant il s'entête de facon singulière. Eh bien ! je veux avoir raison contre lui. Ce sera ma première victoire conjugale... Et puis, j'aime assez Madelon pour ne pas me tromper en pareille matière. Laissez-moi donc agir, mes enfants. Et rejoignez la chasse avec moi... Tenez, écoutez ! Voici qu'on sonne un bien-aller... Avant que la bête se forlonge, coupons par la plaine, puis par le bois d'Eustache : dans cinq minutes, nous serons à la queue des chiens.

— Allez tous deux, dit Marie-Madeleine. J'ai décidément mal à la tête.

— Je ne peux pourtant pas te laisser seule... Si encore j'étais sûre que tu dusses rester eule !

— La grand'mère de ton mari me tiendra compagnie.

— Ce sera bien amusant pour toi !... Alors, je reste aussi. Allez, Frantz. Vous direz que Madelon est souffrante.

— C'est que je ne tiens plus beaucoup à la chasse, moi, hasarda M. Réal. D'ailleurs, je ne me sens pas bien en train non plus, aujourd'hui... Et la preuve, c'est que je ne me suis même pas occupé de savoir quelle bête il y avait chance de courre.

— Vous avez peut-être aussi des vapeurs ? Ah ! mon cher, je ne peux vraiment pas vous autoriser... Là ! vrai, je serais grondée !

— Mais, puisque vous restez, puisque vous serez là !

Sa voix était implorante et son regard attendrissant.

— Écoutez, lui dit la cousine de Marie-Madeleine, je ne peux pas non plus vous forcer à suivre la chasse. Restez donc, si

vous voulez. Mais alors, disparaissez... au moins pour quelque temps... Et demeurez invisible jusqu'à ce que cette bonne grand'-mère de Buttencourt soit sortie de ses cosmétiques. Sa présence sauvera tout, et j'aurai peut-être encore le temps de rattraper la chasse avant l'hallali. Seule de mon sexe, par suite de la défection de Madelon, à suivre à cheval, je tiens à honneur de suivre tout de bon... Vite, allez-vous-en, que je m'en aille !

M. Réal se retira, cette fois, docilement, laissant les deux cousines en tête à tête.

Madame de Buttencourt n'avait rien à gagner au voisinage de Marie-Madeleine, surtout quand elle était revêtue de ce costume de chasse, un peu lourd, qui l'écrasait, elle, femme fluette et débile, tandis que le même costume semblait faire valoir au suprême degré la perfection plastique et la grâce robuste de la jeune fille.

Mais il ne devait pas y avoir place pour

la jalousie, ou du moins pour une rivalité féminine, dans l'évidente amitié qui unissait l'une à l'autre les deux jeunes parentes. Car elles se regardaient sans aucun souci d'analyse.

— Tu sais, fit la baronne, que voilà une migraine à laquelle je ne crois guère !... J'y crois d'autant moins qu'elle t'est venue plus indirectement. Tu as d'abord prétendu que tu avais oublié quelque chose... C'était donc ta migraine que tu avais oubliée et que tu es venue chercher ici au milieu des bouquins ?

— En tout cas, ce n'est pas M. Réal que je cherchais, car c'est un peu pour le fuir...

— Sérieusement, te déplairait-il, à présent ?

— Non ; mais il me gêne. Il met trop d'insistance, il apporte trop d'acharnement dans sa poursuite.

— Pauvre Frantz ! Ah ! il est certain

qu'il en tient... Encore un que les yeux et le sourire et la taille de ma petite charmeuse de cousine ont mis à mal !

— Oh ! toi, c'est ton idée fixe. A t'entendre, tous ceux qui m'approchent sont foudroyés.

— Dame ! il y a des exemples... Entre autres, Edgar Lecourtois, cet ex-hurluberlu, mis au vert par son vénérable homme de père, et qui prend son mal en patience depuis que tu es ici... et surtout depuis qu'il est venu t'y rejoindre. Témoin encore le jeune Remillemont, un autre voisin, de Nancy aussi celui-là, et qui a été atteint, incendié l'année dernière... et qui n'était pas assuré, paraît-il, car il est encore en cendres, inconsolé, inconsolable... Je te dis que tu les électrises, que tu les foudroies, sorcière !

— Quel gaspillage de fluide, alors ! fit la jeune fille en haussant les épaules et en secouant la tête. Car, de quelle unité peuvent

être, je te le demande, ces coups de foudre multipliés?

— Écoute, que tu n'aies cure de désastres comme ceux que je viens de te rappeler, je le conçois. Mais que tu fasses la sourde oreille aux déclarations réitérées, à l'amour et au désespoir évidents d'un homme comme Frantz Réal, j'avoue que je le comprends moins.

— Tu es étrange! riposta Marie-Madeleine avec une légère impatience nuancée d'embarras. Si encore tu étais de l'avis de ton mari et si tu patronnais, comme lui, M. Lecourtois ou M. de Remillemont...

— Et pourquoi pas Frantz? Ne leur est-il pas de tous points supérieur? et ne le connaissons-nous pas depuis plus longtemps? Tes parents, comme les miens, ne l'ont-ils pas fréquenté? n'ont-ils pu l'apprécier, lui qui fut si souvent leur hôte ou leur commensal et qui, en camarade aîné, nous accompagna si souvent dans nos promenades

autour de Nancy, à pied ou à cheval?

— D'abord, c'est surtout toi et tes parents qui l'avez connu de bonne heure.

— Soit. Mais vous l'avez connu aussi. Ta pauvre mère même l'a connu... En tout cas, toi et ton père, vous le connaissez bien maintenant... Et tout le monde le connaît, puisqu'il est célèbre.

— Tiens, fit la jeune fille en mettant sa main gantée sur la bouche de sa cousine, tu finiras par m'agacer avec cette idée de mariage et par me faire prendre en grippe ton candidat, ton protégé... Protégé! Le pauvre garçon! Tu oublies toujours, ma bonne petite Hélène, que je ne suis pas dans la position de fortune qui t'a permis d'épouser le baron de Buttencourt-Rubécourt, plus riche d'espérances, grâce à sa grand'-mère et à ses oncles, qu'il ne l'était d'écus comptants. Ton père et le mien, quoique frères et ayant eu le même point de départ : une assez humble brasserie du grand-duché

de Luxembourg, d'où ils vinrent séparément s'établir en Lorraine, ont eu des destins bien différents. Mon oncle a commencé par échouer, pour réussir ensuite ; mon père n'a réussi d'abord que pour mieux échouer, à la fin. Ta fortune est devenue inchiffrable ; la mienne ne mérite même plus d'être chiffrée.

— Mais, puisqu'il y a encore des gens chevaleresques qui veulent t'épouser pour tes très beaux yeux !...

— Il faut être riche aujourd'hui pour avoir le droit d'être chevaleresque, dit Marie-Madeleine avec une espèce de rudesse dont l'accent était un peu outré.

— D'abord, Frantz n'est pas pauvre : fils unique, il a recueilli tout l'héritage paternel ; en outre, il gagne de l'argent, dit-on... Et puis, voilà une réflexion, qui, de ta part, m'étonne !

La jeune fille embrassa sa cousine pour lui cacher des larmes qu'elle avait senties

sourdre de son cœur et monter lentement jusqu'à ses yeux.

— Eh bien ! murmura-t-elle, ne me parle plus de cela, si tu ne veux pas que je t'étonne davantage... Et laisse-moi coiffer en paix sainte Catherine.

— C'est que, vois-tu, chère folle aînée, pour coiffer sainte Catherine sans danger, il faut un bonnet plus rébarbatif et peut-être... plus... plus stable que le tien... Oh ! ne te fâche pas : la colère te va si mal ! Ne rougis pas non plus : la confusion ne te va guère mieux.

— Alors, parlons d'autre chose... Quelles jolies couleurs que celles de l'équipage de Rubécourt !

— Elles te siéent mieux qu'à moi. Et ce serait à croire qu'on les a choisies pour toi, si ce n'étaient celles de la famille de Rodolphe depuis un demi-siècle, au moins. Moi, si j'avais eu voix au chapitre, j'aurais combiné le drap blanc ou gris avec le ve-

lours pensée : une livrée d'opéra comique, mais assortie à ma petite physionomie... Enfin, puisque le vert, l'amarante et les galons de vénerie te vont, il n'y a que demi-mal. Mais on jurerait que tu as été consultée.

— Je n'ai jamais connu ton mari assez intimement pour lui faire porter mes couleurs. Et, si je porte les siennes, c'est que tu l'as voulu, pour que nous eussions mieux l'air de deux sœurs.

Ce fut dit avec un mélange de tendresse reconnaissante et de mystérieuse amertume.

— Eh ! oui, c'est toute mon ambition, répliqua gentiment Hélène, sans paraître remarquer le ton à demi chagrin de sa cousine. — Plus je te traiterai comme une sœur, plus je mettrai les faits d'accord avec mes sentiments... Mais, en attendant l'accord parfait, si tu dépouillais ce plumage, plus brillant que commode? Dès l'instant que tu ne galopes pas, à travers champs et

forêts, sur les voies d'un daguet ou d'un broquart...

— Rien ne presse, interrompit Marie-Madeleine. J'ai tout le temps, avant que la grand'mère de ton mari soit levée et habillée... habillée surtout.

— Je vais voir s'il fait jour chez elle.

— C'est cela.

— Mais laisse-moi te dire, tandis que l'occasion n'est pas encore tout à fait évanouie, que, pour ton mariage, tu peux et tu dois consulter ton cœur en toute liberté. Je sais par mon père que les affaires du tien s'arrangeront. Il paraît que ça s'arrange toujours, les affaires... pour quiconque est du métier... Et papa en est. S'il s'en mêle... Et moi ? compté-je donc pour rien ?... Oh ! j'entends ce que tu vas dire : je suis mariée et je serai probablement mère, un jour ou l'autre. Mais j'ai eu quatre millions de dot ; et mon mari, qui peut tabler sur la fortune de sa grand'mère aussi bien que moi sur

celle de mon père, est assuré, en outre, de recueillir tôt ou tard les petites économies de ses oncles maternels, ces deux vieux Cramant Saint-Yvon, passablement pourvus, comme tu sais, et qui, tous deux célibataires, et célibataires repentants, ont juré de léguer tous leurs biens à leur unique neveu s'il ne les imitait point. Or, il ne les a point imités, puisque je suis ici... Eh bien! tout cela étant, je ne pense pas que Rodolphe, le cas échéant, s'oppose...

— Il ne te manquait plus que cette idée! s'écria mademoiselle Hart, très rouge, en faisant le geste d'imposer silence à sa cousine.

— Bon! repartit celle-ci, il me sera toujours permis de souhaiter que l'homme que tu aimes, quoi que tu en aies, finisse par te forcer la main... En attendant, je me sauve; je passe en courant chez bonne maman, que j'avertis de ta présence, et je rallie la chasse...

— C'est dit. Au revoir!

Madame de Buttencourt était à peine sortie de la pièce, que la jeune fille se rapprochait des rayons près desquels Frantz Réal l'avait surprise. Mais, au lieu d'y porter la main, cette fois, elle se contenta d'inspecter le dos des volumes qu'elle avait précédemment dérangés, comme si elle eût voulu s'assurer qu'ils étaient en place.

— Décidément, ils vous intéressent!

C'était M. Réal qui rentrait, ayant endossé des habits de ville. — Sous ce nouveau costume, il avait moins de désinvolture, peut-être, sinon moins de distinction, que sous le drap écarlate; mais il était encore d'agréable prestance et de mine avenante : droit, élancé, d'une gravité volontiers souriante, avec des traits tout juste corrects et une élégance bien personnelle, sans rien enfin du bellâtre ni du fashionable patenté.

— Encore vous! s'exclama Marie-Made-

leine en faisant un peu brusquement face au survenant.

— Dame! je pourrais vous dire que je suis ici sur mon terrain et prétendre que je ne devais pas m'attendre à vous y retrouver.

— C'est vrai. Aussi vais-je...

— Non, de grâce! Pas de méchanceté... De la miséricorde, au contraire, de la mansuétude, s'il vous plaît!... Je vous en prie, restez!

— Enfin, il faut tout de même que j'aille changer de vêtements...

— Vous irez lorsque la douairière aura fait son apparition. Ce sera bien assez tôt. Et, quand elle sera entre vous et moi, vous aurez toute tranquillité : je ne pourrai plus rien vous dire.

— Bah! Elle est sourde, la bonne dame.

— Oui, mais elle parle tout le temps.

— Et c'est tant mieux! Elle sera seule à dire... ou à risquer de dire des sottises.

— Vous ne me gâtez décidément pas!

Marie-Madeleine se rapprocha de M. Réal avec une vivacité contrite, qui témoignait de sa crainte de l'avoir offensé.

— Vous n'avez pas besoin, dit-elle, des compliments d'une ignorante; et moi, j'ai peur de vos galanteries.

Le jeune homme, qui était venu s'accouder à la pile de livres posée sur la table du milieu, releva la tête avec un air de surprise joyeuse.

— Peur de moi!... Hélas! je suis pourtant un pauvre conquérant. Voyez plutôt mon humilité, ma maladresse... Je ne sais pas aimer, ou du moins je ne sais pas le dire, en dépit de toutes mes tentatives, parce que, vrai! je n'en ai guère l'habitude... Je n'ai pas l'habitude de la passion et de son langage. Mais, si vous vouliez...

Il fit un nouveau mouvement, qui renversa le livre sur lequel il était appuyé.

— Là! fit la jeune fille empressée à dé-

tourner la conversation. Vous avez perdu la pose. Il faudra la retrouver quand vous vous ferez portraiturer : elle vous va merveilleusement. Le coude sur des in-folio, le regard perdu, la mine songeuse, c'est bien ainsi que je vous vois devant la postérité... Car vous faites des livres vraiment sérieux, quoique parfois ils se laissent lire, des livres de philosophie ou de critique transcendantale, assaisonnés çà et là de modernisme : *l'Art et le Siècle, les Ages du goût...* Quoi encore? Enfin, vous voyez que j'en ai lu quelques-uns... les moins ardus. Vous dirai-je que ce que j'en ai compris m'a positivement captivée, charmée? Oui... Mais, hélas! je n'ai pas tout compris, faute d'un suffisant savoir.

— Vous aviez même le droit de ne rien comprendre... Mais ce qui est moins légitime, peut-être, c'est de me parler de mes livres, dont je ne parle jamais, moi... Parlons de vous, plutôt.

— J'y consentirais volontiers, si vous aviez quelque chose à m'en dire qui ne fût pas trop connu de moi. Mais, vraiment, pour m'entendre répéter que j'ai de beaux yeux et une jolie taille, ce qui est peut-être exact, ou que je suis cruelle, ce qui est outrageusement faux...

— Vous vous croyez bonne?... Je serais curieux de savoir comment vous vous voyez et jugez vous-même.

— Oh! bien simplement... Tenez, en pied : belle surtout par comparaison, sans rien de délicieux, de magnifique ni d'indiscutable, sans pieds ni mains d'enfant, sans démarche de reine ou de déesse, sans traits olympiens... mais avec quelques petits avantages inédits, comme un regard d'une couleur rare et un sourire qui serait engageant s'il n'était, paraît-il, incompréhensible, le tout accommodant un visage d'une régularité passable... Au moral : une excellente personne, douce et faible, incapable de faire

souffrir qui que ce soit pour son plaisir ou même pour son utilité, fût-ce une bête...

— Halte-là ! interrompit M. Réal à demi rieur. Vous vous vantez ! Car enfin, à moins que je ne sois rien, je suis toujours bien une bête...

— Ah ! fit la jeune fille mécontente et sérieuse. Encore ! Toujours !

— Que voulez-vous ? Je vous aime jusqu'à me déjuger, jusqu'à me démentir moi-même... Je ne suis plus moi... Je crois à l'amour poétique, presque à l'amour désintéressé ; je crois à l'union des âmes... Je croirai peut-être bientôt à leur réunion dans les étoiles !... Vous voyez cela, vous assistez à cette métamorphose pitoyable et touchante ; vous me souriez... et vous ne m'aimez pas ! et vous dites que vous êtes bonne ! Allons donc !

Mademoiselle Hart paraissait émue ou mal à l'aise en écoutant cette apostrophe, enjouée pour la forme, mais vraiment chaleureuse

et convaincue. M. Réal crut s'apercevoir d'un commencement de détresse. Il se savait sympathique, presque aimé, quoiqu'il se heurtât à une résistance inexpliquée. Il pouvait donc être hardi à la condition de ne pas être effrayant. Aussi, prenant les mains gantées de mademoiselle Hart, sans les presser dans les siennes, il changea de ton pour lui dire :

— Eh bien ! si, si, vous êtes bonne, vraiment bonne, je le sais. Car je vous ai vue, mainte fois, non seulement compatir aux maux d'autrui, vertu banale, mais vous associer aux joies de votre prochain, prendre votre part du bonheur échu à des amis ou même à des étrangers, à des inconnus, ce qui est la grande, la véritable caractéristique de la bonté. Souvent, à Nancy, j'ai surpris de vos sourires dont la cause déterminante n'était ni en vous-même, qui étiez préoccupée, ni autour de vous, dans votre voisinage immédiat, où chacun se montrait également

soucieux, mais plus loin, chez des heureux quelconques, dont on venait de vous raconter la félicité... Oui, vous êtes bonne. Soyez donc logique : aimez-moi. Vous serez heureuse du bonheur que vous me donnerez ; tandis que, si vous me repoussez, vous sentirez tout le poids d'un malheur qui sera votre ouvrage...

Marie-Madeleine, qui avait écouté d'abord avec longanimité, puis avec complaisance, ce nouveau couplet ajouté à une vieille chanson, avait retiré vivement ses mains au premier mot du refrain : *Aimez-moi.*

— Il faut que je change de costume, dit-elle en rassemblant les plis de sa jupe d'amazone. Cet accoutrement est sans excuse quand on ne galope pas en forêt sur les traces d'un pauvre animal condamné à mort et poursuivi par une mascarade.

— Vous n'aimez pas la chasse à courre ?

— Je l'aime toujours plus que l'autre... Mais je n'en aime aucune, à la vérité.

— Ma foi ! vous avez raison. La sensibilité, dût-elle aller jusqu'à la sensiblerie, sied mieux aux femmes que le brutal et féroce égoïsme qui nous caractérise, nous autres hommes, dès que notre plaisir est en jeu.

— Ah ! que c'est vrai, ce que vous dites-là !

— Sur ce qui sied aux femmes ?

— Non ; sur ce qui caractérise les hommes.

Elle ne s'en allait pas ; et, appuyée à l'une des fenêtres, elle regardait au dehors. A travers les arbres défeuillés du parc, d'ailleurs peu profond, on apercevait une bande de guérets bruns, zone nue séparant le parc de la forêt. Au delà, c'était un enchevêtrement de branchages dépouillés qui barrait la vue.

— Écoutez ! fit tout à coup Marie-Madeleine en inclinant la tête. Une fanfare ! Et moi qui croyais la chasse bien loin !

— C'est vrai, dit M. Réal en prêtant l'oreille. Un hourvari... C'est un chevreuil qu'on chasse.

— Comment le savez-vous ? Vous disiez à Hélène, tout à l'heure, ne pas même vous être occupé de savoir quel animal on chasserait. Or, n'ayant point assisté au rapport, et si l'on ne vous a pas, d'ailleurs, fait part du résultat de la quête... Ce sont bien les termes consacrés, n'est-ce pas ?

— Vous doutez de ma science, répliqua M. Réal, je vois cela... Il est vrai que j'aurais dû dire : « Je crois. » Cette modestie dans l'affirmation, modestie que l'on impose au valet de limier faisant son rapport, ne messied pas non plus aux veneurs, même moins intermittents que votre serviteur... Donc, je crois que c'est un chevreuil.

— Le beau mérite, après tout, de croire cela ! riposta mademoiselle Hart avec une ironie douce. Savant et écrivain célèbre,

vous mettez votre amour-propre à vous montrer veneur expérimenté! Toujours le violon de M. Ingres!... Mais, encore une fois, le beau mérite de deviner que l'on chasse un chevreuil! surtout le jour de la Saint-Hubert, quand il y a... ou quand il devait y avoir des dames! Il est clair que l'on ne va pas, en pareille occurrence, chasser un grand loup ou un vieux solitaire.

— D'abord, fit observer M. Réal, on chasse ce qu'on trouve. Et puis, dans cette région-ci, les bêtes noires, c'est-à-dire les sangliers, et ce qu'on appelait autrefois les bêtes rousses, c'est-à-dire les loups et les renards, sont plus abondantes que les bêtes fauves proprement dites... Tenez, le bouton de l'équipage, le bouton de l'habit que vous portez en fait foi. Qu'y voyez-vous? Un couteau de chasse, entouré d'un ceinturon sur lequel on lit la devise: *Plus de fer que de plomb.*

— Ce qui signifie? demanda la jeune

fille. Car je n'ai pas encore songé à m'enquérir du sens exact de la devise de l'équipage de Rubécourt.

— Ce qui signifie : « Plutôt au couteau qu'à la carabine. » Or, cette devise serait presque un non-sens si l'équipage chassait cerf ou chevreuil plus souvent que loup ou sanglier. Car il n'y a guère que les gâcheurs d'ouvrage pour servir habituellement les bêtes fauves à la carabine.

— Ah ! oui, fit Marie-Madeleine ironique et rêveuse, le couteau a plus de charmes, je le conçois. Avec lui on tue de plus près : on sent mourir la bête... Quelle horreur ! Et dire que, tous, vous êtes ainsi !

— Vous ne nous calomniez qu'à moitié, mais vous nous calomniez, ou du moins vous calomniez M. de Buttencourt... et moi, qui, sur ce point, pense et sens comme lui. Si nous préférons l'usage du couteau à celui de la carabine, même lorsqu'il s'agit de servir une bête dangereuse, c'est que

nous aimons à racheter, par un demi-courage, une demi-lâcheté... Mais, écoutez : encore un hourvari ! C'est bien un chevreuil. Ces retours successifs, après une heure de chasse, ce sont les ruses ordinaires de l'animal... Je parierais même que c'est une chevrette qu'on poursuit ; car la femelle, plus encore que le mâle, aime à brouiller les voies, à revenir en arrière, à reprendre sa double voie, comme nous disons.

— Pauvre bête ! dit la jeune fille. Je suis bien aise de ne pas être avec ses bourreaux !

— Et moi qui croyais que vous aimiez la chasse à courre !

— Je vous ai dit que non. J'aime à monter à cheval, à galoper en forêt. Le reste, je le fais pour plaire à ma cousine et à son mari.

— Vous tenez donc bien à lui plaire, à lui aussi ?

— Je tiens à ne pas lui déplaire, répliqua brièvement la jeune fille.

M. Frantz Réal scruta de son regard profond le regard perdu de son interlocutrice. Mais les cris des chiens éclatèrent soudain, plus stridents et mêlés à une fanfare qui sonnait la *vue*. Et le jeune homme, conquis par ce tapage aimé, ouvrit la fenêtre, quoique l'on ne vît rien passer au loin, derrière les arbres.

— Ah ! les bons chiens ! s'écria-t-il. Quelles gorges ! Et, quand ils crient moins haut, comme on les devine encore collés à la voie, le nez sur le sol !... Hardi, mes beaux !... Quels braves chiens que ces griffons de Vendée !... Si seulement on pouvait les voir, les excellents toutous !

— Oh ! mais, comme vous vous animez ! Quel fanatisme !

— C'est vrai... Je suis ridicule. Mais, que voulez-vous ? C'est une griserie spéciale et

irrésistible qui naît de ce tapage, quand on l'a une fois goûté.

— Oui, oui, l'ivresse de la poursuite, murmura Marie-Madeleine, et le plaisir de vaincre... ou plutôt d'écraser... Mais, tenez...

Elle s'interrompit après s'être penchée à la fenêtre. Puis elle reprit, la voix changée, en repoussant les battants de la croisée :

— Je ne sais si votre souhait d'apercevoir les chiens sera exaucé. En tout cas, voici un des veneurs... qui n'est autre que le maître d'équipage lui-même.

— M. de Buttencourt ! s'exclama Frantz. Impossible ! Il est toujours le premier à appuyer ses chiens... Mais non, vous avez raison. C'est bien lui qui revient, au trot, en longeant le mur de gauche. Qu'y a-t-il donc ?

— Je l'ignore. Mais nous le saurons peut-être. En attendant, je vous fausse compagnie... Il en est grand temps, d'ailleurs, et vous ne deviez reparaître qu'avec ou après la douairière... Au revoir !

Sur ces mots, mademoiselle Hart se dirigea vers la porte et sortit, non sans une espèce de précipitation, qui fournit un thème probablement ardu aux songeries de M. Réal demeuré seul.

II

— Encore là, mon cher ? Et en jaquette, à présent !... Ah çà ! tout le monde s'est donc donné le mot pour ne pas partir ?...

— Ou pour revenir, interrompit M. Réal. Tout à l'heure, Hélène... Pardon !... madame de Buttencourt...

— Oh ! ne vous gênez pas, mon cher : je ne suis point jaloux. Vous êtes l'ami, le camarade d'enfance de ma femme ; il me paraît tout naturel que vous la désigniez par son prénom... Donc, Hélène était ici tout à l'heure : elle y était revenue ; et

maintenant, c'est mon tour... Voilà ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas?... Eh bien! oui, un guignon tout spécial! *Forward*, qui ne m'a jamais fait une faute de ce genre, a refusé tout net de sauter un arbre abattu, un méchant obstacle à ne pas dérouter une mule. J'ai vigoureusement insisté: il s'est dérobé et m'a emmené dans un champ, où il a sauté, malgré moi, cette fois, et tout de travers, je ne sais quoi qui était par terre, une herse ou une charrue... Et le voilà boiteux.

Le baron de Buttencourt, en parlant, promenait son regard alentour; mais, à deux ou trois reprises, il le fixa, comme malgré lui, sur le rayon de bibliothèque où Frantz Réal avait, et par deux fois, remarqué que se portait l'attention ou les recherches de mademoiselle Hart.

— Alors, pas de chasse pour vous non plus, aujourd'hui?

— Hélas! non. Le temps de prendre un

autre cheval, la chasse serait au diable, quoiqu'elle se soit rapprochée du château par suite d'un retour imprévu de l'animal de meute... J'y renonce. C'est contrariant, cet accident, doublement contrariant pour moi, maître d'équipage. Mais j'ai prévenu en hâte une ou deux personnes... Tant pis! Le mal est fait.

M. Réal, nonchalamment assis, souriait avec un air de raillerie assez malveillant, sinon absolument méchant, tout en caressant sa courte barbe brune et en lissant sa longue moustache d'un châtain beaucoup plus clair, tandis que le baron de Buttencourt, lui, un peu raide et gourmé dans son costume vert et amarante, au galon de vénerie (deux tiers or alternés avec un tiers argent), demeurait immobile, comme paralysé par la gêne ou la contrariété, près de la grande table chargée de livres, où il avait déposé sa coiffure galonnée.

Il n'y avait entre les deux hommes ni

ressemblance ni contraste, — physiquement, du moins. — M. de Buttencourt était à peu près de la même stature que M. Réal, c'est-à-dire plutôt grand ; mais il avait les épaules plus larges, plus carrées, et cependant la taille plus élégante. Blond de poil, d'un blond foncé, il portait la barbe longue, en éventail, et très soignée. Du reste, c'était, des pieds à la tête, un fort bel homme, sans rien d'herculéen ni de lourd. Toute sa personne, au contraire, respirait et exprimait la véritable distinction masculine et mondaine, engendrée par la race ou l'instinct, dosée par l'éducation : type banal, si l'on veut, mais plus banal autrefois qu'aujourd'hui, partant assez remarquable. — Quant à son hôte, c'était ce qu'on pourrait appeler un type métissé d'homme du monde, en qui s'alliaient la tenue et le laisser aller, l'aisance des manières et le mépris du convenu : bref, un artiste ou un savant bien élevé, passa-

blement né, à égale distance de la correction parfaite et de l'incongruité. — Même âge de part et d'autre : trente ans ou à peu près.

Tous deux avaient fini par se regarder avec la même ironie froide et rancunière, ou défiante. M. Réal s'était, sans nul doute, aperçu que *Forward* ne boitait guère, s'il boitait, et qu'il avait ramené son maître au grand trot. M. de Buttencourt, de son côté, était, selon toute vraisemblance, contrarié dans le projet qui avait provoqué son brusque et inopiné retour. En sorte que ces hôtes mal appariés allaient peut-être en venir sur l'heure aux propos aigres-doux, lorsque la baronne douairière de Buttencourt, grand'-mère du châtelain de Rubécourt, ouvrit toute grande la porte de la bibliothèque, qui était restée entre-bâillée, et s'arrêta sur le seuil.

C'était une vieille femme, de haute taille, mais un peu courbée, outrageusement fardée,

et qui, sans cela, aurait eu grand air sous les dentelles qui l'enveloppaient. Elle était emmitouflée comme pour sortir.

— Tiens, tiens! — fit-elle avec un ricanement aigrelet qui voulait être aimable, et qui l'eût été peut-être si la voix eût semblé moins cassée ou si le ton eût paru plus naturel, — Rodolphe avec M. Réal! Deux veneurs là où je ne pensais trouver qu'une petite Ariane très ennuyée, mais encore en état de me distraire. Hélène, Messieurs, ne m'a pas soufflé mot de votre présence, qu'elle ignorait, sans doute, lorsqu'elle est venue m'embrasser tout à l'heure. Elle ne m'a parlé que de sa cousine, pour m'annoncer que j'aurais le plaisir de ne pas déjeuner seule et que l'Ariane en question était dans la bibliothèque, ayant essayé d'engourdir sa migraine par la lecture... ce qui est un singulier remède, entre parenthèses... à moins que l'on n'arrive tout de suite au sommeil.

— Mademoiselle Hart, dit Frantz, a dû aller changer de costume.

— Ah çà ! reprit la douairière en s'avançant, et vous, Messieurs, que vous est-il arrivé ? Et qu'est-ce donc qui me vaut cette bonne fortune, à moi qui aime tant les jeunes gens, de vous avoir ce matin ?

— Ma mère, répondit Rodolphe, vous voyez en moi un cavalier que son cheval a trahi...

— Et en moi, Madame, ajouta Frantz, un cavalier qui a fait faux bond à son cheval. En d'autres termes, la bête de M. de Buttencourt s'est fait mal à la jambe, et j'avais très mal à la tête. Triste cavalerie !

— En effet, répliqua la vieille baronne.

Puis elle ajouta, après un sourire silencieux, presque interne, tant il était dissimulé :

— Eh! mais, quelles que soient les causes et les origines de vos mécomptes à tous, j'y vais gagner, moi, nombreuse com-

pagnie... Joyeuse, par exemple, j'en doute un peu !

La vieille dame, avec un ton doux qui sonnait faux, semblait bafouer son monde. C'était évidemment une fausse bonne femme, enragée de vieillir et ne caressant d'abord la jeunesse que pour la mieux égratigner ensuite. Elle braquait son grand lorgnon d'écaille, face-à-main datant des beaux jours de la Restauration, sur son petit-fils et sur M. Réal, à tour de rôle, sans que rien trahît, dans son regard, plus de sollicitude ou de bienveillance pour le dernier rejeton de sa famille que pour l'ami de sa petite belle-fille. Pourtant, M. de Buttencourt parlait à sa grand'mère avec le respect le plus affectueux, l'appelant : « Ma mère. » — Et, en effet, c'était elle qui avait élevé son petit-fils, ou plutôt qui l'avait fait élever, son fils et sa belle-fille étant tous deux morts jeunes.

— Vous avez eu tort, reprit-elle encore,

mais en s'adressant particulièrement au baron, de renoncer si vite à la chasse. Cela étonnera bien des personnes et en fera jaser quelques-unes.

M. de Buttencourt détourna la tête, puis s'approcha, comme pour se donner une contenance, des rayons que garnissaient les livres déjà lorgnés par lui. Alors, la douairière, se penchant vers Frantz :

— Ah ! dit-elle entre haut et bas, Monsieur notre ami, vous aussi, vous êtes sujet aux migraines, même les jours de chasse à courre ?... Mais, c'est vrai, vous avez mauvaise mine ! Je ne savais pas que les écrivains en rupture de ban fussent de complexion si délicate et boudassent si aisément contre leurs plaisirs.

Involontairement ou à dessein, elle avait accentué d'un ineffable mépris pour la gent écrivassière sa phrase doucereuse et ambiguë.

— Que voulez-vous, madame ? riposta le

jeune homme sans élever la voix (car il savait que la vieille dame n'était sourde que pour son agrément). Il peut nous arriver de reculer devant une fatigue physique à laquelle nous ne sommes point habitués, tout comme il arrive... à d'autres de reculer devant un effort intellectuel, dont ils ne sont pas davantage coutumiers.

— Bref, une petite lâcheté ?

— Accident vulgaire, chère Madame.

— Baste ! un prétexte, plutôt, pour venir vous enfermer dans la bibliothèque, affreux déchiffreur et barbouilleur de grimoires !

Et, baissant encore la voix :

— C'est si bon, la solitude à deux, hein ?... Je sais bien que vous êtes trois ; mais vous n'aviez guère prévu l'accident de Rodolphe, n'est-il pas vrai ?... Oh ! ne regimbez pas. Vous n'êtes pas le seul... Et je vois clair avec mes yeux de soixante-cinq ans, assistés de leurs auxiliaires.

Contente de si bien voir ou de s'être tant

rajeunie (de dix ans, pour le moins, c'est-à-dire au delà même de toute vraisemblance, puisqu'elle était la grand'mère d'un homme âgé d'une trentaine d'années), elle agitait son lorgnon d'un air satisfait et clignait l'œil aussi bien dans la direction de son petit-fils que dans celle de son interlocuteur, en sorte que l'on n'eût pu se porter garant que sa clairvoyance s'appliquât à l'un plutôt qu'à l'autre.

— Êtes-vous sûre, demanda Frantz visiblement contrarié, de ne pas vous servir de verres grossissants, pour mieux voir?

— Mes verres précisent, ils ne grossissent point... Mais vous avez l'air content tout juste. Qu'est-ce qui vous fâche? Est-ce ma perspicacité? ou de vous entendre dire que vous n'êtes pas seul à admirer cette charmante et radieuse Marie-Madeleine?... Savez-vous que vous êtes même assez nombreux?

La rentrée de celle dont on parlait dis-

pensa fort à propos M. Réal de répondre ou de chercher une réponse. Un autre effet de cette rentrée fut d'interrompre le mouvement de M. de Buttencourt, qui se décidait à allonger la main vers un des gros volumes dont il paraissait contempler le dos, depuis quelques instants, avec inquiétude ou intérêt.

— Messieurs, reprit ironiquement l'impitoyable douairière, me pardonnerez-vous? Je vais vous enlever notre jeune et belle petite amie, pour un moment. Vous avez eu, vous, matinale jeunesse, la messe de la Saint-Hubert, une messe en musique, s'il vous plaît!... ce qui a dû en rendre la digestion plus facile à M. Réal. Mais cette messe a eu le tort grave de se célébrer peu après l'aube du jour. Il faut donc, à présent, que je me contente, moi, d'aller faire mes dévotions sans accompagnement de cors de chasse, et même sans célébration d'office. Et, puisque Marie-Madeleine est là... Donnez-moi votre

bras, ma chère petite, pour traverser la cour et la route, voulez-vous? Je hais la solitude... en voyage.

— Toujours à votre disposition, chère Madame. Je cours prendre un vêtement chaud et un chapeau ou une mantille.

La jeune fille avait répondu avec une bonne grâce qui lui était certainement habituelle, mais avec un empressement qui lui était peut-être inspiré par les circonstances, c'est-à-dire par le désir d'échapper à une situation gênante. Elle fit donc immédiatement volte-face, montrant sa taille fine serrée dans un corsage de drap gris qui en suivait les contours avec une fidélité scrupuleuse, avec une amoureuse exactitude.

— Vous me rejoindrez dans le vestibule, ma chère enfant, lui cria la vieille dame. Et pardon de vous infliger une pareille corvée ! Mais c'est un vrai pèlerinage pour moi que cette excursion pieuse. Du reste, je ne

vous retiendrai pas longtemps. Vous me laisserez sur mon prie-Dieu, où ma femme de chambre viendra me reprendre. Car j'en ai pour une bonne demi-heure à faire au bon Dieu mes confidences hebdomadaires... Allons. Au revoir, mon fils. Au revoir, Monsieur Réal. Au revoir jusqu'au déjeuner, qui sera moins triste pour moi que je ne devais m'y attendre.

La douairière de Buttencourt sortit à petits pas, le chef un peu branlant, et avec une démarche qui accusait son âge véritable. Mais elle n'en avait pas moins refusé, d'un fier mouvement de tête, l'offre muette de son petit-fils et de M. Réal, lesquels avaient simultanément fait le geste de lui présenter le bras pour l'aider à descendre l'escalier.

M. de Buttencourt, après s'être promené autour de la table en jouant nerveusement avec son fouet de chasse, s'arrêta en face de son hôte, qui s'était rassis.

— Et votre migraine ? demanda-t-il avec plus de brusquerie que de sollicitude.

— Elle bat en retraite. Pour la mettre en complète déroute, il me suffira, je la connais, de lui faire respirer de force la poussière de quelqu'un de ces vénérables bouquins.

Son regard s'était dirigé vers le rayon de bibliothèque, qui, ayant occupé successivement l'attention de mademoiselle Hart et celle de M. de Buttencourt, le préoccupait, lui, Frantz Réal, d'une bien étrange manière. Mais, sans doute, le coup d'œil avait été involontaire. Car le geste, en désaccord avec le regard, désigna les gros livres épars sur la table.

— Singulière migraine que la vôtre, qui s'accommode mieux de la poudre des vieux livres que de l'air des champs ou du recueillement de l'alcôve !

Ce disant, le baron s'assit sur un siège placé juste en face de celui de M. Réal et se

mit à frapper sa botte du manche de son fouet, à petits coups réguliers. — L'un et l'autre semblaient également déterminés à ne pas quitter la place et également contrariés de l'occuper ensemble.

— Mais savez-vous, mon cher, fit M. Réal, que vous avez l'air navré? Bah! *Forward* n'est pas mort... Tiens! nous nous faisons pendant!

— Ma présence vous gêne?

— Grand Dieu, non! J'allais lire... Nous causerons, voilà tout!

— Merci. Je ne suis pas en train.

M. Réal se leva.

— Mon cher, dit-il, je suis votre hôte. Et, en cette qualité, si je n'ai pas nécessairement droit à votre sympathie, je crois avoir droit à votre politesse... Je dois reconnaître, d'ailleurs, que, jusqu'ici, vous m'avez gâté.

— Que voulez-vous dire? demanda M. de Buttencourt assez embarrassé.

— Bon, bon, répondit M. Réal, vous sa-

vez bien que vous ne m'aimez guère, et je le sais aussi... Pourquoi? ce serait peut-être un peu long à déduire. Mettons, si vous voulez, qu'il n'y a pas d'autre raison à cette antipathie que la différence des milieux et des occupations. Je suis, moi, une manière de savant et d'artiste, un écrivain, et du genre sérieux... Je fus même un peu professeur pour mes débuts. Bref, je suis un grimaud, un cuistre... Vous êtes, vous, un homme du monde, un gentilhomme. Et, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse en vue d'établir le contraire, il n'y aura jamais beaucoup d'atomes crochus pour relier mes pareils aux vôtres... dont vous vous distinguiez pourtant, depuis que la courtoisie et même la politesse ont cessé d'être au nombre de leurs attributs, par une plus noble allure et de meilleurs dehors...

— Mon cher, — interrompit M. de Buttencourt, lequel avait recouvré toute son aisance et reprenait le ton poli et froid

qui devait lui être ordinaire, — j'aimerais presque mieux vous adresser des excuses que d'écouter la leçon jusqu'au bout... Et, tenez, puisque, aussi bien, j'ai paru manquer d'égards à votre endroit, je m'en accuse et m'en excuse... Est-ce assez ?

— Je n'en demandais pas tant, déclara M. Réal en s'inclinant avec un demi-sérieux. Ce que je désirais, l'occasion s'en présentant, c'était de préciser un peu ma situation à votre égard. Je suis votre hôte, mais je ne suis pas votre ami. Et, si j'ai renoncé à vous déduire par le menu toutes les raisons qui empêchent que je ne sois votre ami, rien de plus aisé, en revanche, que de déterminer celles qui m'ont fait votre hôte... Nous nous connaissions depuis longtemps lorsque vous avez épousé une personne avec laquelle j'étais lié, depuis plus longtemps encore, et qui veut bien me rendre un peu de l'estime et de l'affection que j'ai pour elle. Madame de Buttencourt a beaucoup insisté pour que

je vinsse passer ici une partie de l'automne; elle arguait de ma passion pour la chasse à courre. Poliment, vous joignîtes vos instances aux siennes. Bref, j'acceptai. Et, jusqu'à ce jour, vous ne m'avez pas fait repentir de mon acceptation. Je devine que vous ne m'aimez pas... Je le sens même, mais vous ne me l'avez jamais fait directement sentir. D'ailleurs, il est bien évident que, s'il en eût été autrement, je serais déjà parti... Mais je puis partir...

— Madame de Buttencourt ne vous le pardonnerait pas et ne me le pardonnerait pas davantage, interrompit encore une fois le baron avec une politesse un peu figée.

— Au surplus, reprit M. Réal, mon séjour tire à sa fin. Je l'abrégerai encore. Je partirai ces jours-ci.

— Non, vraiment, vous me désobligeriez.

Le baron disait cela d'un ton qui signifiait: Vous me comblez.

— En tout cas, ajouta-t-il, je décline

toute responsabilité dans l'affaire. Et je vous prie même de vous arranger pour que votre départ, si vous vous y entêtez, puisse être attribué à votre seul bon plaisir... Vous n'allez pas, je pense, nous quitter tout de suite?

— Soyez tranquille : je consulterai toutes les convenances. Mais je ne vous ferai pas languir outre mesure.

A ce moment, une cloche tinta.

— Le premier coup! s'écria M. de Buttencourt. Et il faut que je change de costume!... Je vous laisse à vous-même. Réfléchissez.

Demeuré seul, Frantz Réal ne parut pas d'humeur à suivre le conseil de son hôte. A peine eut-il entendu le bruit des bottes éperonnées se perdre dans le lointain des corridors, qu'il courut à l'intéressant rayon chargé d'in-folio. Il en prit un, le feuilleta, puis un autre, puis un troisième; et de celui-là un papier s'échappa, un papier

simplement plié en deux, sans enveloppe ni suscription, qui semblait n'avoir jamais eu d'autre destination que de marquer une page du volume pour le compte d'un lecteur interrompu dans sa lecture ou dans ses recherches.

Ayant ouvert le papier, le jeune homme n'y lut que ces mots, tracés d'une écriture très longue et comme allongée à dessein : *Jamais, sous aucun prétexte, ni ici ni ailleurs.*

Ce fut assez pour le faire tressaillir, car il avait reconnu ou deviné l'écriture de Marie-Madeleine, en dépit du déguisement.

— Qu'est-ce que cela veut dire? murmura-t-il.

Puis, ayant soigneusement replié et remis en place la feuille mystérieuse; ayant aussi replacé le volume à son rang, il s'assit devant la table. Et, la tête dans les mains, il songea.

« Je savais bien, pensait-il, qu'il y avait quelque chose entre eux. Et ces mots ne

m'apprennent rien... Si, pourtant... Voyons, qu'est-ce que cela peut bien signifier, sinon que M. de Buttencourt, trahissant la foi conjugale et transgressant les devoirs de l'hospitalité, serre de près la cousine de sa femme et lui demande avec instances... quelque chose qu'elle lui refuse?... Ce gentilhomme bien pensant, qui va à la messe, fait ses pâques et mange maigre le vendredi, tout cela pour essayer de séduire une jeune fille qui habite sous son toit! la parente de sa femme! presque une sœur!... Le misérable! »

Le jeune homme ne s'était pas contenté de penser le mot; il l'avait prononcé. Mais, se levant, il eut un haussement d'épaules et un ricanement de mauvais aloi.

— A quel point l'amour nous abêtit pourtant! murmura-t-il en se mettant à marcher avec agitation autour de la pièce. Les grands mots, tout de suite! le vocabulaire du drame et la phraséologie du

roman !... Cet homme est un homme comme les autres, après tout, un amalgame de chair, de muscles, de nerfs et de sang, avec une volonté débile ou illusoire, captive au milieu de tout cela, s'agitant quelquefois, mais toujours impuissante à réagir contre l'oppression de sa prison vivante. Tyrannisé par ses sens, comme moi, comme nous tous, cet homme obéit à leur impulsion... la mort dans l'âme, peut-être... Enfin, il accomplit sa fonction d'homme, comme moi la mienne, en désirant une femme désirable... Oui, il est comme les autres... Mais il me gêne plus que les autres, pardieu ! Et moi qui faisais profession de ne haïr personne et de ne me passionner pour rien, je le hais autant que j'aime cette belle Marie-Madeleine !...

Comme si son nom l'eût évoquée, la jeune fille apparut sur le seuil.

— Encore seul ? fit-elle sans entrer. Madame de Buttencourt m'a renvoyée, mais

elle ne tardera pas à revenir... Je vais l'attendre en bas. Le premier coup, du reste, est sonné.

— Je vous fais décidément peur, dit M. Réal.

— Certes!... Et je ne m'en défends pas, car vous ne cachez guère votre jeu.

Sur ces mots, Marie-Madeleine se retira sans avoir franchi la porte.

Bientôt, ce fut le tour du baron de reparaître. Il avait aussi changé de costume.

— Vous êtes encore là? fit-il.

— Comme vous voyez. Mais cela paraît déplaire à tout le monde.

— Je ne comprends pas bien.

— Dame! Mademoiselle Hart, après avoir constaté ma présence, s'est hâtée de redescendre. Et vous ne me semblez pas très désireux de reprendre une conversation, que vous n'aviez pas, d'ailleurs, engagée ou soutenue avec beaucoup d'entrain.

— Mon cher, il faut m'excuser: je suis

inquiet de ma bête. Maintenant qu'elle est à l'écurie, je ne ferais pas mal d'aller la voir... J'ai encore le temps. J'y vais.

Il tournait déjà les talons lorsque M. Réal, resté fort nerveux, lui dit :

— Allez, allez... Et soignez bien le boulet de votre cheval, si c'est le boulet qui a été endommagé : on ne sait jamais comment ces choses-là finissent... surtout quand on ne sait pas de quelle façon elles ont commencé.

M. de Buttencourt se retourna, hautain et surpris.

— Il y a évidemment, répliqua-t-il, une intention dans ce que vous venez de dire. Mais j'avoue, en toute ingénuité, que je ne la saisis pas... Au reste, je vous trouve, malgré votre grande réputation de clarté, souvent obscur, même dans vos livres... fort bien écrits, d'ailleurs, et qui charment, dit-on, quiconque, homme ou femme, les comprend. Le malheur est que tout le monde ne les comprend pas.

— Écoutez donc, mon cher, à moins d'être Orphée en personne, on ne saurait prétendre à charmer... tout le règne animal.

M. de Buttencourt rentra résolument dans la bibliothèque.

— Réal, fit-il, ne raillons plus : cela finirait mal... Quand partez-vous?

Frantz, hésitant, regarda son hôte. Puis:

— J'ai réfléchi, répondit-il, ainsi que vous m'avez judicieusement conseillé de le faire. Et le résultat de mes réflexions, c'est que je ne pourrais, sans grossièreté, et peut-être sans inconvénients, brusquer mon départ.

— Tant pis! articula sèchement M. de Buttencourt.

— Oui-da! Vous avez encore une fois changé de ton. Moi, j'ai changé de résolution, voilà tout... Mais, si vous tenez à ce que je m'en aille, il y a un moyen bien simple de me faire partir : c'est de dire à votre femme que je vous gêne.

M. Réal, à travers son binocle, fixait son œil gris très clair sur le visage courroucé de son interlocuteur, qui finit par lui tourner le dos sans plus répliquer.

Quand il fut seul derechef, le jeune homme marmotta rageusement :

— Partir, m'éloigner, à présent?... Non pas, non pas. Je reste !

III

Frantz Réal était un maître, non pas un de ces innombrables « chers maîtres » créés par la platitude ou la niaiserie de certains échotiers et reporters, mais un haut esprit ayant affirmé sa maîtrise en des œuvres, discutées et discutables, à vrai dire, en tout cas puissantes et admirées.

Fils d'un fonctionnaire supérieur de l'Administration des forêts, lequel avait longtemps résidé à Nancy avant d'y prendre sa retraite ; normalien, de par la volonté ou le désir paternel, puis agrégé des classes de

philosophie, et enfin chargé de cours à la Faculté de Nancy, Frantz avait quelque temps renforcé cette brillante phalange de jeunes professeurs très modernes, que le goût de plus en plus répandu des hautes études recrute un peu dans tous les milieux aujourd'hui, et à laquelle on ne saurait reprocher qu'un trop évident souci de cacher ou de voiler ses enseignes. La crainte de passer pour de simples régents de collège les empêche d'être franchement ce qu'ils sont; et, si le public y gagne, quelquefois, lorsqu'ils s'évadent de l'Université, leurs élèves y perdent, presque toujours, dans le cas contraire.

Quoi qu'il en soit, Réal n'avait pas tardé à se sentir entraîné hors de l'orbite universitaire par un impérieux besoin intellectuel d'affranchissement et d'indépendance, plus encore que par ses goûts et ses passions. Comme beaucoup d'hommes de sa génération, — celle qui est venue à la vie de

l'esprit dans les dernières années du second empire, — il penchait délibérément vers le naturalisme scientifique, auquel de récentes traductions des œuvres de l'école allemande avaient donné naguère un regain de jeunesse en le vulgarisant. C'est dire que, tôt ou tard, il devait y avoir divorce entre le professeur et l'Université, puisque celle-ci ne saurait guère accorder droit de cité chez elle qu'au matérialisme ambigu ou discret. Le jeune agrégé n'avait donc qu'à s'en aller. Seulement, au lieu de prendre la porte, il préféra, mû par un ardent désir de confesser sa foi (l'athéisme a ses néophytes) et peut-être aussi par un inconscient appétit de réclame, il préféra briser les vitres et sortir par la fenêtre, — ce qui lui arriva après de retentissants démêlés avec les autorités constituées ou une partie d'entre elles.

Car il y avait eu du tapage, à propos de certaine apologie magistrale des principes

de la philosophie naturaliste, apologie prononcée *ex cathedra*, mais en présence d'un grand concours de profanes. En effet, le bruit s'étant répandu par la ville que le jeune agrégé avait un joli talent de parole et un bon tailleur, qu'il était assez bien de sa personne et ne manquait pas d'esprit, — toutes choses qui facilitent singulièrement aux dames l'intelligence de la métaphysique, — on avait décidé, dans les cénacles féminins et lettrés de la société nancéenne, où l'on avait toujours fort prisé ces hautes spéculations, que l'on renouerait une tradition rompue par la mort de l'ancien titulaire de la chaire qu'occupait M. Réal en qualité de suppléant. Et voilà que cet auditoire de choix avait dû subir un magnifique, mais austère et affligeant exposé des données les plus récentes de la science « matérialiste et athée », — comme on dit encore en province et quelquefois aussi à Paris même.

L'orateur n'avait même pas négligé de faire allusion aux travaux des physiologistes nancéens. « Car, avait-il dit, je n'oublie point que je parle dans cette ville de Nancy qui a eu l'honneur de frayer la voie à des études nouvelles de psychologie morbide. Seulement, là où certains veulent voir, je ne sais par quel miracle d'optique, une confirmation de l'indépendance de l'âme et une démonstration de la réalité de la vie psychique, d'autres ne voient, eux, qu'une preuve surérogatoire de l'identité de l'esprit et de la matière. Si l'on peut s'emparer, ne fût-ce même que dans quelques cas particuliers, d'une volonté humaine comme on s'empare d'un objet matériel, comme on maîtrise un corps d'homme; si, dans le domaine de la pensée, aussi bien que dans celui des faits, le plus fort peut avoir raison du plus faible, n'est-ce pas que cette volonté, que cette pensée est le produit d'un organe, tout comme la force de nos membres est le

produit de nos muscles? Vienne la mort, qui met fin aux conditions spéciales de mouvement et d'équilibre nécessaires à l'entretien et au jeu de nos organes, il reste, pour un temps, des muscles inertes, un cerveau stérile, impuissant; et, bientôt, sauf l'impérissable substance, sauf les particules élémentaires, désormais dissociées, disséminées, éparses, il ne restera *rien.* » Ce dernier mot avait été articulé avec la conviction énergique, avec l'espèce de volupté âpre qui est familière aux matérialistes, — surtout aux nouveaux convertis, lesquels aiment à détruire en autrui, par suite d'une amère jalousie peut-être, ce que la science n'a pu ruiner en eux-mêmes sans déchirement et sans larmes.

D'où grand tumulte et caquetage effréné, tumulte de salon bouleversé, caquetage de volière effarouchée; mais enfin, scandale. Les supérieurs hiérarchiques de M. Réal avaient protesté; la presse s'était émue;

le ministère, interpellé, avait failli choir, — grâce à l'incurable spiritualisme des centres, qui, pour la circonstance, avaient fait cause commune avec les droites. — De sorte que l'auteur de toute cette agitation avait dû se retirer, à la fin, comme contraint et forcé ; mais, au fond, très modérément marri de l'aventure.

Il était désormais célèbre : le coup de grosse caisse ou de cymbales, cher aux grançais, l'avait consacré. On ne lut guère toutefois son premier ouvrage, dont le titre était, à la vérité, un peu bien effarouchant pour les compatriotes de la gaudriole : *Philosophie et politique expérimentales*. Mais il se métamorphosa à temps en critique et en historien psychologue. — La psychologie était en passe d'obtenir la vogue. C'est un art facile, parce que, nécessairement subjectif, il est sans contrôle, dès qu'il franchit la limite des banalités ; assaisonné d'un peu de pathos, il ne saurait donc manquer d'émer-

veiller les badauds et de séduire les poseurs. C'est, de plus, un art qui plaît aux femmes.

Bref, Frantz Réal se trouva très bien de son avatar, et d'autant mieux qu'il se préserva du pathos psychologique pour s'en tenir à la psychologie. Non seulement on se mit à le lire, mais bientôt on parla de lui dans les journaux ; et, après l'avoir pour ainsi dire cassé aux gages, on voulut le décorer, — tout cela gratis. — Il accepta les éloges de ses confrères et répudia les encouragements ministériels.

M. Réal vivait donc tranquille, presque joyeux, dans une confortable retraite de célibataire aisé, ayant une table honnête et fréquentant des femmes qui ne l'étaient pas trop. — Cela ne valait-il pas mieux que de se mettre, pour briguer le clinquant des honneurs officiels, dans une de ces postures dont ceux qui s'y condamnent sont presque seuls à ne pas apercevoir le côté ridicule ou pitoyable ?

Sans illusions sur la portée morale de ses idées, mais parfaitement résigné à rester ce qu'il était : un athée honnête homme, l'ex-professeur avait su éliminer de sa pensée, comme de ses œuvres, l'amertume secrète qui avait accompagné sa première initiation aux vérités cruelles d'un évangile que l'on qualifie parfois de nouveau, bien qu'il remonte à quelque cinq cents ans au delà de l'ère chrétienne. Ses négations philosophiques étaient franches, mais non rageuses et enfiellées à l'exemple de tant d'autres, — car ce qui manque assez généralement aux athées, c'est de savoir nier Dieu sans l'attaquer. — Et sa critique était sereine, non moins que sa philosophie : il parlait des œuvres et des hommes comme quelqu'un qui sait bien que les choses humaines n'ont pas d'autre importance que celle que nous leur donnons.

En somme, on ne le jalousait pas trop, puisqu'il n'était rien d'officiel, pas même

décoré ; et on ne le détestait point, la netteté de ses doctrines l'ayant rendu sympathiquement intéressant : on lui savait gré de n'avoir jamais « tourné autour du pot » ni commis de palinodie, en un temps où la plus grande difficulté semble être, — après celle de prendre parti pour une chose ou pour une autre, — de penser quelque chose avec suite, et où tout l'effort de la pensée jeune et indépendante paraît vouloir se diriger vers une sorte de mysticisme bâtard, sans enthousiasme ni foi, assez vague et assez niais : l'extase laïque, sans ravissement ni visions. Les femmes faisaient même mieux que de ne le point détester : elles l'aimaient. Elles l'aimaient, parce qu'il n'était pas laid, mais surtout parce qu'il les aimait. Et puis, elles sentaient, elles savaient qu'il ne les méprisait point ; qu'elles ne trouveraient jamais, par delà ses galanteries intéressées d'homme sensuel, cet insultant dédain à l'endroit de l'âme féminine,

qui est au fond de tout cœur d'homme ayant fini d'aimer. Ses opinions de philosophe lui prescrivaient de ne voir, dans certaines lacunes du cerveau des femmes, que la conséquence de la longue tyrannie qui les opprime encore ; et il n'était pas assez sot pour tirer avantage ou vanité d'une supériorité qu'il savait ne devoir qu'à la séculaire injustice de son sexe. Cette supériorité, il ne s'en prévalait jamais que dans les limites prévues et concédées par toute femme aimante. En sorte qu'il gagnait presque autant de belles amies qu'il perdait de maîtresses, ce qui n'est ni désagréable ni banal, à coup sûr. Si bien, enfin, que ç'eût été un rare exemple de sagesse et de bonheur en ce monde, s'il n'eût eu son point faible, comme la plupart de ses congénères, un défaut à sa cuirasse : il était trop épris de la Forme, de la Beauté féminine ; il était sensuel avec intelligence, mais non toujours sans excès. En épicurien trop attaché

à la lettre du système, il estimait que la suprême raison consiste surtout à n'être point dupe de la Nature sous un prétexte ou sous un autre, à se satisfaire plutôt qu'à se sacrifier ; en un mot, à ne pas souffrir. Et il était sincèrement d'avis que l'on a tout intérêt à céder plutôt qu'à résister à ses passions, — pourvu qu'elles n'aient rien de monstrueux ni d'exorbitant, — parce qu'on est ainsi plus vite débarrassé ou allégé de leur joug.

Tel était l'homme qui s'était pris d'une grande passion, — malgré toutes les résistances de sa raison et de son système, — pour mademoiselle Marie-Madeleine Hart, après avoir très vaguement soupiré pour la cousine de la jeune fille, et qui venait d'acquérir la preuve de la rivalité clandestine du baron de Buttencourt-Rubécourt, son hôte.

Quant à ce dernier, c'était un homme du monde, dont l'anatomie morale, infiniment moins compliquée, peut se résumer en

quelques mots : correction d'attitude ; ardeur de tempérament, cachée sous un masque d'une froideur voulue ; moralité et religion également superficielles, mais attachement machinal à ce qui constitue la dignité extérieure du gentilhomme. Encore un trait, si l'on veut : le fanatisme de la chasse. Et c'est tout.

Ces deux hommes se connaissaient de longue date et se détestaient cordialement, de longue date aussi, n'ayant pas attendu pour cela qu'une concurrence passionnelle les mît aux prises. Du reste, rien n'engendre mieux l'antipathie entre hommes que l'impression mutuelle d'une égale force de séduction, d'une même *valeur galante*, pourrait-on dire, résultant de qualités opposées. Deux vainqueurs peuvent, à la rigueur, se pardonner réciproquement leurs succès lorsqu'ils triomphent par les mêmes moyens; jamais ils ne seront indulgents l'un pour l'autre, inclinés à la bienveillance ni même

à l'indifférence, si les armes dont la nature les a gratifiés ou les procédés qu'ils emploient sont d'une diversité complète. — Il convient d'ajouter, par exemple, que, pour les femmes, c'est souvent tout le contraire. — Or, M. Réal et le baron de Buttencourt, qui tous deux avaient eu, à Nancy, d'assez brillants états de services mondains, arrivaient à plaire par des voies fort dissemblables et à peu près divergentes. Tandis que l'un, en effet, devait presque tout à sa belle mine de gentilhomme robuste, bien fait, élégant, l'autre réussissait plutôt grâce à la supériorité discrète et doucement ironique de son esprit, au charme de sa parole et à l'aménité captivante de ses manières, le tout aidé par un extérieur agréable, sans doute, mais non point irrésistible. Deux seuls traits communs : le culte, l'idolâtrie physique de la femme et la passion de la chasse à courre.

D'ailleurs, ils ne s'étaient pas encore ren-

contrés sur le même territoire de chasse galante, leurs goûts et leurs penchants, ou simplement le hasard peut-être, les ayant entraînés dans des directions différentes. En outre, Frantz avait renoncé au séjour de Nancy depuis quelque deux ans, n'y faisant plus que de courtes apparitions, plus ou moins justifiées, pour revoir Marie-Madeleine, que toutes les bonnes fortunes et toutes les distractions de Paris n'étaient jamais parvenues à lui faire oublier tout à fait.

Ces ennemis, si longtemps inavoués, s'étaient donc quittés sans avoir eu, non seulement à en venir aux mains, mais à se préparer au conflit, — ce qui explique que M. Réal eût pu céder aux gracieuses instances de madame de Buttencourt. — Mais qu'allait produire maintenant leur inimitié, décuplée, centuplée par la jalousie? Et qu'allait inspirer à l'amoureux légitime la découverte d'une intrigue où son adver-

saire ne pouvait jouer qu'un rôle de félon ?

D'abord, il fallait la connaître tout entière, cette intrigue. Il ne s'agissait pas d'apercevoir vaguement les fils de l'imbroglio : il fallait, par une audacieuse mainmise, les saisir, s'en emparer, pour les trancher à temps. Et le but était assez intéressant, assez noble peut-être, pour qu'on n'hésitât point à faire litière des considérations de convenance ou de dignité personnelle. — Rester, voir, empêcher : voilà ce que voulait l'hôte de M. de Buttencourt et ce qu'il avait le droit de vouloir, quoique haineux et congédié.

IV

Frantz, avec une curiosité passionnée, observait Marie-Madeleine et M. de Buttencourt. Il dissimulait, d'ailleurs, du mieux qu'il pouvait, son désir de surprendre un mot ou un geste qui trahît les résistances de l'une et les obsessions de l'autre. Mais il fallait toute la naïveté de l'amour, — naïveté dont les hommes les plus sagaces, les plus roués même, sont impuissants à se préserver tout à fait, — pour espérer que le baron, prévenu et défiant, allait bonnement compléter les informations de son

hôte. Le châtelain de Rubécourt gardait sa mine la plus fermée, courtois avec les hommes, galant envers les femmes, mais de cette galanterie que le genre anglais a comme passée à l'empois en même temps que les grands cols raides d'outre-Manche, et qui, dès lors, n'a plus rien qui puisse compromettre celles à qui elle s'adresse. — Les invités présents étaient, au reste, en petit nombre : cinq ou six en tout, ce qui rendait les mystérieux colloques et les communications amoureuses d'une difficulté presque insurmontable, en tout cas décourageante.

Ayant acquis, au bout de deux jours, la certitude qu'il n'apprendrait rien par l'observation directe, M. Réal se rabattit sur les voies détournées. Il chercha d'abord à savoir si madame de Buttencourt avait quelques soupçons touchant les variations du cœur de son mari. Mais, s'il fut promptement édifié à cet égard par l'indifférence même que l'on affecta de lui opposer, à lui,

vieil ami, qui pouvait tout admettre, hors l'indifférence de la jeune baronne pour l'homme qu'elle avait épousé, cette force d'inertie à laquelle il se heurtait ne lui révélait rien de ce qu'il eût tant voulu connaître : l'âge et la gravité de la passion du baron. Elle ne lui révélait même pas, d'une manière certaine, que la baronne soupçonnât autre chose qu'une tendance générale et vague à l'infidélité.

Restait, outre Marie-Madeleine, qui était, elle aussi, trop sur ses gardes, les hôtes, les invités des châtelains. Ceux-là ne devaient pas être en défense. Et ils savaient peut-être quelque chose, — l'un deux, tout au moins : ce jeune Edgar Lecourtois dont Hélène avait parlé à sa cousine comme d'un amoureux peu dissimulé.

Il l'était si peu, en effet, que, au moment même où Frantz concevait le projet de tirer de lui quelques éclaircissements, il semblait en arrêt devant Marie-Madeleine, qui, soli-

tairement, crayonnait sous un abat-jour.

La soirée commençait. Dans ce grand salon de campagne, — meublé avec une sévérité qui trahissait plutôt des prétentions à l'exactitude historique d'une restitution intégrale du style Louis XIII que le souci du confortable, — on venait de rentrer après un dîner assez triste; et l'on s'était dispersé, comme si chacun eût redouté l'effort des causeries laborieuses plus que les mélancolies de l'isolement. M. de Buttencourt avait, d'ailleurs, emmené deux ou trois fumeurs dans son appartement, ce qui avait achevé de rendre désert l'aspect du salon; et la baronne elle-même, appelée au dehors, avait dû momentanément abandonner ses hôtes. Edgar Lecourtois, lui aussi, s'apprêtait à s'échapper, pour aller rejoindre les fumeurs, lorsque l'admiration l'avait cloué sur place.

— Joli, n'est-ce pas, ce petit bout de tableau?

M. Réal désignait Marie-Madeleine, toujours penchée sous la lampe, dont le reflet d'or, dû à un abat-jour maïs, faisait une véritable auréole à ses cheveux châtains de deux nuances. — La jeune fille s'était montrée modeste dans le portrait qu'elle avait fait d'elle-même à M. Réal. Car, si elle n'eût été belle que par comparaison, elle n'eût pas produit l'effet qu'elle produisait en cet instant, parfaitement isolée et toute baignée de lumière.

Au vrai, c'était la beauté même que cette jeune fille. En elle tout était harmonie : lignes, contours, traits, expression, teint. Et l'ensemble donnait bien la sensation de quelque chose de fixe et de durable, faute de quoi la beauté n'est que de la grâce ou du charme sous un nom usurpé. Ce visage, d'un ovale un peu plein et d'une carnation solide et franche, sous la masse mordorée d'une chevelure épaisse et lisse, troussée haut; cette bouche entr'ouverte par un sourire

distrait, qui laissait voir des dents éclatantes; ces grands yeux, que voilaient de longs cils abaissés; ce buste ferme et souple, légèrement incliné, sans que l'étoffe sombre du corsage parût faire le moindre pli nulle part, tant l'adaptation était parfaite du vêtement à la partie supérieure du corps; cette main de forme allongée, sans arêtes ni angles, dont les doigts blancs se terminaient par des ongles polis et brillants; tout cela constituait un type féminin d'une pureté rare, d'une splendeur singulière et saisissante.

— Oui, oui, fit en sursautant le jeune Lecourtois. Tout à fait gracieux et à recommander aux peintres de genre... et même à tous les peintres... Car mademoiselle Hart serait un modèle qui pourrait poser l'ensemble, comme disent ces messieurs.

Il avait parlé vite, avec une demi-distraction, ainsi que font les gens qu'on a tirés d'une rêverie, et qui n'ont pu réussir à

s'en dégager tout à fait. S'apercevant qu'il venait de dire une espèce de sottise, — une chose, en tout cas, peu convenable, — il rougit.

C'était un gentil garçon, très moderne d'aspect, élégant selon la dernière formule, mais qui savait garder sa personnalité sous la livrée changeante de la Mode. Blond, avec des traits fins, le nez en l'air et la moustache frisée, il ressemblait vaguement à certain diseur de monologues, spirituel et fameux. Cette ressemblance avait même déterminé en lui une vocation, fort appréciée dans son entourage, d'acteur ou plutôt de chanteur comique. Il s'était adonné, de bonne heure, à la chansonnette, respectant le domaine de celui dont on le prétendait le sosie. Et, ayant brillamment réussi, à Paris même, dans une foule de salons, il n'avait pas voulu d'autre carrière, — ce qui l'avait induit à manger beaucoup d'argent pendant ses longs loisirs. — Son père, an-

cien procureur général, qui, après s'être marié selon ses ambitions à Nancy, s'y était retiré, vivait grandement, comme il sied à un riche bourgeois, jadis investi d'une haute magistrature et dont le mariage a triplé la fortune sans nuire à son rang; mais il n'entendait pas raillerie sur les fredaines de jeunesse. Aussi avait-il bientôt coupé les vivres au prodigue, le rappelant à Nancy et lui interdisant d'en sortir autrement que par le mariage, — à moins que ce ne fût pour résider aux champs, — sous peine d'une condamnation au travail forcé.

Le fringant Edgar s'était soumis; mais, pour charmer l'ennui de son exil, il était devenu amoureux fou (il n'eût pu l'être autrement) de Marie-Madeleine. Par malheur, M. Lecourtois père ne goûtait qu'à demi cette diversion, à cause des embarras d'argent et de la situation commercialement suspecte ou du moins fort compromise de M. Hart. Connaissant le baron de Butten-

court, dont son père était le voisin de campagne, Edgar s'était fait inviter à Rubécourt, et d'autant plus facilement que le baron, mis dans la confidence avec sa femme, paraissait disposé à appuyer les prétentions du jeune homme, qui, sans se déclarer en termes explicites à Marie-Madeleine, ne lui laissait rien ignorer de sa passion et n'en laissait rien ignorer à personne.

— Je vois que vous admirez en connaisseur, dit Frantz en raillant avec un peu d'amertume.

— Je fais mieux que d'admirer, reprit Edgar bravement. Je suis épris, amoureux... pincé jusqu'à l'âme, s'il faut être sincère. Mon Dieu, cela ne m'empêche pas de dire des sottises; cela peut même contribuer à m'en faire dire; mais cela me permettra, je l'espère, d'en effacer un jour le souvenir : je ne demande qu'à réparer, moi.

Il regarda son interlocuteur avec fran-

chise, ayant l'air de lui dire : « Voilà ma profession de foi. A votre tour. Car je vous ai deviné : l'homme grave et l'écervelé pourraient se donner la main... si l'usage n'était pas de se la refuser entre rivaux. »

L'entretien avait lieu presque à voix basse, loin de la vaste cheminée où se chauffait la douairière, loin de la table où Marie-Madeleine dessinait, loin de deux dames esseulées, qui bâillaient, l'une en face de l'autre, tout en regardant une pendule monumentale. D'après le tour que cet entretien avait pris si rapidement, M. Réal pouvait augurer qu'il lui serait difficile de retrouver une aussi bonne occasion de faire parler le jeune comique amateur, dont la rivalité pouvait bien l'agacer parfois, mais l'inquiétait infiniment moins que celle du baron.

— Ah ! c'est une grande ravageuse de cœurs que mademoiselle Marie-Madeleine ! dit Frantz avec un soupir prémédité.

— Là ! fit Edgar. J'en étais sûr !... Oui, j'étais sûr que vous l'aimiez aussi, vous, Monsieur le savant, Monsieur l'homme sérieux !... D'ailleurs, tout le monde l'aime, Et voilà bien le chiendent !... Oh ! pardon !

— Ne vous reprenez pas, dit en souriant M. Réal. La locution a le mérite d'être claire. Et c'est tout ce qu'il faut, en vérité... Vous pensez donc n'être pas seul...

— Seul ? Ah ! pardieu ! non. D'abord, il y a vous, mon bon Monsieur, ne vous en déplaise.

— Si vous voulez, dit Frantz avec résignation. J'admire mademoiselle Hart. Admettons que je l'aime, puisque cela paraît vous faire plaisir.

— Ah ! mais non, fichtre ! ça ne me fait pas plaisir... Et pourtant, tenez, je vous le dis sincèrement, votre admiration, votre toquade ou votre amour me gênent moins que d'autres sentiments analogues qu'éprou-

vent d'autres personnes pour le même objet.

— Bah ! Je sais bien qu'on a parlé du jeune M. de Remillemont, qui est, dit-on, désespéré...

— Pas sérieux, interrompit Edgar Lecourtois. Il a menacé son papa de se brûler la cervelle parce que sa famille opposait de la résistance à ses projets autant que mademoiselle Hart elle-même... S'il avait été sérieux, il l'aurait fait.

— Le feriez-vous donc, vous ?

— Non ; mais je n'en parle pas... Et puis, moi, si je veux épouser, c'est que je suis sûr de réussir. J'épouserai.

— Diable ! fit Réal intéressé. Vous êtes affirmatif.

— J'ai mes raisons. Mon père finira par céder. D'abord, c'est lui qui est cause de tout. Pourquoi m'a-t-il rappelé ? Et que faire en province si l'on n'y est pas même amoureux ? Ensuite, il a une propriété pas

loin d'ici, papa, ce qui me permettra d'avoir toujours un pied chez les Buttencourt et de suivre mon idée. Or, une idée qu'on suit est une idée qui finit immanquablement par se laisser prendre... et transformer en belle et bonne réalité.

— Très juste et très profond, ce que vous dites-là... Mais, mademoiselle Hart?

— Quant à mademoiselle Hart, reprit le jeune homme avec assurance, elle cédera aussi... Elle cédera parce qu'elle est difficilement mariable, son père n'ayant plus que fort peu d'argent et fort peu de considération... Et, suivez-moi bien, son mariage avec votre serviteur, qui a la chance et l'honneur d'être le fils de l'homme le plus considéré de Nancy, de l'homme intègre par excellence, ce mariage sera doublement utile à son père, lequel a des procès sur les bras, outre que sa réputation est fortement menacée, sinon avariée déjà. En épousant sa fille, outre que je l'en débarrasse, je lui

jette un pan d'hermine sur la tête et lui gagne l'oreille de la magistrature. Comprenez-vous ?

— Oh! à merveille. Vous êtes très fort, savez-vous bien ?

— Non ; mais, tout en ne tenant pas à l'argent... au delà d'un certain chiffre, qui est précisément celui de la fortune de papa, je suis pratique. Je sais où je vais ; donc, j'arriverai.

— Je commence à le croire... Mais je ne vois plus, dès lors, en quoi vos rivaux peuvent vous inquiéter.

— Je ne peux pas tout vous dire, quoique je ne cache guère mon jeu, vous en conviendrez... Et cependant, si vous étiez aussi franc que je le suis, je poitrinerais encore moins, comme on dit au bézigue, et je vous montrerais peut-être mon gros atout.

Sans savoir au juste de quoi il retournait, M. Réal pressentait que le gros atout en question avait la figure du baron de But-

tencourt. Aussi, tout à fait captivé, cherchait-il un moyen honnête d'achever de lire dans le jeu qu'on lui cachait si peu, lorsque le baron rentra dans le salon, en compagnie des fumeurs.

Ceux-ci étaient des amis ou des voisins : un certain M. de Saint-Chamoins, vieux gentilhomme campagnard, qui, avec sa barbe rude et drue, toute pointillée de blanc, son teint de brique et son nez efflorescent, ressemblait assez à un garde-chasse vieilli sous le harnais, tanné par la bise et saturé d'alcool ; puis le marquis de Prévallier, tout autre, mais guère plus avenant, ancien viveur retraité, dont l'antique vernis d'élégance s'était passablement écaillé au contact des mœurs provinciales, et qui n'avait plus guère que des prétentions pour déguiser sa profonde et native vulgarité.

Le premier regard de M. de Buttencourt fut, très involontairement sans doute, pour Marie-Madeleine, et le second pour les deux

hommes qui causaient dans un coin en face d'elle. — Tout d'un coup, M. Réal prit son parti d'être audacieux, au risque d'être maladroit.

— Je le connais, dit-il en se penchant à l'oreille d'Edgar, je le connais, votre atout : le voilà.

— Ah ! parbleu ! ce n'est pas mal pour un psychologue d'avoir deviné cela, Monsieur Réal !... Eh bien ! écoutez-moi. Quiconque n'aura pas celui-là dans son jeu n'épousera pas mademoiselle Marie-Madeleine Hart.

Il allait peut-être en dire davantage quand la voix de la douairière s'éleva, aigre et doucereuse à la fois, pour interpeller les deux amateurs de fumerie, compagnons de son fils :

— Messieurs, vous ne trouverez pas mauvais que je vous fausse compagnie, ce qui ne sera que vous rendre strictement votre politesse. D'ailleurs, je me figure que

vous serez aises de vous coucher de bonne heure, puisque vous chasserez demain... à tir, cette fois, n'est-ce pas? J'ai rencontré tantôt, dans la cour, Dervieux, le garde, qui m'a promis, pour votre plus grand amusement, une belle hécatombe dans les tirés de Chailly.

Puis, se tournant alternativement vers son fils et vers M. Réal, elle ajouta :

— Quant à vous, Messieurs, qui ne prisez pas autant la chasse à tir, je ne vous en souhaite pas moins de vous couvrir de gloire. Vous n'avez guère brillé comme veneurs, le jour de la Saint-Hubert; vous demanderez demain votre revanche au fusil.

Enfin, s'adressant aux jeunes femmes :

— Et vous, Mesdames, vous aurez à montrer vos costumes, ce qui est le grand attrait de la chasse à tir, pour vous... et aussi, je me l'imagine, pour quelques-uns de ces messieurs.

Sur quoi elle fit signe à Marie-Madeleine

et à Hélène, qui s'étaient avancées toutes deux, de ne pas se déranger davantage; et, de son pas de vieux fantôme ou de vieille fée, elle s'alla coucher avec l'aide de sa femme de chambre, qui l'attendait, selon l'usage, dans le vestibule.

V

Une clairière en forêt, toute proche de la lisière des bois ; du givre aux arbres ; du soleil dans un ciel pâle : un joli paysage d'hiver, auquel il ne manque que la venue de quelques personnages pour devenir un charmant décor. Car cet espace vide et lumineux semble attendre des hôtes qui le peuplent et l'égaient, qui réveillent les échos engourdis des bois environnants et apportent au moins une représentation de la vie dans un endroit si bien préparé pour lui servir de cadre.

Mais voici que des grelots tintent au loin. Une voiture s'arrête vers l'orée du bois, à quelque cinquante mètres de la clairière, devant une maisonnette de garde. Chasseurs et chasseuses en descendent; celles-ci entrent chez le garde, qui s'est avancé au-devant d'elles, la casquette à la main. Quant aux hommes, à l'exception de M. de Buttencourt, lequel doit conférer avec son garde, ils se dirigent vers la clairière, M. de Saint-Chamoins ouvrant la marche.

— Ouf! fait le barbon en s'étirant et en frappant du pied le sol durci, je ne suis pas fâché de me retrouver sur mes jambes après cette course en voiture, si rapprochée du premier déjeuner. Mauvais pour la digestion, ça!... surtout avec le voisinage de jolies personnes habillées en hommes, mais diantrement femmes tout de même... par le haut!

D'un geste il dessinait une courbe harmonieuse en avant de sa large poitrine

carrée, qui saillait sous le velours a côtes de son affreux costume de chasse.

— Et par le bas aussi, dites donc! — interrompit avec conviction le marquis de Prévallier, dont l'œil éraillé, à demi éteint, de vieux satyre fourbu se ralluma pour la circonstance, tandis qu'il désignait ses jambières et leur maigre contenu, comme faisant contraste, sans doute, à l'agréable vision qu'il évoquait.

Frantz Réal, qui marchait à côté d'Edgar Lecourtois, murmura :

— Qu'est-ce que ça peut bien leur faire, à ces deux débris?

— Ma foi! fit le jeune Nancéen, je serais curieux de le savoir... Dites donc, vous qui êtes ferré sur les « états d'âme », est-ce que vous ne croyez pas que ces vieux roquentins-là veulent tout simplement nous faire poser quand ils prennent un air émoustillé pour nous parler des femmes?

— Eh, eh! qui sait? La puissance fémi-

nine est durable; et, lorsqu'on a prêté le col à son joug...

— Oui, mais ce n'est pas de la puissance des femmes que je doute...

— Jeune homme, nous allons devenir inconvenants, et nous n'avons pas encore l'âge de ces messieurs... Laissez-vous plutôt ramener sur un terrain où nous avons eu le plaisir... ou le déplaisir de nous rencontrer déjà... Vous êtes donc bien sûr de l'appui de M. de Buttencourt?

— Moi? Pas le moins du monde.

— Cependant, vous disiez...

— J'ai dit que quiconque n'aurait pas son appui n'épouserait pas mademoiselle Hart.

— Eh bien?

— Eh bien! personne ne l'aura, son appui. Et, s'il feint de me l'accorder, à moi, comme il a feint de l'accorder au jeune Remillemont, c'est tout bonnement qu'il ne prend pas davantage au sérieux

ma candidature. Mais c'est là que je l'attends.

— Personne n'aura son appui, dites-vous?... Pourquoi donc cela?

— Ah çà ! vous n'avez rien vu, rien deviné?

Edgar Lecourtois fixait son œil bleu, dont le regard avait une expression particulière d'ahurissement voulu et de finesse naturelle, sur son interlocuteur très évidemment possédé, en dépit d'un certain air indifférent, par le désir d'apprendre quelque chose de plus que ce qu'il savait.

— Personne, reprit Edgar en graduant ses effets, n'aura l'appui de M. de Buttencourt pour épouser mademoiselle Hart, parce que M. de Buttencourt trouve mademoiselle Hart à son gré, parce qu'il en est extraordinairement amoureux, enfin parce qu'il la veut pour lui-même.

— Vous plaisantez?... Lui! Un homme marié! et depuis peu! Allons donc!

— C'est canaille, hein?

Réal, avant de répondre, chercha sa phrase, ce qui ne lui était guère habituel.

— Moins canaille, prononça-t-il à la fin, que de la faire épouser d'abord par un fantoche quelconque, pour devenir ensuite son amant tout à loisir. Ces choses-là se voient quelquefois, dit-on... En tout cas, elles se sont vues: c'est un procédé royal.

Si la phrase avait été calculée, l'impression qu'elle produisit dut satisfaire celui qui en avait combiné les termes. Le jeune Lecourtois, en effet, exécuta un véritable saut de côté, comme si on lui eût tout à coup montré quelque vilain crapaud ou quelque ordure sous ses pieds.

— Ah! bien, s'écria-t-il, vous n'êtes vraiment pas gobeur non plus, vous!... Vous l'êtes même encore moins que moi... Car le fantoche, ce serait... Merci bien!... Sans compter que c'est peut-être la vérité

pure, cela, et qu'on me laisserait épouser tranquillement, pour... Fichtre !

— Doucement, cher Monsieur! fit Réal avec un sérieux qui n'avait rien de simulé. C'était une simple remarque, et non une insinuation. Et il me semble, en outre, que vos alarmes, si elles devenaient sincères prendraient un caractère des plus injurieux à l'adresse de mademoiselle Hart.

— Ça, c'est exact... Mais enfin, votre avis, à vous, sur les arrière-pensées de notre hôte?... Car il n'est pas possible que vous n'ayez rien observé de louche. Et, laissez-moi vous le dire, ou vous le redire, votre qualité d'amoureux rend tout à fait invraisemblable...

— Mon cher Monsieur, interrompit Frantz, au lieu de me prêter une perspicacité et aussi des sentiments que je décline, vous feriez peut-être mieux de me révéler les faits...

— S'il n'y a pas, même momentanément,

interrompit Edgar à son tour, communauté d'intérêts entre nous, pourquoi vous ferais-je des révélations?

— Eh bien, fit Réal impatienté, soit! J'admets que nous soyons intéressés tous deux à déjouer les noires machinations de notre hôte... Vous pouvez, vous devez, dès lors, me dire tout ce que vous savez... Il y a longtemps que j'ai quitté Nancy; et, dans ce temps-là, il n'était question de rien. Depuis, j'ai appris que M. de Buttencourt fréquentait, plus assidûment que par le passé, chez les deux frères Hart. La nouvelle de son mariage ne m'a donc pas surpris, étant donné surtout qu'Hélène Hart avait notoirement la plus grosse dot et les plus belles espérances de la province. Mais je n'en sais pas davantage... En honneur, je vous l'atteste!

— Apprenez alors que le baron a paru longtemps préférer l'intérieur du moins fortuné des deux frères, et qu'il a tourné

court, pour épouser la fille du cadet quand on le croyait occupé avec celle de l'aîné.

— Ah!

Les doyens de la chasse s'étaient arrêtés en voyant reparaître le baron, suivi de près par les chasseuses et par le garde, qui portait les fusils de celles-ci.

Elles n'étaient que trois: Hélène, Marie-Madeleine et une jeune femme très parisienne, madame Octave Frugères, née Aimée Baraton, mariée à un homme encore plus jeune et plus parisien qu'elle-même, — ce qui expliquait qu'ils fussent rarement ensemble. — Elle était arrivée la veille seulement, fuyant la solitude d'une propriété voisine, où son mari l'avait abandonnée.

— Décidément, fit le marquis de Prévallier avec un clappement de langue fort significatif, cet accoutrement semi-masculin est seyant en diable!

De fait, les trois femmes étaient des plus gracieuses en leurs tenues de chasse. Leurs

costumes de simple drap jaspé les habillaient on ne peut mieux et prètaient au charme personnel de chacune d'elles ce surcroît d'attrait que l'équivoque des travestis manque rarement d'ajouter aux beautés qui ne sont pas par trop plantureuses. Mais Marie-Madeleine, même vue de loin, éclipsait presque totalement ses voisines. Avec sa taille jeune, son buste plein et cependant élancé, ses jambes un peu longues, haut guêtrées de cuir noir sous une jupe courte, c'était une merveilleuse Diane moderne.

— Ah ! soupira comiquement le vieux Saint-Chamoins en caressant sa barbe broussailleuse, avoir vingt ans de moins pour leur plaire !

— Ce ne serait peut-être pas suffisant, marmonna Réal, que les admirations et les clins d'œil auxquels les jambes sveltes et bien modelées de Marie-Madeleine servaient trop évidemment de point de mire, agaçaient d'une façon prodigieuse.

— Vous dites ?

— M. Réal, dit Edgar en intervenant, fredonnait le refrain connu : *Les femmes, les femmes*... J'ai chanté ça quelquefois dans les salons. Mais, à vrai dire, tous les hommes le chantent.

— Bah ! fit le marquis, la jeunesse ne sait plus être jeune. Et je parierais que je m'entends mieux que vous...

— A être jeune ? interrompit Edgar. Dame ! écoutez donc, il y a plus longtemps que moi que vous l'êtes !

— Ça, c'est vrai, fit observer le vieux Saint-Chamoins avec un regard malin à l'adresse des prétentions du marquis. Mais, voyez-vous, l'âge nous met moins de plomb dans la tête qu'il ne nous en met dans l'aile. Voilà tout ce que ça prouve.

— Parlez pour vous, dit Prévallier d'un air piqué. On n'a que l'âge de ses mœurs.

— Euh, euh ! fit d'un ton sceptique le vieux rural, qui, pour peu qu'il fût à jeun,

avait beaucoup de bon sens, — c'est parfois plus difficile que d'avoir tout bêtement les mœurs de son âge.

Puis, s'adressant à Edgar Lecourtois :

— Mais qu'ai-je entendu dire, jeune homme? Vous songez à vous marier?... Déjà!... Il est vrai que, après quelques années du séjour de Paris, on peut être considéré comme ayant terminé ses humanités, hein? Et ce, surtout quand on a mérité, comme vous, d'être condamné à la province...

— Oh! à temps seulement, interrompit Edgar avec modestie.

— Combien d'années en avez-vous attrapé, au tribunal paternel?

— J'en ai pour jusqu'à mon mariage.

— Diable! Vous avez dû faire pas mal de bêtises, à ce taux-là!

— Vous ne nous en avez jamais rien conté, dit le marquis. C'est mal, cela, jeune homme!

— Mon Dieu, Messieurs, ce n'est pas que j'aie douté, un seul instant, de votre compétence... Mais, vous comprenez, quand on aspire à se marier...

— Oui, oui, compris! fit Saint-Chamoins, Ah çà! mais, dites donc, c'est avec la cousine de la baronne?... Mes compliments, du reste!... Seulement, je me demande comment votre père, un homme si sévère, un ancien magistrat... Car enfin, la famille...

— C'est vrai, dit Prévallier, le père de la jeune personne est un industriel... ou un financier, je ne sais jamais au juste...

— Un peu industriel, interrompit Saint-Chamoins, et très financier, à ce qu'on prétend.

Lecourtois, nerveux, clôtura l'entretien en disant :

— Mettez, si vous voulez, un financier industrieux... quoiqu'il n'ait pas toujours bien géré ses affaires... Mais, Messieurs, outre que ce n'est pas lui que j'épouserai

si, par hasard, j'épouse sa fille, je ne suis pas encore marié. Vous m'obligerez donc en ne parlant à personne, pas même à moi, de mon mariage prétendu prochain. Je ne demande à l'hymen, il est vrai, que la paix et la liberté, ce que tous les députés promettent à leurs électeurs, ce que si peu de femmes savent donner à leurs maris. Mais ce modeste programme étant plus difficile à réaliser qu'il n'en a l'air, il faudra peut-être que j'attende tout de même... D'autant plus que, si je tiens à ce que ma femme me donne beaucoup de liberté, je ne tiens pas à ce qu'elle en prenne trop... Mais nous en avons dit plus qu'il n'en faut... D'ailleurs, voici ces dames.

Il parut à Frantz que quelque amertume perçait sous ces paroles peu mesurées. Et il se félicita presque d'avoir alimenté les inquiétudes du jeune homme, quoiqu'il n'eût pu le faire sans aggraver ses propres angoisses. — A quoi tendait M. de Butten-

court? A mal marier Marie-Madeleine pour être sûr de l'avoir un jour, ou à l'empêcher, par jalousie, de se marier d'une façon quelconque? L'une et l'autre hypothèse étaient presque également désobligeantes pour tout homme aspirant à devenir le mari de la jeune fille.

Tandis que Saint-Chamoins et Prévallier se congratulaient de s'être dégourdi les jambes sans avoir passé par la maison du garde, où, pendant un quart d'heure, la belle mine des mioches, la propreté du carrelage, le lustre des cuivres et la netteté des meubles avaient dû servir de thème aux variations bucoliques de ces dames, Frantz s'était rapproché du groupe féminin.

— Vous avez perdu, lui dit la jeune madame Frugères, beaucoup perdu, Monsieur Réal, à ne pas entrer avec nous chez le garde. C'est un bijou, que cette maisonnette! En faisant percer une ou deux fe-

nêtres du côté de la forêt, une baie entre les deux pièces du rez-de-chaussée, loger un calorifère dans le sous-sol... Bref, je m'en arrangerais.

M. Réal, distrait, ne répondit rien.

— Vous voulez dire, Madame, que vous l'arrangeriez, dit alors en s'avançant Edgar Lecourtois, qui avait suivi Frantz d'assez près.

— Pas mal pour un homme gelé ! riposta la jeune femme avec un malin sourire. Car, positivement, vous vous figez, Monsieur Lecourtois !

— Dame ! il fait chaud tout juste. Et cette chasse qui ne commence pas !...

— Fi ! c'est honteux, à votre âge ! M. Frugères, qui est votre aîné, se lève tous les matins, à la campagne, vers six heures.

— Et à Paris ?

— Il ne s'agit pas de cela. Nous sommes à la campagne. Six heures du matin ! En feriez-vous autant ?

— A sa place? Ma foi, non. Je m'en garderais bien !

— Que c'est bête, ce que vous dites-là ! Il est à un bout du château, moi à l'autre... quand nous y sommes ensemble.

— Je ne me logerais pas comme lui, voilà tout !

Ces galanteries, un peu montées de ton, plaisaient beaucoup à la jeune dame, qui avait un faible pour Edgar Lecourtois. La vérité est que ces deux modernes s'entendaient à ravir. Et il n'était pas improbable qu'une femme si peu mariée et si gentille sous son blond toupet ébouriffé dût parvenir à faire oublier tout mariage à son interlocuteur de prédilection, — en oubliant le sien propre.

— Mesdames, dit M. de Buttencourt, si vous voulez bien me le permettre, je vais vous placer ; nos rabatteurs doivent être au complet et avoir enfin pris position. Nous allons donc nous diriger de leur côté, en

longeant la lisière du bois. Vous me pardonnerez ce léger retard... Madame Frugères et M. Lecourtois, ainsi que MM. de Saint-Chamoins et de Prévallier formeront notre centre ; Hélène et vous, mon cher Réal, je vous poste tout près d'ici, à l'extrême droite de la ligne de tir ; quant à Marie-Madeleine et à moi, nous occuperons l'extrême gauche de cette ligne, un peu convexe, que j'ai imaginé de former en l'orientant de telle sorte qu'il soit matériellement impossible de s'envoyer du plomb les uns aux autres... Quand vous aurez approfondi mon plan, vous reconnaîtrez qu'il est extrêmement ingénieux.

— Je crois bien ! murmura Edgar. Et ce qui le différencie de tous les plans passés, présents et futurs, c'est qu'il est merveilleusement clair, son plan : lui, à un bout de la ligne ; ceux qui peuvent le gêner le plus, à l'autre bout ; et le reste au milieu... Parbleu ! c'est limpide.

— Bref, reprit le baron, je tâcherai de vous dédommager de votre attente en vous ménageant à tous, mais surtout à vous, Mesdames, quelques beaux coups de fusil.

— Oh ! cela nous est parfaitement égal ! s'écria la petite madame Frugères. Nous avons mis nos costumes : la chasse sera toujours bonne... Et même, quant à moi, étant donné qu'il faudra revenir chez le garde pour le déjeuner, si l'on voulait y procéder tout de suite, je n'y verrais pas d'inconvénients.

— Vous êtes cynique, ma chère !

— Franche, tout simplement. C'est le costume qui veut ça.

Puis, baissant la voix, de manière à n'être entendue que de Frantz et d'Edgar, qui marchaient tous deux à côté d'elle :

— Il ne produit cependant pas le même effet sur toutes les femmes... Il y en a qui ont beau se déguiser en hommes...

Son regard, avec une perfidie remarquable, désignait, sans insistance trop déplacée, Marie-Madeleine, laquelle cheminait, en ce moment-là, devant elle.

Ses deux voisins tressaillirent en même temps, ayant saisi ou plutôt suivi ce coup d'œil indicateur. Mais ils n'eurent garde, ni l'un ni l'autre, de relever le propos : ils savaient que madame Frugères avait le travers peu original de supporter difficilement les femmes plus jolies qu'elle. Toutefois, à partir de cet instant, l'attention de M. Réal ne put se détacher de Marie-Madeleine.

Si bien qu'il s'aperçut, au moment où le baron achevait de placer son monde à l'entrée des tirés bordant tout un côté de la forêt, que le châtelain de Rubécourt profitait de l'occasion pour engager un colloque des plus animés avec mademoiselle Hart. Celle-ci paraissait agacée et mécontente ; pis que cela : irritée ou indignée, secouant la

tête en signe de refus, avec une énergie singulière.

Frantz remarqua tout aussitôt qu'il lui était possible, sans donner l'éveil, de gagner sous bois le revers du taillis près duquel avait lieu la discussion qui l'intéressait si fort. Il n'hésita point et se glissa, parmi les arbres, jusqu'à un endroit très proche de celui où se tenaient les deux personnages. Il leur était à peu près caché par les branchages et les broussailles. D'un autre côté, des éclats de rire l'avertissaient que les plaisanteries d'Edgar Lecourtois, en train de formuler, d'une façon tout humoristique, les principes essentiels de la chasse à tir, et spécialement de la chasse au rabat, obtenaient un plein succès. Le jeune homme paraphrasait, pour la plus grande joie de ses voisins, l'axiome fondamental de cette chasse, lequel est aussi celui de l'escrime : *toucher et ne pas être touché*.

— Il faut bien que je vous parle ici, dit M. de Buttencourt, puisque vous n'avez pas voulu m'entendre ailleurs... L'autre jour, j'ai obtenu, Dieu sait au prix de quels efforts et de quelles instances ! que vous répondissiez un mot, un seul, à toutes mes lettres restées sans réponses, comme mes supplications verbales... Et ce mot, que vous n'avez pas daigné m'adresser directement, ce mot que, de guerre lasse, vous avez consenti à tracer sur un bout de papier glissé dans un livre...

— Ce mot, interrompit la jeune fille, c'était : « Jamais. » Entendez-le donc après l'avoir lu.

— Écoutez-moi...

— Rien, rien... Jamais ! Vous savez pourquoi et comment je suis chez vous : à cause d'Hélène, dont vous vous êtes servi pour m'y attirer, avec une diplomatie plus ingénieuse qu'honorable. Cela suffit. C'est déjà trop.

— Cependant, vous me désespérez... Et, si je voulais, après tout...

— Osez donc ! dit la jeune fille d'un ton de défi plus douloureux que fier.

— J'oserai ! fit le baron avec un accent de rage sourde et de résolution suprême.

VI

Une soirée à peu près pareille à la précédente, mais encore plus terne, plus éteinte, par suite de la fatigue d'une journée de chasse. — Au dehors, cependant, la nuit froide et superbe resplendit d'étoiles.

Frantz est absorbé, seul dans un coin du salon ; Marie-Madeleine et sa cousine échangent quelques paroles de loin en loin ; la douairière somnole ; son fils et deux ou trois amis sont allés fumer, selon l'usage. Quant à Edgar Lecourtois, qui avait d'abord accompagné les fumeurs, il n'a pas tardé

à revenir. Et, présentement, il flirte avec madame Frugères.

Mais, tout à coup, Réal observe que ce *flirt* tourne au grave. On devient sérieux, ce qui n'était guère présumable de la part du jovial Edgar et de la peu ténébreuse Aimée. On discute, on se contredit, on se querelle, au lieu de se sourire. Et, grâce aux fréquents coups d'œil, plus ou moins furtifs, qui visent mademoiselle Hart, il n'est pas trop malaisé de deviner que c'est la jeune fille qui sert au moins de prétexte au différend. Frantz, alors, guette le moment où il pourra prendre à part Marie-Madeleine, — ce qui ne saurait tarder beaucoup, car la conversation des deux cousines languit de plus en plus.

— Savez-vous, Mademoiselle, que, si beaucoup de gens vous aiment, il en est aussi qui vous haïssent ou vous veulent du mal ?

Il avait, avec prestesse, saisi le moment

où Hélène se levait, afin de donner un ordre, et il lui avait succédé près de la jeune fille.

— On me hait? On me veut du mal? Cela m'étonne, car je ne hais personne, moi, ni ne veux de mal à qui que ce soit... Mais, apprenez-le, si j'avais le choix, je demanderais à être haïe plutôt qu'aimée!

Elle avait parlé avec une conviction presque véhémente, quoiqu'elle en dût contenir l'accent à cause des oreilles assez nombreuses ouvertes dans le voisinage.

— Ce ne sont pas des hommes qui vous haïssent, dit Frantz en secouant la tête. Hélas! quel homme pourrait vous haïr... du moins, avant de vous avoir aimée? Mais il y a des femmes pour cette besogne.

— Une femme me hait? Plusieurs peut-être?

— Peut-être plusieurs... Et, par exemple, la vieille baronne, qui, tout en faisant la chattemite, ne rentre pas toujours à temps

ses griffes quand elle vous tient sous sa patte.

— C'est vrai, fit Marie-Madeleine avec indifférence. Je m'en suis aperçue... Mais, si vous saviez...

— Si je savais comme ça vous est égal, n'est-ce pas? Oh ! je m'en doute... Cependant, voyons, il ne peut pas vous être indifférent que l'on vous juge mal, que l'on vous calomnie...

— Qui me calomnie? demanda la jeune fille avec une vague inquiétude dans le regard plus que dans le ton. La douairière ?

— Non, pas précisément, que je sache.

— Ce n'est point Hélène, je pense ?

— Oh ! non, encore bien moins. Celle-là vous est acquise. Et, d'ailleurs, c'est une trop charmante et trop excellente personne...

— Bon, bon !... Mais qui, alors?

— Regardez, tout doucement, devant vous.

— Madame Frugères ! fit Marie-Madeleine avec surprise. Je la connais à peine.

— Elle trouve, sans doute, qu'elle vous connaît trop.

— Ah ! j'y suis ! C'est à cause de M. Lecourtois, dont elle voudrait faire son sigisbée et qui s'est malencontreusement imaginé de soupirer pour moi, lui aussi !... Quand me laissera-t-on tranquille, grand Dieu !... Mais en quoi me calomnie-t-elle ? Que peut-elle me reprocher ?

— Je n'ai rien entendu de catégorique. J'ai seulement surpris une remarque et un regard... désobligeants.

— Eh bien ? Cela ne vous a pas détourné de ma personne ?

— Non, répondit Frantz, dont l'œil s'alluma d'une étrange ardeur. Non ! Rien ne saurait me détourner de vous... Et, si vous vouliez...

— Encore ! interrompit la jeune fille avec plus de lassitude que d'impatience.

Mais, en ce moment, Hélène, à la prière de la vieille baronne, se mettait au piano et attaquait la *Grande valse brillante*, de Schulhoff, laquelle, avec *il Baccio*, ayant fait les délices de la première ou de la seconde jeunesse de la douairière, avait le pouvoir de la réveiller. Et, d'autre part, Edgar Lecourtois s'étant mis à feuilleter des cahiers de musique, en compagnie de madame Frugères, on pouvait augurer qu'une chansonnette ou peut-être un duo d'opérette succéderait à la valse. En attendant, il était presque permis de causer à voix basse. Frantz, à demi penché vers Marie-Madeleine, profita des premiers accords pour reprendre, sur un ton contenu, mais singulièrement expressif et chaleureux :

— Oui, si vous vouliez m'accorder, à défaut d'autre chose, votre confiance, votre confiance entière, je vous jure que vous n'auriez point à vous en repentir... Je devine que vous avez des secrets... un, tout au

moins, lequel vous oppresse, si même il ne vous torture... et dont votre cousine, que vous aimez, qui vous aime, ne saurait pourtant recevoir la confidence... Oh! je ne sais rien, rien que ce qui peut être deviné, rien que ce que cette jeune femme, dont la méchanceté est faite surtout de jalousie, a sans doute deviné comme moi. Mais je suis sûr, moi, que vous êtes sans reproche, qu'aucune légèreté, aucune imprudence ne vous est imputable. C'est un homme qui est coupable, un homme qui vous poursuit d'un amour insultant... Faut-il nommer cet homme? A quoi bon?... Mais le temps presse. Je vais être bientôt obligé de me retirer, de quitter Rubécourt; et, si je me retire sans emporter une parole d'encouragement, je n'aurai pas le droit de vous aider, de vous défendre... Ah! je vous en prie, Marie-Madeleine, laissez-moi, en vous appelant de votre nom, si doux aux lèvres et si charmant, de ce nom que j'adore, vous

persuader que ma tendresse est de vieille date et m'impose le devoir de vous protéger... Songez que, si j'avais l'espoir d'être un jour votre mari, si j'étais votre fiancé, vous n'auriez rien à craindre, rien à cacher... Songez que vous pourriez quitter demain cette maison, où vous souffrez, où vous n'êtes pas en sûreté... Oh ! ne niez pas, de grâce ! Cela, j'en ai la preuve.

Jusque-là, Marie-Madeleine avait écouté sans révolte. Il était évident que ce langage entraînant, couvert en partie par l'accompagnement assez bruyant de la musique, ne lui déplaisait qu'à moitié... Mais à peine le mot *preuve* eut-il été prononcé que la jeune fille se leva, sans s'éloigner toutefois.

— De quelle preuve parlez-vous, Monsieur Réal ? demanda-t-elle avec une hauteur mêlée d'anxiété.

Frantz pesa, pendant quelques secondes,

les termes de sa réponse. Puis, brûlant ses vaisseaux :

— Je sais, dit-il, que M. de Buttencourt vous aime et vous poursuit. D'autres le savent peut-être...

— Taisez-vous, murmura la jeune fille avec effroi, taisez-vous !... Si Hélène...

En proie à une émotion violente, qui se traduisait par une palpitation terrible et par une pâleur de mort, elle dut se rasseoir, après avoir chancelé, comme fauchée par la secousse. Bientôt, la teinte livide du visage fit place à une rougeur de honte. Frantz jugea qu'il n'avait plus à ajouter qu'un mot :

— Mademoiselle, dit-il en se levant pour s'incliner ensuite avec respect, le hasard, je n'ose dire ma perspicacité, m'a livré un secret qui est à vous, au moins pour partie. Quand vous voudrez que je parle ou que j'agisse, je parlerai ou j'agirai. Si vous préférez que je me taise et m'abstienne, aucune de mes paroles, aucun de mes actes ne

seront en contradiction avec votre volonté. Mais, que je parle ou que je me taise, que j'agisse ou que je m'abstienne, je suis tout à vous... et jamais un doute n'altérera le caractère de ma tendresse, aussi respectueuse que passionnée.

Lorsque M. de Buttencourt revint, la valse et la chansonnette étaient achevées; mais Marie-Madeleine n'était pas remise de son trouble. Et le baron s'en aperçut. Il essaya de la faire parler. Ce fut en vain : elle prétexta un étourdissement dû aux senteurs trop énergiques de deux énormes gerbes de jasmins et de mimosas, arrivées le jour même des bords de la Méditerranée à l'adresse de la baronne.

L'heure de la retraite fut encore avancée, ce soir-là : dix heures sonnaient à peine que déjà on se disait bonsoir dans le vestibule. Madame Frugères annonçait son départ pour le lendemain. Et, au grand étonnement de tous, Edgar déclarait que, la jeune femme

retournant dans la propriété où son mari devait prochainement la rejoindre et qui était voisine de la terre des Lecourtois, il se ferait un devoir et un plaisir de l'accompagner.

— Nous sommes bien couche-tôt, aujourd'hui! Avez-vous sommeil, jeune homme?

— Pas trop. Du reste, j'ai ma pipe, qui m'attend là-haut, une petite pipe grande comme rien, mais qui se culotte à vue d'œil et fleure déjà comme baume.

— Eh bien! allez la prendre, apportez-la chez moi et venez causer pendant une demi-heure.

— C'est une idée, ça, Monsieur Réal. Et puis, nous avons à nous dire adieu.

Les deux hommes montaient côte à côte le grand escalier de pierre, tenant en main leurs bougeoirs d'argent.

— Ah çà! vous partez tout de bon? demanda Réal en s'arrêtant.

— Tout de bon et pour longtemps! ré-

pondit le jeune Nancéen avec un rire singulier et très évidemment forcé.

— Raison de plus, alors.

Dix minutes plus tard, ils étaient tête à tête, près d'un feu qui venait d'être allumé : Réal, le menton dans la main, attendant l'occasion d'entrer en matière ; Lecourtois, tirant de grosses bouffées d'une petite pipe d'écume, garnie d'ambre et de métal. — La nuit, sans lune, mais criblée d'étoiles, continuait son calme resplendissement au dehors, froide et claire, discrète, quoique lumineuse.

— Je vais vous paraître un peu sans-gêne et importun, finit par dire Frantz. Mais, baste ! vous mettrez cela sur le compte de mes préoccupations professionnelles : vous vous direz que toutes les contradictions, tous les caprices du cœur et de l'esprit humains sont faits pour intéresser les gens de mon espèce... Donc, je voudrais bien savoir ce qui s'est passé en vous pour vous déter-

miner si promptement à tourner le dos à vos amours, à vos espérances.

— C'est bien simple, répliqua Edgar avec une philosophie quelque peu outrée. Je me suis aperçu que, dans mon cœur volage, l'amour joue à cache-cache, quand il ne joue pas aux quatre coins, avec les femmes qui me plaisent. La dernière venue me fait oublier les autres. Madame Frugères, qui m'avait déjà beaucoup plu, m'a, cette fois, complètement séduit, enthousiasmé...

— Si bien que cette résolution tant mûrie, ces projets tant caressés...

— Évanouies, cher Monsieur, évanouies, ces chimères !... Je suis un pauvre cerveau brûlé, un amuseur qu'il ne faut pas prendre au sérieux.

— Me permettez-vous de ne pas vous croire ?

— Certainement, mon cher Monsieur Réal... Il me suffira que vous fassiez semblant.

— Eh bien ! je ne vous crois point. Et vous me pardonnerez si je ne pousse pas la politesse jusqu'à feindre d'ajouter foi à vos mauvaises raisons... Mais je ne pourrais avoir l'air de vous croire sans avoir l'air d'un sot. Car il est trop évident que, si le charme de madame Frugères est pour quelque chose dans votre revirement, ses propos n'y sont pas non plus tout à fait étrangers... Confessez-le.

— Je ne confesserai rien... parce qu'il n'y a rien là-dedans que des méchancetés ou des rancunes de femme

— Enfin, c'est assez pour que vous battiez en retraite, pour que vous vous désistiez de vos prétentions avouées !

— Oh ! moi, je ne compte pas, encore un coup.

Il était clair que le jeune homme ne voulait rien dire. Mais son attitude avait exaspéré Frantz, dont le sang était en ébullition depuis le commencement de la soirée,

et qui sentait son inquiétude s'accroître de tout ce que le vague de ses doutes y ajoutait d'irritant ou de terrible. Il s'était un peu vanté en déclarant à Marie-Madeleine que jamais la moindre suspicion ne porterait atteinte au caractère élevé de sa tendresse pour elle. On n'est pas chevaleresque ni surtout confiant à volonté : il y faut de l'habitude ou une instinctive propension.

— Vous ne comptez pas, soit !... puisqu'il vous plaît de vous effacer. Mais moi, je compte et veux être compté !... J'avoue que j'aime mademoiselle Hart. J'ai donc le droit...

— Allez-vous me demander raison, à présent, de ma retraite, qui vous laisse le champ libre ?

— Peut-être.

— A la rigueur, j'aurais compris le contraire. Mais votre prétention actuelle est un peu forte !

— C'est possible. Mais, entendez-moi

bien, mon cher monsieur Lecourtois, j'ai un intérêt de premier ordre, et fort respectable, à savoir tout ce qu'on dit de mademoiselle Hart. Or, je suis décidé à m'enquérir de ces propos par tous les moyens.

Il s'était planté devant le jeune homme avec un air de résolution qui avertit son interlocuteur d'avoir à lui répondre catégoriquement et sérieusement. Edgar secoua donc sa pipe, la remit dans sa poche, et, se levant :

— Monsieur Réal, dit-il avec toute la gravité dont il était capable, encore une fois, je n'ai rien à vous dire, et pour plus d'un motif... Pour celui-ci, entre autres : c'est que, personnellement, je ne sais rien, et que, avant de médire d'une femme, le moins qu'on puisse exiger de soi-même, c'est une certitude personnelle. S'il y a quelque chose, il ne peut s'agir que de cancans et, tranchons le mot, d'espionnage. Or, c'est de quoi les hommes se doivent le moins occuper...

d'abord, parce qu'ils n'y entendent goutte... Je m'étonne même qu'il y ait encore des criminels assez prodigieusement nigauds pour se laisser pincer par des mouchards. Un mouchard, mais ça se reconnaît entre dix mille personnes ! La police devrait être faite par des femmes, du moins la police secrète. Recourez aux femmes... Sur ce, bonsoir !

Tandis que M. Réal demeurait abasourdi, presque aussi honteux de son algarade que d'avoir mérité le conseil qui avait servi de conclusion à Edgar Lecourtois, celui-ci s'en allait d'un pas ferme et mesuré, comme un homme qui ne désire nullement qu'on le rappelle, mais qui ne craint point qu'on l'oblige à rétrograder. Il n'avait pas fait dix pas dans le couloir que Frantz le hélait doucement.

— Monsieur Lecourtois, dit-il, le rouge au front et d'une voix étouffée, un seul mot encore, je vous prie... Croyez-vous que madame Frugères ?...

Edgar ne le laissa pas achever, ou plutôt lui en épargna la peine.

— Certes ! fit-il, et avec plaisir. Adressez-vous donc à elle... Parbleu ! c'est le conseil que je brûlais de vous donner tout de suite en termes explicites; mais en prendre l'initiative, c'eût été à peu près l'équivalent de ce que je ne voulais pas faire : trop parler sans qu'on m'en eût sommé.

Réal, après le départ d'Edgar, alla, pensif et plus calme, s'appuyer du front à sa fenêtre. Il resta là longtemps, des heures peut-être, sans rien voir que le blanc gravier du parc reluisant aux étoiles... Mais, à un certain moment, il aperçut un homme ou une ombre humaine qui traversait la grande pelouse; il vit cet homme ou cette ombre s'avancer d'une allure indécise jusque vers le milieu de la pelouse, puis s'arrêter en face du château, hésiter, revenir sur ses pas et finalement disparaître. — Cet homme, c'était le châtelain de Rubécourt en personne.

Frantz, en le reconnaissant, avait eu d'abord une sensation d'halluciné conscient : il lui avait paru improbable que ce fût là le baron de Buttencourt en chair et en os, et il avait préféré croire à une évocation mystérieusement déterminée par la fixité involontaire de sa pensée. Cependant, l'illusion n'avait pu durer : maint indice, — et, par exemple, le bruit des pas sur le gravier, à l'instant précis où le fantôme vivant quittait la pelouse, — avait contribué à la dissiper. C'était le baron lui-même! Alors, une sueur d'agonie avait mouillé les tempes de M. Réal. Retenant son souffle, qui ressemblait à un râle, il s'était penché autant qu'il l'avait pu derrière son carreau, pour suivre du regard le nocturne promeneur jusqu'au terme de sa promenade ou de sa course. Ensuite, il avait respiré : le baron, venu de l'aile droite du château, était retourné à son point de départ; et c'était dans l'aile gauche que se trouvait logée

Marie-Madeleine. Donc, simple fugue de noctambule agité, simple rêverie promenée sous les étoiles d'un beau ciel et sous la fenêtre de la bien-aimée !

Après cette nuit sans sommeil, quoique traversée de cauchemars, Réal prit son parti d'être lâche, c'est-à-dire de faire causer madame Frugères. Sa lâcheté lui semblait excusable, — et l'était, sans doute, puisqu'il n'avait aucun autre moyen d'information à son service, et que, non seulement son bonheur, mais son honneur peut-être était en jeu. — Un fait digne de remarque, au surplus, c'est que l'honneur engendre bien des *gribouillades* et qu'il n'est pas rare de voir des gens se déshonorer pour rester honorables ou honorés, l'honneur, l'honneur mondain surtout, étant une plante parasite qui, trop souvent, n'orne la vertu que pour l'étouffer sous ses frondaisons brillantes.

Mais il fallait se hâter : madame Frugères

devait quitter Rubécourt le soir même.

Après le déjeuner, il y eut, comme à l'ordinaire, une débandade générale, les uns se groupant autour du café, les autres gagnant le parc ou les serres, ou les écuries; d'autres encore s'apprêtant à jouer au billard.

Parmi ces derniers figurait volontiers la petite madame Frugères...

Autrefois, les femmes ne jouaient point au billard, comme elles ne fumaient point. On est en train de changer tout cela; on changera bien d'autres choses de même ordre ou de même importance sans que le monde en aille plus droit, — au contraire !

— Si j'osais pourtant vous défier, Madame !

— L'audace vous vient un peu tard. Je pars ce soir. Vous n'aurez pas le temps de prendre votre revanche.

— Mais je n'aurai pas le temps non plus

de me faire battre deux fois, ce qui est une compensation.

— J'allais jouer avec le baron. Bah! il vous cédera bien son tour... N'est-ce pas, Monsieur de Buttencourt, que vous cédez votre tour à M. Réal, qui me provoque? N'est-ce pas? Vous lui cédez la place?

— Oh! pour une simple partie, dit Réal. Une fois n'est pas coutume.

Il ne pouvait plus se dispenser de glisser une allusion, plus ou moins directe, à sa grande affaire, dans les phrases qu'il adressait au baron.

— Soit, mon cher. Je vous passe la main, mais en vous prévenant que votre adversaire est d'une jolie force. Assurez votre binocle, ou même mettez vos verres doubles, croyez-moi.

— Je ferai de mon mieux.

— Que jouons-nous? demanda madame Frugères en riant. De l'argent?

— Fi!

— L'honneur, alors ? Peuh !

— Une discrétion, si vous le voulez bien.

— Hum ! avec un homme, c'est bien cher. Enfin, je me risque... parce que je suis sûre de vous battre... Ah ! vous savez que l'on m'accorde toujours le droit de grimper sur le billard... de m'y asseoir, plutôt ? Ça ne vous choque pas ?

— Pas le moins du monde.

— Ni que je fume ?

— Pas davantage.

— Parfait ! Commençons.

Réal était de première force ; mais sa force n'était pas trop connue de ses hôtes, parce que, d'habitude, n'ayant guère que le baron pour faire sa partie, il aimait mieux ne pas jouer. Il laissa son frétillant adversaire caqueter et caramboler tout à l'aise, pour commencer, s'efforçant d'être aimable et de se mettre au diapason de ce gamin enjuponné, qui, entre deux bouffées de tabac d'Orient, se juchait sur la bande du

billard et se livrait à une gymnastique désordonnée, dont un des meilleurs résultats, en dehors de certains carambolages très réussis, était de découvrir, à chaque instant, des pieds d'enfant et un bas de jambe... beaucoup moins enfantin. — Puis, comme il avait son idée, qui était de gagner la partie, il cessa de donner du jeu, tout en s'en réservant le plus possible.

— Oh! mais, dites donc, ne pourriez-vous jouer un peu la difficulté? Vous bloquez les billes tout le temps et vous faites des séries dans les coins, pour m'étrangler! En réalité, vous ne me battez pas : vous m'assassinez.

— C'est que je veux gagner, Madame, gagner à tout prix!... Je peux vous le dire, puisque, aussi bien, vous vous en apercevez.

— Savez-vous que vous me faites peur?... Qu'allez-vous me demander?

— Ah! si j'avais le temps! fit galamment Réal.

— Le fait est que, d'ici à la fin de l'après-midi... Enfin, c'est encore assez honnête à vous d'admettre que ma vertu tiendrait toujours bien deux heures!

— Quarante-sept à vingt-trois! proclama Frantz.

— Tenez! fit la drôlette personne avec une grimace de gavroche, je me rends, là! Soyez discret.

Et, d'un geste comiquement déçu, elle envoya rouler sa queue de billard contre le pied d'une haute banquette en tapisserie appuyée à la muraille.

Il n'y avait plus personne dans la pièce. Mais, d'un instant à l'autre, on pouvait y rentrer, et les portes en étaient restées ouvertes.

— Asseyons-nous, se hâta de dire Frantz en prenant place sur la banquette.

— C'est une déclaration, décidément, que vous allez me faire?

— Oui... Mais une déclaration de guerre, pour commencer.

— Bah? Eh bien! j'aime autant ça : ce sera plus drôle, étant plus neuf... Alors, vous m'en voulez?... C'est fort divertissant, car je ne vous connais pas beaucoup... Et vous m'en voulez beaucoup, tout de même?

— On ne saurait davantage.

— Mais qu'ai-je bien pu vous faire ?

— Vous m'avez vu, vous me voyez près de donner dans un traquenard épouvantable, et vous ne me criez seulement pas : Gare! ou : Casse-cou !

— Un traquenard ? Casse-cou ?... Ah çà ! si nous jouons maintenant aux propos interrompus, ou si votre discrétion consiste à m'interloquer, il faut le dire.

— Vous voulez que je m'explique? Voici. Vous êtes une observatrice de premier ordre. Vous savez donc parfaitement que je me suis mis en tête d'épouser une jeune personne qui est ici. Or, à qui allez-vous faire

des révélations? A quelqu'un qui, pensant à vous beaucoup plus qu'à elle, n'a aucun besoin qu'on l'éclaire et le préserve.

— Vous avez entendu, hier au soir?

— Je n'ai rien entendu.

— M. Lecourtois vous a répété?...

— On ne m'a rien répété. J'ai deviné : c'est mon métier, à moi, de deviner.

— Eh bien! alors, qu'avez-vous besoin de mon concours?

— L'art divinatoire ne s'exerce qu'en bloc. Et ce sont des détails qu'il me faudrait.

— Mais, mon bon Monsieur, je n'ai aucune raison...

— Pardon! Vous en avez une, au moins : notre discrétion. Vous avez perdu. Payez, exécutez-vous.

— Ah, ah! je comprends. Vous avez deviné tout simplement que, par bonté d'âme et charité pure, dans la crainte d'un aveuglement toujours possible avec vous autres,

je m'occupais de dessiller d'avance les yeux d'un ami. Après quoi, vous avez essayé d'obtenir de cet ami qu'il vous répétât ce qu'il tenait de ma bienveillance. Et, comme vous avez échoué dans votre tentative, vous m'avez gagné, au billard, une réédition de ce que vous appelez, avez appelé ou appellerez tôt ou tard mes petites perfidies... Car il faut que vous soyez sérieusement amoureux pour avoir si bien à cœur de vous renseigner. Enfin, n'importe ! C'est assez malin... pour un homme, ce que vous avez fait là. Cette façon plaisante d'extorquer des renseignements sérieux à quelqu'un qui vous les refuserait, à coup sûr, si vous les lui demandiez sous une forme solennelle... non, décidément, ce n'est pas encore trop bête. Et ça mérite une récompense. Je m'exécute donc, mais en trois paroles... Oyez : Mademoiselle... mademoiselle votre amoureuse a plus d'un galant. C'est chez elle affaire d'habitude. Vous passerez peut-

être au choix, mais vous ne passerez jamais à l'ancienneté... Du reste, c'est plus flatteur.

— Mais, hasarda Frantz, qui donc, pour continuer l'emploi de l'idiome militaire, qui donc, sur cet annuaire d'un nouveau genre, figure avec le numéro un?

— Vous savez bien que c'est M. de Buttencourt. A tout seigneur...

— Et les autres?

— Les autres sont des seigneurs... sans importance.

— Merci pour eux... et pour moi.

— Je ne parle pas de vous, en ce moment, mais de ceux qui peuvent vous porter ombrage. Je vous ai même reconnu tout de suite une belle chance... Et votre chance, vous m'avez l'air de la juger trop belle, à présent.

— Oui, mais cette histoire, après tout, qu'est-ce? Amourette rompue, fiançailles manquées, feu de paille depuis longtemps éteint...

— Oh! feu de paille, que non pas! Et nullement éteint... Ça pourra même fort bien mettre le feu à la maison, quelque jour... Du reste, si vous ne le pensiez pas, que parleriez-vous de traquenard, de piège épouvantable?

— Eh bien! tenez, je vais vous livrer mon jeu. J'ai dit cela pour apprendre quelque chose, car je ne sais rien, mais rien de rien!... hors ce que vous m'avez donné à penser, hier au soir et à la chasse. D'ailleurs, je n'ai jamais été fort encouragé, bien que je sois fort épris.

— Ah! fit la ravissante madame Frugères sans se mordre les lèvres, mais plutôt en y passant sa langue d'un air gourmet.

Il parut à Frantz que cette petite langue coralline était humide d'un venin rose, tout frais distillé. Et il ressentit une impression de dégoût nullement justifiée par le dehors des choses.

— Ah ! fit encore une fois la jeune femme. Vous m'étonnez. Car votre mot, le mot *traquenard*, semblait bien avoir été choisi en connaissance de cause... quoiqu'il ne s'agisse pas de prendre un animal nuisible, tant s'en faut ! Un mari, songez donc !

— Il y a donc bien réellement un piège tendu ? demanda Réal en tremblant.

— Je le crois. Reste à savoir à qui. D'après ce que vous dites, vos affaires n'étant pas fort avancées, ce n'est pas plus à vous qu'à un autre.

— Mais quel piège ? quel piège enfin ?

— Vous souvenez-vous d'avoir lu, il y a quelques années, dans les journaux, le récit tragique d'une aventure nocturne où...

— Attendez ! interrompit Frantz. Oui, je me rappelle... Cela s'était passé à l'étranger. Un grand seigneur marié et qui avait l'âme d'un rustre, car ces choses-là se voient surtout, dit-on, dans les campagnes, avait

arrangé ou toléré le mariage de sa maîtresse, une jeune fille tombée, avec un de ses amis, lequel était aussi naïf qu'épris... Cependant, une circonstance quelconque ayant donné l'éveil à ce naïf, il surprit les amants, de nuit, et dans la propre chambre de la jeune fille...

— Vos souvenirs vous servent bien, dit madame Frugères en se levant. A l'occasion, sachez vous en servir.

Et elle s'en alla sans rien vouloir entendre. Il est vrai que Frantz ne fit pas de grands efforts pour la retenir et n'avait aucun intérêt sérieux à savoir si la médisante personne, dans ses rencontres avec Marie-Madeleine, avait surpris quelque chose de vraiment louche, ou si c'était, de sa part, calomnie gratuite. — Il y a des faits dont il faut s'assurer par soi-même, surtout quand on a, depuis longtemps, la puce à l'oreille.

Et puis, M. de Buttencourt, l'amant, *l'amant* de Marie-Madeleine ! Impossible !

Et, d'ailleurs, la nuit dernière, n'avait-il pas bien l'air d'un amoureux transi, plutôt que d'un galant satisfait?... Oui, mais ces paroles : « Si je voulais pourtant ! » et : « J'oserai ! » que signifiaient-elles ?

VII

La semaine avait été bien remplie : on avait pris deux sangliers, servis tous deux au couteau, selon les plus pures règles de la vénerie, l'un par M. de Buttencourt, l'autre par M. Réal. D'ailleurs, depuis le départ de madame Frugères et d'Edgar, on était tout à la chasse à courre, — du moins en apparence.

Car Frantz cherchait d'autres traces que celles des sangliers et suivait d'autres voies que celles des cerfs et des chevreuils. Mais il n'avait rien découvert. Le baron ne se

promenait plus la nuit, et les in-folio de la bibliothèque ne paraissaient pas destinés à resservir jamais de boîtes aux lettres.

Les forêts prochaines n'étant guère vives en cerfs, c'était une fête assez rare, à Rubécourt, que de pouvoir chasser un de ces animaux, proclamés rois de nos bois par les veneurs convaincus. Cependant, on s'offrait ce régal, de temps à autre, lorsque les piqueurs, ayant parcouru le pays en un jour de loisir, avaient eu connaissance de quelque tête notable. Et le fait se produisit justement à la veille d'un dîner et d'un bal que la baronne avait résolu de donner, pour profiter du voisinage temporaire d'une demi-douzaine de Parisiens en déplacement dans la région, et aussi pour rompre la monotonie des soirées du château. On projeta dès lors une fête complète : grande chasse, grand repas, et curée aux flambeaux avant la musique et la danse.

De point en point, le programme fut exécuté.

D'abord, le matin, par un temps de brume légère, rendez-vous des plus exquis: deux voitures pleines de dames; sept ou huit veneurs bien montés; trois femmes à cheval, dont Marie-Madeleine; tout cela se mouvant, avec les chiens, les piqueurs et les valets, au milieu d'un brouillard diaphane, en un carrefour de forêt. Puis, dispersion pittoresque sur les routes qui avoisinent l'enceinte où le cerf a été rembuché et d'où il s'élance à travers bois, bondissant vers une clairière, aiguillonné par l'excitant tapage des trompes qui sonnent la *vue* et des chiens qui prennent la voie. Ensuite, chasse superbe, sans un accroc, sans un défaut, presque trop belle, comme une parade, les chiens toujours bien criants et groupés ou facilement rameutés, l'animal de meute souvent en vue, pour le plaisir des yeux. Quoi encore? Les abois, le cerf

sur ses fins, malmené, faisant tête aux chiens... Enfin, l'hallali par terre, quand la bête est tombée, le jarret tranché, au milieu des chiens, qui bientôt la couvrent et la foulent...

Le soir, au retour, curée froide, à la lueur des torches et au son des fanfares, devant les hôtes assemblés du baron. Spectacle théâtral et goûté, un peu moins répugnant que la curée chaude, où souvent les cœurs de femmes défaillent, alors qu'on voit le valet de chiens agiter la tête du cerf à peine mort, ainsi que la *nappe*, c'est-à-dire la peau du vaincu, tout frais écorché et dont les restes encore tièdes, recouverts de cette peau, vont être livrés à la meute, un moment tenue sous le fouet. — Des heures se sont écoulées depuis la prise; le souvenir du meurtre ne se ravivera pas. Il semble que ce ne soit plus l'animal que l'on a chassé, que l'on a vu en vie, dont peut-être on a rencontré le

regard éperdu; il semble même, — simple illusion, — que les chiens ne donnent pas de bon cœur dans la demi-charogne qui leur est offerte en régal. Cette carcasse refroidie paraît être là pour la montre; et l'on pardonne aux chiens, aux veneurs... et à soi-même.

Après la curée, grand dîner: habits rouges et épaules nues. Par conséquent, grand triomphe pour Marie-Madeleine, mais triomphe nullement cherché et qui ne parut lui causer aucun plaisir. On eût dit même qu'elle en souffrait. Tous ces regards la brûlaient, sans doute. Mais, qu'y faire? Il y a des femmes, voire des jeunes filles, qui ne peuvent pas se décolleter chastement; la faute en est à leur structure, trop conforme aux bons modèles de l'antiquité et à l'idéal du XVIIIe siècle : elles ont la gorge haute. Marie-Madeleine attirait donc les regards, un peu trop pour son goût et pour celui de Frantz,

— peut-être aussi pour le goût du baron.

Cependant, elle ne se contentait pas de triompher avec modestie : elle triomphait avec tristesse. Depuis quelques jours, une pensée mélancolique ennuageait son front, voilait ses yeux d'une ombre que l'on n'était pas accoutumé à y remarquer. Car, sans être bruyante ni folle le moins du monde, la jeune fille avait cette gaîté douce qui est presque toujours le reflet de la bonté et le signe extérieur d'une belle santé d'âme.

Le bal se traînait un peu languissamment à travers valses et quadrilles, les danseurs et les danseuses accusant quelque fatigue. Du reste, à la campagne, ou, pour mieux dire, dans la vie de château, les soirées sont toujours plus ou moins ensommeillées : quand on n'a rien fait de la journée, on est engourdi; quand on s'est agité en plein air, c'est harassé qu'il faut dire. Aussi, peu après minuit, tous les invités étaient-ils partis ou couchés.

Frantz, toujours à l'affût, avait été frappé de la tristesse de Marie-Madeleine et de l'allure inquiète, pour ainsi dire trépidante, du baron. C'était pour lui double prétexte à réflexion. Et puis, il avait souffert de la chaleur, du piano, de la conversation, même un peu de la danse, quoiqu'il en eût très modérément usé, et seulement du quadrille. Bref, il éprouvait le besoin de prendre l'air en rêvant, — en rêvant les yeux grands ouverts et orientés vers certaine fenêtre qu'il connaissait bien : la seconde après le retour de l'aile, dans la partie gauche du château, au premier étage. — Les contrevents de cette fenêtre étaient, d'ailleurs, toujours clos le soir; mais on pouvait, en général, apercevoir, jusqu'à une heure assez avancée, un filet de lumière ourlant les contours des volets. Et il n'en faut quelquefois pas davantage pour faire battre un cœur d'homme.

Ce soir-là, par une singulière fortune,

soit oubli, soit intention, les volets n'avaient pas été fermés. De sorte que Frantz pouvait voir la fenêtre, éclairée par les flammes de deux bougies qui projetaient une tache lumineuse sur la sombre façade endormie, luire comme un phare, au flanc du château, dans la nuit calme sans lune et sans étoiles. De temps à autre, une ombre passait derrière les rideaux bleus, très clairs de ton et de tissu, semés d'oiseaux et de figures étranges. — Grâce à un phénomène fort connu de tous ceux qui ont, ne fût-ce qu'une fois, monté sentimentalement la garde devant une maison close et habitée, il semblait à Frantz que des yeux l'épiaient, des yeux qu'il ne pouvait que deviner, mais dont il sentait le regard invisible peser sur lui, le gênant dans sa marche et dans ses manœuvres, le raillant de sa constance, défiant son audace ou sa timidité.

Si bien qu'après quelques allées et

venues à découvert, il préféra abriter sa promenade derrière une charmille dépouillée, qui protégeait ses évolutions sans lui interdire tout à fait la vue de la fenêtre, du phare ou de l'étoile qui guidait son rêve — et sa surveillance.

Bien lui en prit. Car, faute de ce parti, il se fût trouvé nez à nez avec son hôte et rival, le baron de Buttencourt. Mais celui-ci ne fit que passer, marchant vite et regardant la fenêtre, sans aucun souci d'inspecter les alentours. Bientôt Frantz le vit rentrer dans le château. Seulement, au lieu d'y rentrer par la porte qu'il avait prise pour en sortir ou par le vestibule central, il y rentra par une petite porte de service, qui s'ouvrait à l'extrémité de l'aile gauche et qui communiquait directement avec un escalier latéral desservant les deux étages. — Il pouvait être une heure et demie du matin.

Sur-le-champ, et en traits de feu, le fait-

divers dont la petite madame Frugères avait amené Frantz à reproduire l'écho lointain, se retraça dans sa pensée, où il le *lut*, cette fois, sans une omission, sans une lacune. — Il y a de ces curieuses résurrections de souvenirs que l'on aurait tout lieu de croire abolis, de ces réveils d'une mémoire latente dont nous n'avons aucune conscience jusqu'au moment où, galvanisée par une circonstance, par un choc, elle fonctionne tout à coup avec une sûreté stupéfiante et qui nous confond nous-mêmes. — C'est ainsi que Frantz se remémora soudain, avec bien plus de détails qu'il ne lui en était revenu à l'esprit la première fois, cette scandaleuse aventure qui, quelques années auparavant, avait ému la plus aristocratique société d'un grand pays voisin et diverti toute l'Europe.

Il ne se rappelait pas seulement les faits caractéristiques, la trame du scandale, mais la narration circonstanciée qu'une gazette

boulevardière en avait donnée, avec tous les commentaires et l'exposé des suites de l'événement. Et, par une bizarrerie cérébrale qu'expliquait son trouble profond, s'il ne doutait plus guère de la similitude des cas, il se préoccupait surtout des moyens d'éviter la vulgarité tragique du dénoûment probable sans avoir à renoncer aux constatations matérielles. Car, tout en ayant presque une certitude, il voulait voir de ses yeux, voir quelque chose qui fût un fait, une preuve, un point de repère pour sa mémoire affolée, et qui ne lui permît pas de revenir jamais, dans l'avenir, à son amour en culbutant ses doutes.

Dans l'aventure dont le récit fait maintenant partie de la chronique scandaleuse d'un peuple voisin, et que se rappelait si bien ou si mal à propos M. Réal, l'amant indélicat fut épié, surpris et à demi étranglé par l'épouseur mystifié, d'où grand tapage nocturne ayant réveillé et mis sur pied

toute la maisonnée, y compris la dame du logis, qui, enceinte, faillit mourir de saisissement. — Après la scène de pugilat, il y eut naturellement un duel. Et tout fut dit.

Or, à quoi bon ce bruit? D'abord, à la différence de son prédécesseur historique, M. Réal, n'ayant pas encore été agréé par la jeune fille, n'avait aucun droit. Ensuite, le mariage étant devenu impossible de par la nature des faits, et avant même que le projet en eût été divulgué, le bruit et le scandale pouvaient être considérés comme superflus. Enfin, madame de Buttencourt, pour n'être point enceinte, n'en était pas moins à ménager, et Frantz avait pour elle une grande et fraternelle affection.

Donc, il fallait voir sans être vu, ce qui ne laissait pas de présenter bien des difficultés, surtout si, comme c'était à croire, les volets n'avaient été maintenus ouverts que dans un dessein d'avertissement ou à titre de signal convenu. Que la jeune fille

les fermât avant l'entrée de M. de Buttencourt ou sans que celui-ci se fût montré, Réal en était pour ses frais d'espionnage : il n'avait rien appris de nouveau... rien de certain, du moins.

Mais les volets ne se fermaient point. Et il y avait peut-être, dès lors, un moyen de voir quelque chose. — Le château de Rubécourt est de construction moderne ; mais, ayant été construit en briques et en pierre, il ne pouvait manquer de rappeler le style Louis XIII. Il a donc trois corps, c'est-à-dire une façade et deux ailes en retour. Sa face principale regarde le parc, ce qui s'explique par ce fait que, du côté de la cour et du village, se trouvant en contre-bas de la grand'route, grâce à la déclivité du sol, il est à peu près caché aux passants de ce côté, tandis que, de l'autre, on peut le voir à travers les arbres, ou même en perspective, dans l'axe des percées.

Le plan de Frantz fut bientôt fait. Il

s'agissait de rentrer dans le château par le vestibule, dont il avait la clef et que, d'ailleurs, il avait laissé ouvert ; de gagner le premier étage par le grand escalier, puis la bibliothèque, et enfin une petite pièce attenante à la bibliothèque, sorte d'oratoire dont la fenêtre, l'avant-dernière vers la gauche du corps de logis central, devait offrir une vue oblique sur la chambre de Marie-Madeleine.

Parvenu sans encombre à son poste d'observation, Frantz ouvrit avec précaution les volets, referma à peu près la croisée, et, tapi dans l'ombre, regarda. — Ce qu'il vit était plus enchanteur que terrifiant. La jeune fille, après avoir tourné la tête, d'un air las, vers une pendule de Sèvres qui marquait deux heures moins le quart, rejeta d'un lent mouvement d'épaule l'espèce de mante blanche dans laquelle elle était enveloppée. Et Frantz constata, non sans surprise, qu'elle ne s'était point déshabillée.

Elle avait toujours sa toilette de bal ou plutôt de soirée : une robe d'un vert très pâle, *reflet d'astre*, ouverte en pointe devant et derrière, mais ne découvrant les bras que jusqu'au coude. Elle jeta un regard dans la direction de la porte, puis s'en approcha, souleva la portière, s'assura que le verrou était mis ou le tour de clef donné. Et, revenant au milieu de la chambre, devant une de ces immenses armoires à trois glaces qui font les délices des femmes, elle défit son corsage...

Ici un scrupule honorable, quoique naturel, s'empara de M. Réal. Il était venu pour surprendre un secret dont peut-être dépendaient son avenir et son honneur ; il n'était pas venu pour abuser, en vrai polisson, de la distraction d'une femme, d'une jeune fille qu'il aimait, et qui avait oublié de fermer ses persiennes avant de se dévêtir. Puisque Marie-Madeleine était seule, puisqu'elle ne paraissait attendre personne, il

n'avait plus qu'à se retirer. Et, positivement, il allait le faire, s'il n'eût observé tout à coup un geste d'inquiétude ou d'effroi très apparemment provoqué chez la jeune fille par un bruit venant de la porte.

En effet, elle s'était retournée de ce côté et avait allongé son bras vers le corsage dont elle avait eu tout juste le temps de se séparer. — Frantz devait la revoir souvent dans cette attitude de nymphe surprise : il ne devait plus oublier ce bras exquis, si gracieusement étendu, puis replié sur la poitrine, ces épaules blanches et rondes, ce buste souple, ces hanches qui saillaient nettement sous la jupe, toute cette silhouette féminine, si jeune et si parfaite, à peine dévêtue ; chaste, mais affolante...

Prompte et agitée, la jeune fille s'était déjà rhabillée ; elle avait même déjà replacé sur ses épaules sa sortie de bal. Elle écoutait.

Sans doute, il y eut un nouveau bruit à

la porte ou un appel; car, après avoir promené tout alentour un regard désespéré, plein d'une angoisse indicible, mais plus navré peut-être qu'effrayé, Marie-Madeleine alla soulever la portière pour mieux entendre.

Elle attendit, écoutant toujours, regarda une dernière fois autour d'elle, et enfin ouvrit sa porte, comme en désespoir de cause.

M. de Buttencourt, lui aussi, avait conservé sa tenue de soirée. Il était en habit rouge, avec des fleurs à sa boutonnière, très beau ainsi, mais pâle comme un mort.

Tout de suite une discussion s'engagea, dont il était aisé de suivre les péripéties, d'après les jeux de physionomie des personnages. Il y eut d'abord des reproches émanant de M. de Buttencourt, mais des reproches formulés manifestement avec douceur, car le baron ne faisait aucun geste et son regard était plus suppliant que cour-

roucé. Quant à Marie-Madeleine, elle l'écoutait avec une résignation douloureuse, sans lui répondre, sans le regarder. C'était une statue du Désespoir. Mais bientôt, devant cette attitude et ce mutisme, les reproches du baron s'enflèrent, sans doute, car Frantz le vit sortir de son immobilité première pour s'emparer des mains de Marie-Madeleine et les secouer avec énergie. On eût dit qu'il voulait réveiller la jeune fille et que celle-ci était une somnambule. A partir de ce moment, et rien n'étant résulté de ce nouveau procédé, il devint évident que la colère avait tout à fait gagné le nocturne visiteur. En effet, il changeait de place à chaque instant, allant et venant par la chambre, mais sans trop s'éloigner de la jeune fille et rétrécissant de plus en plus les orbes qu'il semblait décrire autour d'elle comme un véritable oiseau de proie. Et, que ce fût de colère ou de convoitise, ses yeux flamboyaient. Enfin, il eut un geste

impérieux qui signifiait, ou que sa patience était à bout, ou qu'il avait le droit de parler en maître, et il saisit Marie-Madeleine par le bras. Celle-ci se déroba à l'étreinte avec une telle indignation que Frantz sentit comme une délicieuse fraîcheur pénétrer tout d'un coup dans ses veines et y calmer l'ardeur tumultueuse de son sang en révolte. Mais il y eut bientôt une nouvelle tentative, plus audacieuse ou plus violente, qui obligea la jeune fille à ouvrir sa porte toute grande en menaçant probablement d'appeler. Et, comme le baron faisait mine de refermer la porte, il devint certain pour Frantz que c'était désormais son droit et son devoir d'intervenir. — Marie-Madeleine n'était pas consentante; on paraissait vouloir la violenter; en tout cas, elle était lâchement attaquée et ne pouvait, sinon à la dernière extrémité, se défendre en appelant, puisqu'elle eût ainsi ruiné le bonheur et détruit à tout jamais le repos de sa cousine:

il y avait de quoi justifier une intervention même sans titre.

Restait à en trouver la forme. L'intervention directe aurait eu l'avantage de satisfaire la rancune et les nerfs de M. Réal. Mais elle aurait eu l'inconvénient grave de rendre immédiatement impossible son séjour à Rubécourt, d'où il lui aurait fallu s'éloigner sur l'heure, sans même connaître les volontés non plus que la suite des aventures de mademoiselle Hart.

Quant à une intervention indirecte, c'était moins décisif et moins calmant peut-être, mais infiniment plus pratique. Un peu de bruit y devait suffire.

Frantz redescendit donc en hâte, ralluma son bougeoir en passant par le vestibule, s'arma d'un fusil de chasse qui faisait partie d'un râtelier d'armes placé dans le hall voisin de la salle de billard, prit deux cartouches dans un tiroir où il en avait vu un certain nombre le jour même, et, se pos-

tant à une fenêtre du rez-de-chaussée, lâcha ses deux coups de fusil dans la nuit, à la cantonade. Cela fait, il s'empressa de tout remettre en ordre, y compris l'arme fumante, qu'il essuya du revers de sa manche il referma la croisée ainsi que les contrevents, et gravit ses deux étages avec une merveilleuse agilité.

Il eut soin de ne ressortir de sa chambre qu'au bout de cinq bonnes minutes, c'est-à-dire après que tout le monde eût eu le temps de parcourir avec effarement corridors et escaliers.

Sauf le baron de Buttencourt, lequel finit par deviner la vérité, et Marie-Madeleine, qui devait l'apprendre de la bouche même de Frantz, personne ne sut jamais qui avait tiré ces deux coups de fusil, au beau milieu de la nuit.

VIII

Le lendemain, s'inspirant du mot fameux: « Bien taillé, mais il faut coudre », Réal prit à part Marie-Madeleine, aussitôt après le déjeuner, et l'entraîna dans le parc, sans se soucier autrement de ce qu'on en pourrait induire.

Il lui dit tout, — non pas tout ce qu'il avait pensé, mais tout ce qu'il avait vu et tout ce qu'il avait fait.

Et, comme la jeune fille demeurait muette, les yeux à terre :

— Voyons, ajouta-t-il, pourquoi cette

contenance? J'avais deviné juste, et je n'ai rien appris, parce que je n'avais rien à apprendre. Mais vous n'avez point à rougir ni à vous désoler... Seulement vous avez besoin d'une protection. Vous avez besoin, tout au moins, d'un prétexte pour quitter cette maison. Acceptez... ou feignez d'accepter mon nom... Quoi! vous ne dites rien? Ne me répondrez-vous pas un mot?

— Si, si, murmura Marie-Madeleine comme en un rêve, je vous répondrai. Mais je cherche mes mots pour vous répondre... Et j'ai tort... M. de Buttencourt avait le droit d'entrer chez moi, comme il l'a fait cette nuit.

— Le droit! le droit! s'écria Frantz bouleversé. Pensez-vous à ce que vous dites?

— C'est vrai, dit la jeune fille sans relever la tête et sans affermir sa voix, il n'avait pas le droit d'agir comme il l'a fait, parce que je le lui avais défendu et parce que

je suis ici contre mon gré. Mais, partout ailleurs...

— Avez-vous bien conscience, interrompit Frantz avec une impétuosité dont il ne fut pas maître, de ce que vous me donnez à entendre? Ne vous abusez-vous pas sur les conséquences et la portée de quelque imprudence de jeune fille?

— Hélas!

Ce fut toute la réponse de Marie-Madeleine, mais si expressive et si navrante!

Atterré, Frantz n'osait plus rien demander. Pourtant, un amer besoin de se confirmer dans son désenchantement, de sentir plus cuisantes les meurtrissures de son cœur, le pressait de parler. D'autre part, les lèvres de Marie-Madeleine, descellées sous l'effort des sanglots, laissaient échapper des mots sans suite. Ces dispositions réciproques aboutirent à une longue et douloureuse confession, trempée de larmes. Et voici ce qu'apprit Frantz.

A Nancy, durant tout un long hiver, le baron de Buttencourt avait courtisé Marie-Madeleine, mais pas trop ouvertement. Il fréquentait, à la vérité, la maison du père de la jeune fille. Seulement, comme Hélène y venait sans cesse et qu'il lui adressait des hommages assez ostensibles, on pouvait et l'on devait croire que c'était à elle qu'il en avait, plutôt qu'à la cousine de celle-ci, — d'autant qu'Hélène Hart servait de point de mire, avec ses quatre millions de dot et ses espérances insondables, à toute la noblesse de la province. — En somme, le baron jouait un double jeu : il aimait Marie-Madeleine et visait la fortune d'Hélène, ou du moins se conformait aux injonctions de sa grand'mère, laquelle, ayant déjà de la répugnance pour la roture des frères Hart, ne pouvait avoir que de l'aversion pour celui des deux qui était hors d'état désormais de lui dorer la pilule d'une mésalliance, et dont l'honorabilité même semblait chan-

celer en même temps que la prospérité.

Les choses allèrent quelque temps ainsi, M. de Buttencourt ayant réussi à ne se point trahir et à tenir la balance égale entre les deux jeunes filles. Il avait persuadé à Marie-Madeleine qu'il ne faisait la cour à Hélène que pour donner le change à la douairière, en attendant qu'il pût la rallier, et que, d'ailleurs, il ne serait jamais pris au sérieux dans un rôle qu'il jouait visiblement à contre-cœur. — De fait, il ne s'y dépensait pas trop, dominé par son amour plus que par son intérêt. — Mais il arriva qu'Hélène s'éprit du beau gentilhomme, à l'insu de sa cousine. S'étant absentée pour un voyage à Paris, cette absence lui révéla que les hommages du baron lui étaient devenus indispensables. Et, de retour à Nancy, elle se mit en devoir de les bien accueillir. Or, dans l'intervalle, le baron, faisant valoir les angoisses d'une longue attente, rendue nécessaire par l'opposition

de plus en plus certaine de sa grand'mère ; mettant en œuvre toute sa science de séduction et sa passion très réelle ; profitant, en outre, de l'isolement momentané de Marie-Madeleine, le baron, qui était aimé d'elle, était devenu son amant.

Ivresse passionnée des deux parts, sans doute ; mais, du côté de la jeune fille, plus de compassion peut-être que de passion. Et, de l'autre côté, plus de folie sensuelle encore que de véritable lâcheté. Car, s'il est vrai que l'on ne trouverait pas facilement deux hommes sur cent pour approuver, ni même pour excuser un forfait de ce genre, il n'est pas moins vrai, hélas ! que l'on n'en trouverait pas deux sur mille pour s'en abstenir, le cas échéant, c'est-à-dire l'occasion étant belle.

Après... Après, ç'avait été, du moins pour partie, l'éternelle et banale histoire : serments trahis, abandon intéressé, peut-être imposé, résignation et silence de la victime

paralysée par la honte ou par des scrupules malencontreux, mariage du séducteur. Mais la courte intrigue avait laissé à celui-ci un souvenir enchanté, qui, un instant engourdi, ne devait pas tarder à se réveiller dans son âme, — dans ses sens surtout. — M. de Buttencourt n'aimait pas sa femme ; ne vivant pas habituellement à Paris ni même à Nancy, il manquait de ces distractions qui rendent léger à tant d'hommes de son monde le joug matrimonial. Le souvenir se fit obsession. Marie-Madeleine fut, dès lors, en butte à d'odieuses sollicitations. Elle avait beau se tenir à l'écart, résignée, le baron venait la relancer, ou lui écrivait lettre sur lettre en s'accusant d'une inguérissable folie. Enfin, il eut la suprême habileté et la suprême indélicatesse d'appeler sa femme à la rescousse. Quelles raisons pouvait donner Marie-Madeleine de cette retraite prolongée ? N'aimait-elle plus sa cousine ? L'avait-on froissée, peinée sans le savoir ?

Ce fut un siège en règle, entrepris et dirigé non plus par M. de Buttencourt, mais par Hélène. La jeune femme devait triompher là où son mari avait échoué. Les réponses, faciles (quand elles n'étaient point superflues) avec le baron, devenaient, en effet, épineuses ou impossibles avec sa femme, qui ne savait rien et à qui tout devait être caché. Et puis, Marie-Madeleine se figura qu'elle tiendrait aisément en respect l'ardeur amoureuse d'un homme qui ne lui parlait plus que de repentir, d'obéissance et de soumission, tout en lui déclarant qu'il ne pouvait vivre sans le réconfort de sa présence, où il se plairait à voir l'équivalent d'un pardon. Bref, elle avait fini par céder à tant d'instances, sûre d'elle-même, puisqu'elle n'avait plus pour celui qui l'avait trompée qu'une sorte de mépris indulgent, un dédain profond, que tempérait seule sa grande bonté...

Quant au reste, Frantz le savait, ou le pouvait aisément deviner.

Il y avait longtemps qu'ils s'étaient tus l'un et l'autre; mais ils semblaient écouter encore l'écho intérieur de leurs paroles. Assis sur un banc de jardin, ils ne sentaient pas les morsures de la bise et oubliaient qu'il y eût au château des gens plus ou moins intéressés à pénétrer les motifs de leur intimité soudaine. Le jeune philosophe scrutait les causes profondes de cette chute qui anéantissait son rêve persistant et tenace d'amoureuse félicité. Il la comprenait, cette chute, et l'excusait presque. D'office, il se constituait l'avocat de cette belle pécheresse, qui n'avait trahi personne et qu'on avait trahie. Avec la connaissance pratique qu'il avait des femmes et l'expérience qu'il avait acquise des singularités de leurs vertus, il s'expliquait la faiblesse compatissante de Marie-Madeleine. Il voyait la jeune fille, privée de sa mère, seule avec un père indifférent ou aigri, aimante et bonne par nature, éprise par fatalité ou par accident;

et il la jugeait sans colère. Il savait, pour en avoir quelquefois profité lui-même, qu'il entre beaucoup de charité vraie dans le don que certaines femmes font de leur personne. A la vérité, il faut qu'elles soient prédisposées à cette aumône par une grande sympathie ; mais n'en est-il pas de même pour d'autres aumônes, beaucoup moindres ? Les femmes ne donnent rien, fût-ce une obole, à qui leur déplaît. Mais, quand leur sympathie pour le mendiant, sans s'élever même jusqu'à la passion désordonnée, ingouvernable, dépasse la température et le niveau des sentiments paisibles, comment refuseraient-elles de se donner tout entières, n'ayant plus rien à donner alors qu'elles-mêmes ?

Ainsi songeait Frantz en veine d'indulgence. Et, lancé sur la pente, il ne s'arrêtait plus, cherchant et trouvant des explications inédites de ces naufrages de virginités. Il en arrivait à forger, pour l'usage de Marie-Madeleine, des excuses du genre le

plus inattendu. Il s'en prenait au nom même de la jeune fille, à ce nom de Marie-Madeleine, et méditait sur l'influence secrète qu'un ensemble de syllabes, évoquant le souvenir d'un personnage fameux, peut exercer, à la longue, sur qui l'entend chaque jour appliquer à la désignation de son être. Les héroïnes de roman que l'auteur a l'intention de faire trébucher s'appellent souvent Madeleine... à moins qu'elles ne trébuchent parce que l'auteur les a, tout d'abord, baptisées ainsi. Dans la vie réelle, n'y aurait-il pas pareillement des victimes de ce nom délicieux et fatal?...

Disons, d'un mot, qu'il était fou de la jeune fille et ne voulait ni ne pouvait renoncer à elle. Quelque chose même de plus pressant et de plus impérieux que ce qu'il avait ressenti jusque-là ne tarda pas à aiguillonner son ardent désir, son âpre besoin de possession, tandis qu'il achevait de réfléchir. Depuis qu'il était informé qu'un

autre l'avait devancé, il lui semblait avoir été frustré. Il voulait, à tout prix, qu'on lui fît justice, ou qu'on essayât de le dédommager. Puis, une jalousie terrible s'empara de lui tout à coup, une jalousie que les femmes ne connaissent guère que passivement et par ses effets, quand elles ont à en subir les heurts, une jalousie qui s'alimente toute du passé. Un autre avait eu Marie-Madeleine! Et lui, lui qui l'aimait au point de se démentir lui-même et de bouleverser sa vie pour elle, il ne l'aurait pas!... Il fallait qu'elle fût à lui! Ce n'était pas assez de sentir le cœur de la jeune fille se livrer de plus en plus, son âme attendrie et désolée prête à se réfugier et à se blottir dans cette amitié que le sort avait semblé lui offrir comme une compensation tardive. Il n'était pas de ceux à qui un lien platonique peut suffire, qu'un amour idéal peut satisfaire et un souvenir poétique consoler d'une impossibilité...

— Enfin, murmura-t-il, vous ne l'aimez plus?

— Ah! non, grâce à Dieu!

— Le haïssez-vous donc?

— Je ne hais personne.

— Pas même moi?

Elle le regarda de ses yeux humides, dont l'étrange reflet bleuté était si doux derrière ses larmes. Et, haussant légèrement les épaules :

— Vous moins que tout autre, vous le savez bien.

Ivre déjà, étourdi par le coup qu'il avait reçu, enragé d'amour et de jalousie, il sentit qu'une vraie démence le gagnait.

Il entoura de ses bras le corps de Marie-Madeleine et couvrit de baisers les cheveux et les yeux de la jeune fille en murmurant de ces protestations d'amour qui sont injurieuses toutes les fois qu'elles n'ont pas été directement provoquées. Mais cette exaltation de ses sens s'affaissa comme par en-

chantement devant l'accueil glacial que Marie-Madeleine faisait à ses transports. Sans indignation et sans emportement, — avec un regard de pitié, au contraire, — elle s'était levée, lente et rigide, en repoussant les mains du jeune homme. Celui-ci fut instantanément dégrisé. Il venait de comprendre le caractère doublement insultant de ses démonstrations intempestives, et aussi que ce corps charmant ne vibrerait plus jamais d'aucun désir charnel, à moins que le cœur contrit et humilié qui l'habitait ne pût s'unir à lui avec toute sa fierté reconquise. Et il comprit encore, en voyant le maintien si simple et si digne, mais surtout si inflexible de la jeune fille, qu'un mur de glace s'élevait désormais entre eux, et qu'elle était perdue pour lui sans retour s'il ne trouvait sur l'heure des mots venus du cœur pour innocenter sa propre conduite, des idées généreuses pour la faire oublier.

Au moment où il reprenait les mains de

Marie-Madeleine, pour l'obliger à se rasseoir et à l'entendre, il vit poindre au bout de l'allée, un couple fort reconnaissable. C'étaient les maîtres du logis. Marie-Madeleine les avait également aperçus; et, tout naturellement, ce lui fut une raison de retirer ses mains avec plus d'empressement encore. Mais les doigts de Frantz se refermèrent sur les siens avec une impérieuse et douce énergie.

— Restons ainsi, dit-il. Croyez-moi, je vous sauve!

Quand M. et madame de Buttencourt ne furent plus qu'à une vingtaine de pas, Frantz entraîna Marie-Madeleine à leur rencontre. Celle-ci, pressentant les intentions du jeune homme, se débattait.

— Hé bien! hé bien! s'écria la baronne en apostrophant M. Réal sur un ton un peu timide ou inquiet. Est-il donc vrai que vous soyez capable de devenir importun, et, comme tel, dangereux?

— Oui, Madame. Mais pour le bon motif... Mademoiselle Marie-Madeleine prétend se déjuger. Après m'avoir avoué qu'elle ne me détestait point, ce qui est une figure de rhétorique bien connue pour exprimer quelque chose de plus affirmatif, elle refuse, à présent, d'accepter ma proposition, qui est pourtant bien la seule que je puisse honnêtement lui faire... Je maintiens qu'elle a le devoir d'être logique ou que j'ai le droit d'être importun.

La contenance du baron était curieuse à observer. Selon toute vraisemblance, c'était lui qui avait eu l'idée de cette promenade d'exploration. Mais elle ne paraissait pas lui procurer beaucoup d'agrément. Raide et congestionné, il faisait de grands et visibles efforts pour se contenir, sans qu'on pût démêler s'il était plus en peine de parler que de se taire.

— Vous en êtes là! reprit madame de Buttencourt après un silence et avec une

évidente satisfaction. Mais alors, les choses sont très avancées! Bravo!... C'est bien vrai, ce qu'il raconte?... Tu ne réponds pas, Madelon? Voyons, est-ce vrai?

Marie-Madeleine fit un geste de dénégation et, s'échappant enfin, regagna le château d'un pas précipité.

— Rodolphe, mon ami, dit la baronne à son mari, laissez-moi en tête à tête avec Réal. J'ai des comptes à lui demander.

Le baron, qui, lui, n'aurait pu demander des comptes sans s'exposer à en rendre, ne se fit pas répéter l'invitation.

— Ah çà! dit la jeune femme quand elle fut seule avec son hôte, je n'y comprends plus rien. Il y a là des contradictions inextricables... C'est de Madelon que je parle, bien entendu.

— Des hésitations... des scrupules à vaincre, répondit vaguement Frantz embarrassé.

Il avait espéré que, entraînée par la

situation, comme aussi par la générosité de son offre persistante, la jeune fille ne lui donnerait pas de démenti et le soutiendrait au moins par son silence. Mais, maintenant qu'il avait parlé devant ses hôtes, tandis qu'elle ne manifestait de volonté que pour infirmer son dire, il ne voyait plus clairement comment il s'en tirerait sans dommage pour elle et pour son interlocutrice actuelle. — Celle-ci le regardait avec une insistance qui finit par lui donner à penser qu'elle avait peut-être quelque soupçon précis. Il lui sembla que ce gentil visage, dont le charme était fait de bonne grâce mutine et de volontaire crânerie, n'avait pas sa franchise habituelle. On eût dit même que le regard était un peu en dessous.

— N'avez-vous, reprit-il d'un ton moins vague, aucune idée de ce que peuvent être ces scrupules?... Serait-ce donc seulement la question d'argent, la fortune?

— Je pense qu'il s'agit, en effet, de cela. Et le scrupule est, après tout, légitime, puisqu'il n'y va de rien de moins que votre avenir, qui est précieux... Cependant, comme je suis en mesure d'augmenter un peu la dot de ma cousine et que je ne lui ai pas fait mystère de mon intention...

— Mais, interrompit Frantz, à supposer qu'elle accepte, votre mari...

— Mon mari, interrompit Hélène à son tour, trouvera très bien ce que je ferai.

Elle avait parlé d'un ton sec. Or, c'était là que l'attendait Frantz.

— Vous m'avez, dit-il, constamment témoigné une estime, une affection et une confiance dont je me sens touché tout autant qu'honoré. Mais on cherche volontiers des complices partout où l'on devine des amis. J'ai donc pu compter un peu trop sur votre complaisance. Et il ne faudrait pas que mon indiscrétion fût pour vous une cause d'ennuis domestiques, devînt l'origine

de troubles sérieux dans votre ménage. Si l'opposition de M. de Buttencourt est formelle, vous n'en viendrez point à bout. Ne vous entêtez donc pas à la combattre J'essaierai de vaincre sans alliances.

— Tenez, Réal, je ne suis pas de force à vous cacher ce qui remonte sans cesse à la surface de ma pensée... Mon mari s'ennuie quelquefois; Marie-Madeleine est belle, et il la regarde pour se désennuyer... Épousez-la. Elle le mérite, et je vous devrai le repos.

— Vous n'êtes pas malheureuse, pourtant?

Il cherchait à lire dans les yeux de la jeune femme, lesquels avaient recouvré toute leur candeur enfantine. Ce n'était pas une tâche bien difficile.

— Non, répondit-elle franchement. Ce n'est pas à ce point-là. Et j'aime mieux voir mon mari s'occuper d'une jeune fille que de le voir s'occuper d'une femme comme madame Frugères, par exemple... Mais en-

fin, j'aimerais encore bien mieux qu'il ne s'occupât que de moi.

— Moi aussi, dit Frantz.

Il ne pouvait douter que celle qui avait pris pour confident ne lui eût laissé voir les plus secrets, les seuls replis de son âme. Cette âme était bien comme une source limpide, sur laquelle il suffisait de se pencher pour compter les cailloux qui étaient au fond.

— Et nous tâcherons, ajouta-t-il, que ce soit comme cela... Quant aux scrupules de votre cousine, j'ai mon idée... une véritable inspiration ! Ne lui parlez de rien. Je me charge d'enlever tout seul son consentement.

Le soir même, en effet, il revenait à la charge, ayant une nouvelle arme, tout nouvellement forgée, à sa disposition.

— Voilà donc, dit-il à la jeune fille après l'avoir mise au courant, une situation bien nette. En vous entêtant dans votre refus,

non seulement vous me désespérerez, mais vous rendrez votre cousine de plus en plus inquiète, sans parler de la possibilité d'un scandale qui la rendrait à tout jamais malheureuse. Si, au contraire, vous acceptez mon nom...

— C'est impossible, interrompit Marie-Madeleine d'un ton à la fois découragé et résolu. Moi, grand Dieu ! moi, votre femme, après. . Non, non !

— Je sais tout ce qu'on peut dire, reprit Frantz. Mais je sais aussi ce qu'il faut penser de ce qui se dit communément. Faites-moi l'honneur de croire que je suis capable d'agir autrement que tout le monde sans avoir à craindre de le regretter.

— Je vous crois très capable, dit sérieusement la jeune fille, de payer de votre vie une heure d'amoureuse folie. Mais, moi, je ne suis pas capable, grâce au ciel ! d'acheter un faux bonheur au prix d'une existence d'homme.

— Vous ne voulez pas consentir?... Eh bien ! faites-en, du moins le simulacre. Cela, vous ne pouvez pas vous y refuser, car ce n'est ni de votre conscience ni de mon bonheur qu'il s'agit, mais du repos d'une femme que vous aimez et qui n'a rien à se reprocher. Ayez l'air de vous être rendue à mes instances. Vous regagnerez Nancy sur-le-champ. Je prierai votre cousine de vous y conduire elle-même... et je crois pouvoir vous affirmer qu'elle ne se fera pas prier longtemps. Une fois là-bas, chez vous, vous serez libre... et en sûreté.

— En sûreté, murmura Marie-Madeleine, qui sait?

— Pardon! Vous serez en sûreté tant que je serai votre fiancé.

Elle finit par céder. Ce qu'on lui demandait était si évidemment conforme à l'intérêt de tous, qu'il n'y avait pas d'argument valable derrière lequel pût se retrancher son mauvais vouloir.

Le baron de Buttencourt ne broncha point quand on lui fit part du projet, soi-disant définitif. Il avait eu le temps, cette fois, de préparer sa contenance.

— Votre cousine change souvent d'avis, dit-il simplement à sa femme.

Et il la laissa partir avec Marie-Madeleine. — Quant à Frantz, il était déjà loin.

IX

Frantz était déjà loin. C'est-à-dire qu'il était à Paris, où il mettait ordre à ses affaires avant de se rendre à Nancy pour faire sa demande au père de Marie-Madeleine.

Il ne s'agissait pas là pour lui d'une simple comédie, car il espérait bien fléchir, un jour ou l'autre, la jeune fille. Et, naturellement, la résistance de cette dernière, résistance si honorable et si méritoire, n'avait pas contribué à refroidir son ardeur.

Aussi bien n'avait-il aucun préjugé. Et c'est bien le moins, au reste, que l'on

s'exempte des préjugés quand on s'est privé des croyances, — quoique cela n'arrive pas toujours. — Il était donc parfaitement sincère et ferme dans la résolution extrême qu'il avait prise de se mettre au-dessus des conventions bourgeoises dans cette aventure pourtant si essentiellement bourgeoise du mariage. A la vérité, il se serait volontiers passé du sacrement et même de l'office civil qui se célèbre à la mairie. Ce qu'il voulait, c'était Marie-Madeleine. Mais il faut lui rendre cette justice qu'il n'eût pas abusé de la confiance de la jeune fille, et ne se fût pas cru en droit de l'abandonner jamais si elle eût jugé à propos de s'en remettre à sa discrétion. D'ailleurs, il ne connaissait plus de motifs pour repousser l'idée du mariage, dès lors que le mariage lui offrait la seule chance qu'il pût avoir d'en venir à ses fins. Et il y comptait bien.

Place de la Carrière, à Nancy, on remarque deux hôtels jumeaux, d'un type

particulièrement élégant et dont l'aspect n'a rien de provincial. Ces deux hôtels ont été bâtis par les frères Hart, anciens brasseurs, et étaient encore habités par eux à l'époque, d'ailleurs peu lointaine, où nous reporte ce récit. Seulement, le père d'Hélène avait de l'argent jusque dans ses caves, tandis que le père de Marie-Madeleine avait du papier timbré jusque dans son coffre-fort. C'est dire que, chez ce dernier, la vie n'était pas gaie tous les jours.

Ce fut là que Frantz renouvela connaissance avec celui qu'il considérait comme son futur beau-père et qu'il avait un peu fréquenté jadis pour l'amour de Marie-Madeleine, mais sans ressentir aucun enthousiasme à l'endroit de cette personnalité louche de l'industrie provinciale.

Madame de Buttencourt n'ayant pas tardé à retourner chez elle, un isolement presque complet se fit autour des deux jeunes gens. L'oncle de Marie-Madeleine voyageait pour

ses affaires et un peu pour celles de son frère, qu'il avait entrepris d'arranger. Quant au père de la jeune fille, il avait prêté les mains à tout ce qu'on lui avait demandé, après avoir surtout prêté l'oreille à la promesse que lui avait faite sa nièce Hélène de lui assurer le concours effectif de M. Hart junior, lequel avait regimbé d'abord devant toute idée de contribution personnelle.

C'était la vie d'intérieur en province, mais dans ce qu'elle a de meilleur, dans tout ce qu'elle a de bon : le loisir d'aimer. M. Hart, sans être précisément au ban de l'opinion, était un peu en surveillance et en quarantaine, ce qui rendait les visites infiniment rares chez lui. Lui-même, homme triste et gonflé de fiel, aimait à s'enfermer dans une haute pièce meublée et décorée à la flamande, tout encombrée de cornues, d'alambics et de tonnelets, où il expérimentait des mixtures de son invention, vouées à la conservation des bières et à l'empoisonnement

des consommateurs : il comptait là-dessus pour rétablir sa fortune et se venger de l'humanité. En sorte que, plus absorbé encore qu'abattu, il n'était pas gênant. — Et, malheureusement pour Marie-Madeleine, il ne l'avait jamais été.

Donc, nul trouble dans cette intimité journalière, hors l'inquiétude de savoir ou de ne pas savoir comment elle prendrait fin. Frantz, à vrai dire, se sentait de plus en plus sûr de réussir en constatant que la jeune fille était sa prisonnière, qu'elle ne pouvait lui échapper sans une espèce d'éclat. Et il supposait que le refus de s'engager envers lui autrement que par un simulacre de fiançailles était l'effet d'un scrupule et d'une honte qui céderaient sous l'effort du temps et de la tendresse, comme aussi sous la pression d'une douce habitude. Aussi évitait-il tout retour vers le passé, dont, pas plus que Marie-Madeleine, il n'avait intérêt à rappeler les douleurs et les humiliations.

On eût dit que, s'étant connus la veille, ils profitaient de la paix d'une maison close pour se mieux connaître, sans que la jeune fille eût à redouter les entreprises de l'homme tendre et respectueux qu'elle avait accueilli. C'étaient des causeries prolongées jusqu'à la chute du jour, des causeries tantôt sérieuses, tantôt enjouées, mais jamais badines, ni même futiles, et où n'intervenait jamais le souvenir des parents non plus que celui des amis de Marie-Madeleine. Frantz s'était proposé d'isoler l'esprit de la jeune fille, comme les circonstances lui avaient permis d'isoler sa personne. Il voulait être seul désormais dans cette imagination et dans cette pensée, pour les gouverner à sa guise, mais surtout pour en défendre l'accès aux revenants qui auraient pu les hanter. — Avec ses ressources d'intelligence et de parole, il n'était pas inférieur à cette tâche difficile d'absorber toute l'attention d'une femme naguère préoccu-

pée et malheureuse. Mais il savait que la nécessité d'un dénoûment s'imposerait dans un avenir prochain, soit que madame de Buttencourt se mît en tête de hâter un peu cette conclusion traînante, soit que quelque événement domestique obligeât la pseudo-fiancée à rompre ou à confirmer publiquement le pacte apparent auquel elle avait souscrit. De sorte qu'il se prit à attendre, avec une impatience mêlée d'inquiétude, l'occasion de ramener Marie-Madeleine à la contemplation d'un but qu'elle paraissait avoir perdu de vue.

Ce fut encore Edgar Lecourtois qui se chargea de précipiter le cours des choses.

Il venait de rentrer à Nancy, après un séjour dans les propriétés rurales de son père. Et, n'ayant pas manqué d'apprendre, par les échos de la place de la Carrière, que M. Réal, — Frantz Réal, le professeur défroqué, l'homme célèbre, objet de la curiosité des Nancéens, un Nancéen lui-

même, — semblait en pleine voie d'accordailles avec la belle Marie-Madeleine Hart, il songea à se rendre chez son ancien rival.

Celui-ci, qui s'était logé dans la maison autrefois habitée par lui, n'était pas difficile à trouver. Lecourtois eut bientôt découvert le gîte. — Si bien que Frantz le vit entrer, un beau soir, dans le petit appartement de sous-lieutenant qu'il occupait à titre provisoire.

— Mon cher Monsieur Réal, j'ai à vous parler.

— Mon cher Monsieur Lecourtois, je vous écoute.

— Vous me croirez?

— Cela dépendra de ce que vous me raconterez, répondit Frantz dont le front se plissa d'une manière fort expressive.

— C'est-à-dire que vous craignez que je ne manque de tact?... Au fait, c'est peut-être en manquer que d'aborder avec vous certain sujet... Mais j'avoue que, mal habitué

à la casuistique, je ne sais trop quel parti prendre. J'ai des élancements dans la conscience, ce qui me gêne beaucoup. Permettez-moi donc, à tout risque, de me soulager... Après vous avoir mis à même de puiser vos renseignements à une source quelque peu empoisonnée, j'ai eu un premier scrupule, résultant de la crainte de vous avoir à tout jamais détourné d'une jeune fille que mon manque de foi, peut-être, m'avait trop vite rendue suspecte. Ce scrupule s'est changé en un remords affreux lorsque j'ai su que vous passiez outre... pour de bonnes raisons, sans doute. Je... voisinais tant soit peu avec la personne que vous devinez. Le besoin de savoir au juste ce que valaient ses informations s'empara de moi et devint plus impérieux à mesure que l'éloignement me rendait plus cher certain souvenir. D'ailleurs, à la réflexion, l'énormité de l'accusation avait fini par me révolter. On a beau être sceptique, voyez-

vous, et même un tantinet cynique, une jeune fille n'en reste pas moins à vos yeux quelque chose de pur, de nécessairement pur... qui peut bien, à la rigueur, contenir le germe de quelques impuretés, mais non en recéler toute une floraison... Je scrutai, je sondai ma source; et je m'apercus que c'était elle qui était impure, extrêmement fangeuse, pleine de vilains crapauds baveux et crachotants... Bref, la dame en question, pour avoir vu rôder deux ou trois fois un homme sous les fenêtres d'une jeune fille, pour l'avoir aperçu errant la nuit dans un couloir, puis arrêté devant une porte qu'il n'avait même pas osé ouvrir, a fait semblant de croire que cet homme était l'amant de cette jeune fille. Je dirais : ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle me l'a fait croire, si vous ne vous étiez montré plus avisé, et moins sceptique, ou plutôt moins naïf que moi... Car il y a vraiment tout autant de naïveté à toujours croire le mal qu'à tou-

jours croire le bien... Ma punition, c'est de vous céder la place. Mon remords, aujourd'hui, ce serait de vous laisser supposer que la calomnie fera son chemin. Je sais que ma première impression était la bonne; qu'il n'y a rien de vrai dans l'histoire racontée, à part les visées et les entreprises de M. de Buttencourt, dont il est seul responsable... Quant à madame Frugères, elle se taira maintenant, parce qu'elle est assurée que sa voix n'aurait point d'écho... Au contraire!... Ouf! ça va mieux.

La physionomie d'Edgar Lecourtois eût intéressé Frantz si l'amende honorable qu'on était venu lui offrir n'eût ravivé son plus cuisant chagrin. Cet air penaud et franc, cet embarras mêlé de décision et d'entrain, ce demi-sourire allié à l'émotion du regard, tout contribuait à faire, pour l'instant, du jeune comique amateur un de ces types mixtes, chers aux anciens auteurs drama-

tiques, et dont on ne sait jamais s'ils vont vous faire rire ou vous faire pleurer. Mais le fiancé de Marie-Madeleine avait autre chose en tête que le souci de l'observation. Et il trouvait que c'était acheter bien cher la satisfaction de savoir madame Frugère réduite aux suppositions calomnieuses et M. Lecourtois ignorant de son malheur, que de l'acheter au prix d'une recrudescence de ses tourments. Car, hélas ! il avait vu de ses yeux, entendu de ses oreilles ; rien ne pouvait empêcher ni diminuer sa certitude : il n'avait de recours que dans l'oubli, et peu lui importait dès lors que d'autres n'eussent surpris ou connu que des faits sans signification précise.

Aussi congédia-t-il rapidement son visiteur en le remerciant beaucoup de sa démarche, mais en lui affirmant qu'elle était inutile, attendu qu'il n'avait jamais cru que ce qui était croyable. — Elle ne fut cependant pas tout à fait inutile, cette

démarche, puisque Frantz lui dut la résolution d'interroger Marie-Madeleine sur ses intentions définitives et qu'il put le faire dès le lendemain.

La jeune fille lisait, seule en un exquis boudoir qu'elle s'était réservé à côté du grand salon paternel, dont le luxe, d'assez haut style pourtant, mais trop solennel, avait toujours offensé son goût.

Sur les tentures claires la douce lumière d'un bel après-midi d'hiver projetait son hésitante gaîté; des fleurs de serre et des violettes de Nice s'épanouissaient dans une jardinière, exhalant un parfum vague, très discret, qui se confondait avec une molle senteur d'iris partout répandue. Les meubles étaient recouverts, çà et là, d'étoffes brodées qui semblaient y avoir été jetées négligemment, un peu à l'aventure. De menus objets ayant tous ou presque tous une valeur artistique, quelques livres épars, et deux corbeilles en un demi-désordre

achevaient de donner à la pièce son caractère d'élégance familière, d'intimité confortable et intelligente, exempt d'apprêt, — en apparence. — C'était un intérieur des plus féminins, presque trop féminin, et tel que l'on n'eût pu dire d'abord s'il devait servir de cadre à des rêveries de jeune fille plutôt qu'à une existence de jeune femme. L'impression délicieuse que l'on ressentait en y pénétrant était plus complexe qu'il n'eût fallu peut-être : on devinait un peu trop une experte habileté de femme dans le mélange, l'association, la fusion, l'harmonie de tant de détails heureusement combinés pour plaire.

— M. Hart vous laisse bien seule ! dit Frantz entrant.

— Oui, répliqua Marie-Madeleine en posant son livre. C'est une vieille habitude... Mon père et moi, réduits de bonne heure au tête-à-tête, nous en avons usé comme

on en use souvent dans les ménages : à doses homéopathiques.

— Mais, reprit Frantz avec un peu de brusquerie, que pensent vos domestiques de me voir si souvent, presque tous les jours, rester seul avec vous ?

— Je suppose qu'ils pensent que je me marierai bientôt... Ils l'ont, sans doute, entendu dire, si même on ne le leur a dit... Et puis, mon père n'est presque jamais dehors ; il travaille là-haut. Souvent, on peut le croire entre nous. Désirez-vous le voir ?

— Non. Vous savez bien que cette solitude m'enchante.

— Alors ?... C'est le souci de ma réputation ?

Elle eut un haussement d'épaules presque involontaire et un sourire d'une tristesse touchante.

— Il ne faut pas être plus royaliste que la reine, dit-elle, surtout quand la reine,

non contente d'être détrônée, n'aspire même plus à régner.

— Ce qui signifie, n'est-ce pas? que vous ne vous marierez point?... Eh bien! écoutez-moi.

Il lui raconta la visite qu'il avait reçue la veille. Puis :

— Vous voyez que votre réputation vaut encore qu'on la défende. A part le malhonnête homme qui vous a trompée, et que vous ne reverrez plus, puisque nous irons. si vous devenez ma femme, vivre à Paris, personne ne sait...

— Personne, si ce n'est vous et moi, interrompit la jeune fille.

— Moi, dit Frantz, j'ai tout oublié.

— Mais moi, je me souviens de tout... Il faut que vous compreniez, ami, que l'obstacle n'est pas à côté de moi, mais en moi-même. Je crois... je commence à croire que l'oubli volontaire ne serait au-dessus ni de votre courage ni de votre amour. Vos idées

philosophiques peuvent, en tout cas, contribuer à vous donner l'illusion de la possibilité d'accomplir ce tour de force... quoique, en réalité, la simple foi chrétienne s'y doive bien mieux prêter encore, selon moi... Mais rappelez-vous, pardonnez-moi de vous rappeler que le premier effet de la révélation que les circonstances me contraignirent à vous faire, ce fut de vous inspirer un espoir... pis qu'un espoir : une tentative aussi injurieuse que justifiée, hélas!... Enfin, soit, j'admets qu'une grande tendresse unie à la philosophie d'un sage doive parvenir à oblitérer même de si douloureux souvenirs. Mais vous devez bien penser qu'une femme qui pourrait oublier sa propre indignité n'en aurait rien effacé... Voilà pourquoi je vivrai seule. Dans quelques jours ou dans quelques semaines, nous mettrons fin à cette comédie de fiançailles... que je vous sais gré pourtant d'avoir imaginée, puisqu'elle m'a permis de fuir

Rubécourt sans rien révéler à Hélène et même en la tranquillisant.

— Mais, après?

— Après?... Je disparaîtrai.

— Vous entrerez en religion?

— Je ne suis pas assez pieuse.

— Vous vous tuerez?

— Je le suis trop.

Et elle ajouta, avec son admirable et irritant sourire de résignation inaltérée :

— Je me retirerai tout simplement dans la banlieue de Nancy, en un endroit que je connais et où il existe une crèche, un asile et un ouvroir, le tout fondé et entretenu par des dames faisant partie d'un tiers-ordre, religieuses irrégulières qui m'ouvriront leurs rangs... Vous voyez que mes facultés sont assurées de trouver là un emploi : j'élèverai des enfants, ou j'essaierai de former des femmes. Pour cette dernière besogne, je me sens prête : hélas ! j'ai eu l'occasion d'y réfléchir.

— Fort bien, murmura Frantz d'un ton sombre. Et moi? Vos scrupules sont admirables!... Mais, laissez-moi vous le dire, vous autres femmes, vous êtes souvent vertueuses à contre-temps... Comment! pour satisfaire à je ne sais quel idéal de repentir, vous briserez la vie de l'homme qui vous aime et qui vous prendrait avec joie comme vous êtes!... Ah! c'est fou!

Il passa sa main sur ses yeux avec un geste de fièvre ou de colère. Et, s'animant:

— Oui, on a eu raison de le dire: la conscience est une maladie! C'est un mal héréditaire que nous tenons de nos aïeux, lesquels ont probablement beaucoup peiné pour l'acquérir. Joli legs qu'ils nous ont fait! qui ne nous confère aucune immunité et ajoute seulement, on a eu raison aussi de le dire, une douleur à nos douleurs!... Enfin, vous en souffrez; c'est un motif de vous plaindre, plutôt qu'un motif de vous maudire. Seulement, tandis que vous trouverez

une consolation dans vos chimères, sachez que je mourrai, moi, désespéré de votre sanctifiante abnégation. Vous vous sacrifierez; mais la victime, ce sera moi!

— Vous n'allez pas me menacer de vous tuer?

— Oh! non. J'espère bien que l'exécution de vos desseins y suffira.

— Frantz, tâchez de comprendre les sentiments qui me dictent mes paroles et m'ont inspiré mes résolutions!

— Comment vous comprendrais-je? Nous ne parlons pas la même langue. Pour vous, il y a Dieu, le ciel, les récompenses d'outre-tombe. Pour moi, il n'y a que ce que je puis saisir ici-bas... Je croyais tenir mon bonheur en ce monde; vous me l'arrachez des mains: je n'ai plus rien!

Ces paroles furent prononcées avec un tel accent de conviction farouche et de douleur concentrée, — le dernier mot surtout, ce « rien » qui, à lui seul, était tout un

credo ironique et cruel, — que la jeune fille cacha dans ses mains son visage bouleversé, comme si elle eût eu le vertige du néant.

Quand elle releva la tête, un regard mouillé, mais d'une bonté et d'une grâce inexprimables, véritable arc-en-ciel, gage de paix, signe d'alliance, éclairait ses traits un instant convulsés, presque souriants déjà.

Néanmoins, ce sourire fut d'abord pour Frantz la cause d'un frisson pénible qui le secoua tout entier : il y avait vu le reflet d'un autre sourire, également compatissant, et qui avait dû être l'origine de la chute sur laquelle il s'était tant lamenté... Mais, bientôt, le charme fit son œuvre, la rancœur se fondit; et le jeune homme, s'inclinant sur les mains de Marie-Madeleine, les baisa en murmurant :

— Merci... Ne parlez pas. Je vous ai comprise : vous cédez enfin.

— Je suis peut-être ébranlée, et je céderai peut-être. Mais je parlerai quand même pour vous redire que votre amour vous inspire un acte de folie qui serait un acte d'héroïsme, si vous pouviez, jusqu'au bout, en supporter le poids sans faiblir. Tôt ou tard, vous fléchirez.

— Jamais ! Ce que je fais, d'ailleurs, n'a rien de grand.

— Actuellement, peut-être. Mais, plus tard, il faudra que votre générosité grandisse pour ne pas décroître.

— Ma générosité, c'est mon amour.

— Je le sens bien. Et cela m'effraie, au lieu de me rassurer.

— Oui, ma générosité, c'est mon amour... tandis que votre amour, à vous, n'est que de la générosité.

— Non. Mais j'ai peur, grand'peur de l'avenir... L'amour n'a peut-être pas besoin d'être aidé ; quant au pardon, c'est autre chose.

— M'aimez-vous?

— Certes! Mais...

— Encore une fois, m'aimez-vous?

— Oui.

— Alors, à quoi bon d'autres paroles?

X

Comme il y a des femmes qui ne savent que faire souffrir, il y en a d'autres, à peine moins nombreuses peut-être, qui ignorent tout de cet art, jusqu'aux rudiments. Marie-Madeleine était de ces dernières. Non qu'elle fût très capable de se mettre au diapason aigu des paroxysmes de la passion, — ce qui n'est guère, d'ailleurs, le fait des jeunes filles, ni même, le plus souvent, celui des femmes. — Mais elle éprouvait une répugnance invincible à désespérer quelqu'un, — quelqu'un surtout

dont elle se savait aimée et qu'elle aimait.

Voilà pourquoi, sans doute, elle avait cédé. Et c'est aussi pour cela que, jadis, elle était tombée. — Il n'y a pas d'excuse plus vraie, comme il n'y en a pas de plus honorable, à la plupart de ces chutes, qui paraissent, d'ordinaire, monstrueuses, soit qu'on les attribue faussement à la dépravation, soit qu'elles restent inexpliquées, énigmatiques.

Quant à Frantz Réal, c'était l'homme épris, surexcité par les difficultés, fouaillé par la jalousie, l'homme chez qui l'amour devient une idée fixe, tout à la poursuite commencée et qui ne saurait lâcher pied avant la *prise*: un chasseur ardent, un amoureux enfin.

Mais il y en avait un autre, aussi tenace, aussi jaloux, et plus chasseur encore. Celui-là se débattait, jugulé par la certitude de voir ou de savoir, quelque jour, Marie-Madeleine en la possession de Frantz.

Il ne pouvait s'habituer à cette idée que la jeune fille, qu'il s'était — mais si mal et pour si peu de temps ! — appropriée, serait la proie, la proie définitive et la conquête de l'homme qu'il détestait le plus au monde. Car c'était maintenant une haine féroce, une haine complète : sentiment d'infériorité vraie et de supériorité sociale, orgueil blessé, vanité exaspérée, jalousie folle, rancune implacable, tout y était, il n'y manquait aucun ingrédient.

Aussi peut-on croire que le baron de Buttencourt rongeait le frein dont l'avait affublé la tardive prévoyance de sa femme. Si celle-ci eût connu la vérité, l'entière vérité, elle n'eût rien imaginé, sans doute, de plus terrible, comme châtiment, que cette obligation d'attendre en silence que tout fût consommé. — Mais la patience d'un homme est de courte durée. Celle du baron fut vite épuisée.

Au premier prétexte, il s'échappa.

Sa femme, qui avait parfaitement remarqué son agitation taciturne, ne fit rien pour le retenir. Elle était, d'ailleurs, à peu près tranquille sur les résultats de cette fugue. Mais elle crut devoir, avant qu'il s'éloignât, lui décocher un trait quelque peu enduit de venin.

— Si vous passez par Nancy, lui dit-elle, pour aller à Paris, voyez donc où en sont les préparatifs du mariage de Madelon. Et dites-lui que j'irai, la semaine prochaine, me mettre à sa disposition pour achever de tout combiner. Cela ne peut plus tarder maintenant.

Le fer resta dans la plaie. Et, le soir même, M. de Buttencourt se présentait chez M. Hart.

Frantz n'y venant jamais le soir et le père de Marie-Madeleine se mettant au lit de bonne heure, la jeune fille était seule dans son petit salon particulier, en train d'examiner différents projets de tapisseries,

qu'elle avait fait échantillonner au dehors. Livrée à cette occupation paisible, elle avait, sous la lampe, une physionomie presque apaisée. Les luttes récentes et les derniers orages n'y avaient laissé que peu de traces.

Aussi, cette physionomie fut-elle profondément altérée dès que le nom de M. de Buttencourt eut été prononcé.

Il était difficile à Marie-Madeleine de ne pas recevoir le baron, qui faisait maintenant partie de sa famille. C'eût été, non seulement fournir ample matière aux gloses de la domesticité, détail secondaire, mais s'exposer à une insistance tout à fait embarrassante. Car, selon toute probabilité, si M. de Buttencourt venait, c'était pour être reçu. Et puis, sa venue pouvant être considérée comme l'annonce ou le présage d'un danger, mieux valait connaître sur l'heure la nature de la menace qu'il apportait. — Au surplus, cette visite n'était pas précisé-

ment une surprise pour la jeune fille, qui s'attendait presque à voir arriver, un jour ou l'autre, le terrifiant visiteur : quand elle avait parlé à Frantz de sa frayeur de l'avenir, elle ne lui avait dit que la moitié de ses raisons d'effroi.

Le baron, qui était aussi habile parfois à dominer ses émotions qu'incapable de maîtriser ses passions, ne laissa paraître d'abord ni trouble ni colère. Il donna des nouvelles de Rubécourt, parlant sur un ton de politesse affectueuse et banale. Il raconta que sa grand'mère avait été malade, qu'on avait craint une attaque, qu'elle était provisoirement rétablie, mais que tout donnait à prévoir un accident prochain. Puis :

— Et, à ce propos, ajouta-t-il avec un très léger changement de ton, j'ai été prié de m'enquérir des apprêts de votre mariage.

— Prié par qui ? demanda Marie-Madeleine.

— Par Hélène, qui, tout naturellement, s'intéresse à cette union.

— Ah! oui, dit amèrement la jeune fille, elle a le droit de s'y intéresser!

— Le droit? Je ne crois pas... Car elle ne sait rien, sinon que je me suis trop occupé de vous... A ma connaissance, il n'y a qu'une personne qui ait un droit de ce genre: c'est moi... Oui, moi!

— Vous!

— Oui, moi! répéta avec force M. de Buttencourt.

— Vous qui m'avez trompée! vous qui m'avez abandonnée! vous qui m'avez perdue!... Vous enfin qui êtes marié!

— J'ai commis une vilenie, sous la pression d'une inexorable nécessité, soit! Mais je n'ai jamais cessé de vous aimer... Quant à mon mariage, il n'autorise pas le vôtre. Or, comprenez-moi bien, Marie-Madeleine, si je ne puis vous ravoir, je ne veux pas qu'un autre vous ait... surtout cet homme,

que j'exècre! Cela, c'est une idée bien arrêtée. Je n'essaierai pas de vous reconquérir... Aussi bien je sens que je vous fais horreur et que vous n'avez pas tort de me mépriser... quoique je sois à plaindre... Mais, pour que je fasse le mort avec la passion folle qui me galope, avec la rage qui m'éperonne, il faut, il faut, entendez-le, que vous renonciez à ce projet, qui, après tout, est un projet honteux... Oh! je sais que je ne suis guère qualifié pour vous parler d'honneur et de devoir. Pourtant, je vous demanderai où vous pourrez bien prendre le droit de me juger et de me honnir quand vous aurez commis, vous aussi, un acte bas et vil...

— Vous croyez donc, interrompit Marie-Madeleine, que M. Réal ne sait rien ?

— Il en sait autant que ma femme, je pense... un peu plus, sans doute, parce qu'il est homme et qu'il me hait, parce qu'il vous aime surtout... enfin, parce qu'il a dû

m'épier, ce qui lui aura permis de deviner à peu près mes visées, outre mes sentiments. Mais...

— Détrompez-vous : il sait tout. Et c'est pour lui obéir, après de longs débats, que, malgré le passé, je deviendrai sa femme.

— Quel homme est-ce donc ? s'écria M. de Buttencourt.

— Un fou, sans doute, mais un fou généreux que je respecte et que j'aime.

— Ah ! prenez garde à sa vie ! Prenez-y bien garde !... car il doit être brave, et les prétextes ne manqueront point !

Furieux, M. de Buttencourt avait saisi les mains de la jeune fille et les tordait dans les siennes.

Sans aucun effort pour se dégager, elle le regarda longuement avec pitié et lui dit d'un ton bas, très doux :

— Vous ne me ferez plus jamais autant de mal que vous m'en avez fait.

Il desserra les doigts, et Marie-Madeleine ajouta :

— Mais tâchez de retenir ceci : ma vie est liée désormais à celle de Frantz Réal, puisqu'il lui a plu de la racheter ; et vous ne sauriez plus en disposer qu'en la condamnant avec la sienne.

Alors, il tomba presque à genoux, suppliant :

— Vous ne savez pas ce que c'est, murmura-t-il, que d'avoir dans le cœur cette bête rongeuse, dans l'esprit toutes ces images si nettes et si charmantes ou si terribles, selon que l'amour ou la jalousie les y a évoquées et les y imprime... Par pitié ! renoncez...

— Eh ! le puis-je ? s'écria Marie-Madeleine au supplice.

Puis, avec une explosion de douloureuse angoisse :

— Grand Dieu ! que les hommes sont cruels et effrayants dans leur manière

d'aimer ! Vous tous, chrétiens ou païens, êtes-vous donc inexorables en vos amours comme en vos haines ?... Que demandé-je aux deux hommes qui m'ont aimée, qui veulent m'aimer encore malgré moi ? De respecter mon repos. Et ni l'un ni l'autre ne se rendront à ma prière ! Ni vous, le faux chrétien, ni lui, l'être indépendant et généreux !... Et je serai broyée entre ces deux amours de fer !

— Vous voyez bien que, lui non plus, il ne sait pas vous aimer sans égoïsme, puisque vous lui avez vainement demandé de faire trêve à ses instances... Et moi, suis-je donc si mauvais, moi qui, supposant l'ignorance et l'aveuglement de votre fiancé, mon ennemi, aurais pu me réjouir à la pensée qu'il serait dupe et bafoué ? Y ai-je seulement songé ? Je n'ai songé qu'à ma passion pour vous. Tenez-m'en compte... Si vous ne voulez plus entendre parler de moi, restez ferme en votre vœu d'isolement... Et vous

n'aurez plus jamais rien à me reprocher, je vous le promets !

— Il est trop tard pour reprendre une parole si tardivement donnée.

— C'est votre dernier mot ? demanda M. de Buttencourt redevenu menaçant.

La jeune fille ne répondit que par un signe de tête assez vague. Elle était visiblement à bout de forces et venait de se laisser tomber dans un fauteuil.

— Eh bien ! reprit-il, rappelez-vous que, le lendemain du jour où j'aurai eu connaissance de la célébration de votre mariage ou de la fixation d'une date pour cette cérémonie, je me mettrai en route pour aller supprimer votre mari... ou votre fiancé.

Il sortit, la laissant affaissée, demi-morte, en proie à la plus désespérante confusion d'idées et au plus épouvantable conflit de sentiments qu'elle eût encore connus.

La rage amoureuse des deux hommes qui la poursuivaient, sans répit ni trêve, de

leur inéluctable passion, lui apparaissait comme une diabolique fureur. Elle s'était crue aimante, trop aimante. Et voilà qu'elle doutait d'avoir jamais su ce que c'est que d'aimer ! — Pourtant, elle le savait mieux que ces hommes, puisqu'ils ne s'inquiétaient pas de ses souffrances et qu'elle s'inquiétait des leurs.

Mais ce qui achevait de l'affoler, c'était la perspective de revoir Frantz dès le lendemain, l'obligation de prendre immédiatement un parti, en plein désarroi mental. Aussi l'idée, si familière aux femmes troublées, de gagner du temps, ne tarda-t-elle guère à se faire jour dans son esprit.

Elle écrivit à Frantz, le soir même, lui mandant en hâte que, secouée, sinon brisée, par les émotions qu'elle avait dues à sa visite, elle désirait rester seule pendant deux ou trois jours, au moins, pour se remettre, se recueillir et se reposer.

Mais il était aisé de prévoir que ce sursis ne pourrait être sensiblement prolongé. Le procédé n'était donc qu'un expédient. Et Marie-Madeleine eût longtemps cherché, sans doute, un moyen dilatoire plus efficace et plus sérieux, si sa cousine ne fût arrivée chez elle, débarquant à l'improviste et lui apportant une demi-solution.

— Je suis veuve ! s'écria madame de Buttencourt en embrassant la jeune fille.

Celle-ci, qui n'avait pas pris garde au ton d'enjouement, d'ailleurs un peu forcé, dont s'était servie sa cousine, pâlit beaucoup et fut tout près de chanceler.

— Rassure-toi, fit en souriant la baronne. Cela signifie simplement que Rodolphe, lequel, entre parenthèses, a dû te rendre visite lors de son récent passage à Nancy, m'a prévenue que le séjour qu'il se proposait de faire à Paris serait beaucoup plus long qu'il ne l'avait prévu d'abord. Ce n'est pas tragique, tu vois... Maintenant,

comme nous avons pas mal à causer, que papa voyage et que je ne suis guère en humeur d'habiter une maison vide, je te demande l'hospitalité. Si tu le veux bien, je demeurerai ici au lieu de demeurer à côté. Ce sera l'affaire d'une semaine, tout au plus, car la grand'mère de Rodolphe n'est pas bien du tout... Çà, voyons, conduis-moi près de ton père, que je sois en règle avec lui. Et puis, case-moi... à proximité de tes oreilles.

Les deux cousines, qui s'aimaient bien réellement comme deux sœurs, étaient enchantées, au fond, de se retrouver ensemble, — quelles que fussent leurs secrètes inquiétudes.

Après le brouhaha de l'installation et les premières causeries, toutes familiales, Hélène entra en matière :

— Voyons, dit-elle, à quand ce mariage, décidément ?

— On dirait que tu es plus pressée que

moi, répondit Marie-Madeleine, tout de suite contrainte et angoissée.

— Non, je ne suis pas pressée... maintenant.

Elle emprisonna gentiment les mains de sa cousine dans l'une des siennes, tandis que, de l'autre, elle lui bouchait les yeux. Puis elle reprit :

— Ne me regarde pas : ça me gênerait pour ce que j'ai à te dire... Tu sais que j'ai été jalouse?

— On me l'a dit.

— Ce n'est pas pour me faire plaisir, au moins, que tu te maries?

— Non. Mais...

— Tu aimes Frantz! Il mérite d'être aimé, va! Et pas un homme ne le vaut. Il a la tête de plus que les autres... la tête et le cœur. Tu l'aimes?

— Oui. Mais...

— Enfin, ce n'est pas ce que Frantz a pu te dire à mon sujet qui t'a décidée?

— Certes, non. Il y avait un remède moins héroïque... Cependant, tu as été pour quelque chose dans cette décision... Es-tu, du moins, rassurée ?

— Ah ! s'il suffisait d'écarter un danger pour ne plus voir les autres !

La jeune femme avait levé vers le plafond ses yeux devenus subitement humides.

— Tu pleures ?

— C'est que je sens bien, vois-tu, que mon mari est perdu pour moi !

— Y a-t-il longtemps que tu le sais ? demanda Marie-Madeleine avec une hésitation.

— Je m'en suis doutée dès que je me suis aperçue qu'il te regardait, non pas trop, mais d'une certaine façon... Ses regards m'avaient avertie qu'il se détachait de moi ; sa conduite me le prouve. Tu n'es plus là : il s'en va.

— Il reviendra.

— En attendant, c'est toi qui devrais bien revenir.

— Moi !

— Je ne peux pas vivre sans mari et sans amie, seule en face de cette vieille baronne qui est en débat sérieux avec la mort et que je n'arrive pas à plaindre, tant je la crois méchante et fausse. Tu te marieras prochainement. Mais, jusque vers le dernier moment, ta place est bien chez moi... surtout depuis que mon mari n'y est plus. Reviens-y.

— Et... si cela l'y faisait revenir, lui aussi ?

Hélène contempla Marie-Madeleine avec une sorte de stupeur mêlée d'admiration jalouse.

— Il t'aime donc bien ? fit-elle.

Puis, très vite :

— Je suis sûre qu'il t'a déjà fait la cour, qu'il t'a sottement poursuivie, persécutée de ses soupirs... Pourquoi ne t'en es-tu pas plainte ?

Et, comme Marie-Madeleine se taisait :

— T'aurait-il vraiment outragée ? de-

manda-t-elle. L'autre jour, par exemple, quand il est venu ?

La jeune fille, à son tour, regarda sa cousine. Celle-ci avait un air profondément anxieux et affligé.

— Non, répondit Marie-Madeleine avec effort. Mais je craindrais...

— Puisqu'il n'est pas là, que crains-tu ? Je ne le préviendrai pas, sois tranquille !

— Et M. Réal ?

— Il viendra te rejoindre chez moi, quand il voudra. Je vais lui en parler. Du reste, ce sera une façon toute simple de continuer sa cour. Et cela me permettra de m'occuper avec toi d'une foule de détails de toilette. Après, nous rentrerons ensemble à Nancy, et il n'y aura plus qu'à allumer les cierges.

Marie-Madeleine aurait bien voulu répondre. Mais que pouvait-elle dire sans risquer d'en trop dire ? Elle préféra se taire encore et accepter ainsi quelques heures de répit avec la chance de voir s'éteindre ou

s'endormir les haines et les amours qu'elle avait soulevées. — Ne serait-elle pas, d'ailleurs, toujours à temps de se retirer devant M. de Buttencourt, s'il faisait mine de se montrer à Rubécourt ? Et sa cousine n'était-elle pas intéressée à la faire disparaître dès la première menace de cette éventualité?

XI

Catéchisé par madame de Buttencourt, Frantz ne fit pas grande difficulté d'admettre que, l'absence du baron devant être longue et le séjour de Marie-Madeleine assez bref, il n'y avait aucun inconvénient sérieux à la réunion des deux cousines sous le toit de M. de Buttencourt, en attendant le règlement de toutes les questions auxquelles un mariage, même d'inclination, est nécessairement subordonné. Il ignorait, d'ailleurs, absolument la visite du mari d'Hélène à mademoiselle Hart : la baronne, qui n'en

connaissait pas elle-même les détails, plus intéressants qu'elle ne pouvait le supposer, avait été priée par sa cousine de passer cette visite sous silence. — En outre, il considérait comme un devoir d'épargner à la jeune femme la suprême désillusion où se fussent engloutis les restes de son bonheur, ses espérances d'un meilleur avenir et jusqu'à la joie de ses souvenirs, jusqu'à la fierté de son amour. Or, par son insistance, elle le mettait vraiment au pied du mur.

M. Réal se refusa seulement à reprendre gîte au château de Rubécourt. Mais, la distance qui sépare Rubécourt de Nancy n'étant pas considérable, rien n'empêchait qu'il ne fît le trajet plusieurs fois par semaine et même, au besoin, tous les jours. — Une des raisons déterminantes de sa bonne volonté et de son acquiescement à la combinaison nouvelle, ç'avait été l'isolement de Marie-Madeleine en la maison pa-

ternelle : il avait fini par en être gêné ; et il en vint facilement à trouver que la présence de la jeune fille chez sa cousine serait à la fois plus conforme aux convenances en général et à son désir particulier de donner une conclusion tout à fait correcte à un roman déjà trop mouvementé : Rubécourt sans le baron était pour mademoiselle Hart le plus naturel et le plus respectable des asiles, aux yeux de tout le monde.

Et puis, il avait l'espoir de fuir, au prix de cet arrangement transitoire, une odieuse et torturante vision : celle de la chute de Marie-Madeleine, que lui rappelait la muette demeure provinciale qui en avait été le théâtre, bien plus que le château de son trop persévérant rival.

Marie-Madeleine, elle, espérait que son nouveau séjour chez Hélène ne serait pas sans lui fournir quelque prétexte à temporisation, — le décès prévu de la vieille baronne, par exemple. — Et elle se disait

que, peut-être, M. de Buttencourt n'oserait rien contre elle, après tout ce qui s'était passé, tant qu'il la saurait près de sa femme. Du reste, il ne l'avait menacée que pour le cas d'un mariage certain ; or, c'était précisément de différer ce mariage qu'il s'agissait.

Les choses étant ainsi réglées, la vie intime reprit son cours au château, sous l'œil éteint de la douairière. Mais, s'il n'y avait plus de châtelain pour la troubler, ni de chasses pour l'interrompre, l'entrain y faisait complètement défaut. — Quant à la vieille baronne, elle agonisait tranquillement. La lèvre pendante, la bouche un peu déviée, grâce à son attaque, elle semblait se désintéresser chaque jour davantage de ce qui se passait autour d'elle.

Un après-midi pourtant, comme Frantz, arrivant de Nancy, l'avait trouvée seule au fond du grand salon et s'était cru dans l'obligation de lui adresser quelques paroles

aimables, elle sortit tout à coup de sa torpeur, son œil atone se ralluma, et :

— Est-ce toujours votre métier d'avoir de l'esprit et du flair, Monsieur Réal ? demanda-t-elle.

— On en a toujours assez, Madame, pour ne pas se priver, de gaîté de cœur, du bénéfice d'une pareille supposition. Faites donc comme si j'avais beaucoup de flair et beaucoup d'esprit : parlez-moi à mots couverts ; je tâcherai de comprendre.

— Oh ! moi, quoique je ne sois ni bien vieille ni bien malade, je n'ai plus de goût aux propos subtils : j'éprouve une vague lassitude mentale, en même temps qu'une paresse de langue incroyable... Mais l'esprit est resté net.

— Personne n'en doute, Madame. Et il suffirait de vous entendre, s'il ne suffisait de vous voir, pour...

— Bah ! voilà une galanterie qui retarde, mon cher Monsieur. Et, ces jours-ci, vous

n'aviez pas l'air de m'accorder beaucoup plus d'attention qu'à un paquet ou à une momie.

— Madame! fit Réal en protestant.

Mais il était assez mal à l'aise pour développer sa protestation; car, en fait, ayant considéré la vieille dame comme ruinée d'intelligence autant que de santé, il l'avait, à l'exemple d'Hélène et de Marie-Madeleine, fortement négligée. — Malgré tout, cette raison naufragée lui causait, en revenant sur l'eau, plus d'inquiétude encore que de remords. Il connaissait si bien la douairière pour un des pires exemplaires de la morgue patricienne et provinciale unie à la rancœur sénile; il la savait si bien son ennemie et celle de Marie-Madeleine, comme de tout ce qui était jeune et roturier, qu'il ne mit pas en doute une seconde que la méchanceté n'eût été l'instrument de ce sauvetage inattendu.

— Mais, reprit-il, si vous ne voulez pas

que j'en arrive à croire que je me suis trompé sur votre perspicacité, il faudra que vous m'expliquiez pourquoi j'ai tant besoin de flair et d'esprit dans un milieu où je ne dois m'attendre cependant à rencontrer ni adversaires, ni embûches...

— Depuis que mon petit-fils est parti, soit!.. Mais enfin, vous devez bien savoir pourquoi il est parti. C'est évidemment parce que Marie-Madeleine avait quitté Rubécourt, n'est-ce pas? Or, maintenant qu'elle y est revenue, est-ce que vous ne croyez pas qu'il va songer à y rentrer?

— M. de Buttencourt étant marié, Madame, je n'ai pas le droit de supposer pareille chose... Remarquez que je ne parle même pas du prochain mariage de mademoiselle Hart avec votre serviteur.

— Fort bien. Mais, si mon petit-fils a le tort d'avoir pour mademoiselle Hart les mêmes yeux que vous et la plupart des hommes qui l'approchent, n'avez-vous pas

à craindre que votre rencontre avec lui, à la veille d'un mariage peu fait pour le contenter, ne soit orageuse ou pénible?... Ce que je vous dis là est pour vous mettre en garde, et aussi pour sauvegarder ma tranquillité... de conscience. J'aurais préféré ne pas avoir à vous le dire.

Quoique cette dernière assertion, à en juger par la mine légèrement goguenarde de la vieille baronne, fût, selon toute vraisemblance, moins sincère que le reste, Frantz n'avait point à se dissimuler que l'on prétendait lui signifier, — encore qu'il n'eût pas affaire à la maîtresse de la maison, — un congé en bonne forme et dûment motivé. Il ne voulait ni ne pouvait discuter. D'ailleurs, cette ruine humaine, encore agressive, lui faisait horreur. Il se demandait si l'antique sphinx qui avait l'air de lui proposer innocemment des devinettes dont il était censé ignorer lui-même le mot, n'avait pas tout deviné depuis longtemps,

et si la bonne dame n'avait pas assisté avec calme aux manœuvres louches de son petit-fils ; il se demandait même si elle n'avait pas tout connu avant le mariage. Et c'était assez de se le demander pour ne pas désirer la prolongation de rapports journaliers avec un tel monstre, sphinx ou harpie, même redevenu muet.

D'un autre côté, cesser, sans explications précises, de venir à Rubécourt et s'excuser à l'aide de faux-fuyants quelconques, c'était plus que difficile. Quant à parler à Hélène du retour possible de son mari, il n'y fallait pas songer. Restait Marie-Madeleine, par qui, d'un mot, tout pouvait être tranché.

Sans beaucoup tarder, Frantz résolut de la mettre encore en demeure et de la pousser dans ses derniers retranchements. — Le séjour avait assez duré pour qu'on ne pût reprocher au jeune homme de manquer de tact ou de manquer à sa parole.

Un matin donc qu'il était venu de bonne heure, pour déjeuner au château, il profita d'une promenade à deux, qu'il faisait pédestrement avec Marie-Madeleine aux abords du village, en attendant l'heure du repas.

Le temps était doux et radieux. La teinte du ciel, la clémence de l'air, quelques vagues senteurs des bois, tout faisait croire à un printemps hâtif démentant le calendrier et trichant contre l'hiver. Des paysans revenaient d'une foire voisine, juchés sur leurs bidets ou vautrés dans leurs carrioles. Et deux Nemrods de village, peut-être un peu braconniers, regagnaient en sifflotant et en chantonnant leurs pénates, avec leurs carnassières pleines qui leur battaient les mollets, et leurs chiens, harassés, qui leur marchaient sur les talons.

— Heureuses gens! dit Frantz. Moi, je ne chasserai plus... plus de cette saison, du moins.

— Qui vous en empêchera?

— Mais... ce sont les circonstances. Ici je ne peux pas chasser tout seul. Et, sous peu, je serai très affairé, à Nancy d'abord, puis à Paris.

— Voulez-vous des vacances? demanda Marie-Madeleine en s'efforçant d'être gaie.

— Non, merci. J'aimerais mieux...

Il s'arrêta au milieu du chemin. Puis:

— J'aimerais mieux la rentrée, dit-il d'un ton demi-sérieux.

Et comme la jeune fille voulait reprendre sa marche sans répliquer, il la retint, pour ajouter posément:

— Car, je ne puis vous le cacher, l'heure en est venue... J'ai fait tout ce que vous avez voulu, Marie-Madeleine... excepté de renoncer à vous. A votre tour, faites quelque chose pour moi: fixez une date.

— Une date! fit la jeune fille avec effroi.

— Eh! oui... Nous ne pouvons rester indéfiniment dans cet état. En tout cas, moi, je ne saurais continuer mes visites à

Rubécourt. C'est un grand sacrifice que je vous ai fait, à vous et à votre cousine, d'y revenir. Or, j'ai une raison supplémentaire de désirer que vous me dispensiez de renouveler ou de prolonger le sacrifice.

— Une raison nouvelle ?

— Je vous demande de ne pas insister pour la connaître. Il s'agit d'une observation que l'on m'a faite, d'une réflexion que l'on m'a suggérée.

— Soit !... Mais ne faut-il pas que je m'entende avec Hélène ?

— Eh bien ! que ce soit aujourd'hui même ou demain, je vous en prie... Vous restez muette ?

— A mon tour, je réfléchis.

— Réfléchissez donc jusqu'à demain, mais pas plus longtemps, je vous en conjure !... Rappelez-vous ce que j'ai enduré à cause de vous, représentez-vous ce que je dois endurer encore ; et, par pitié ! abrégez un supplice qui s'aggrave de tout ce que

ces lieux m'infligent de contrainte... et pourraient, d'un jour à l'autre, m'infliger d'humiliation et d'anxiété.

La promenade se continua dans le silence. Marie-Madeleine marchait d'un pas lent, les yeux fixes, regardant droit devant elle. A la voir cheminer ainsi, morne et absorbée, les mains dans son manchon, la taille emprisonnée dans une jaquette d'astrakan, on eût dit une jeune veuve plutôt qu'une fiancée, mais une veuve adorable et, malgré tout, resplendissante de fraîcheur et de beauté.

Comme, ayant contourné le village, les deux taciturnes promeneurs suivaient, pour revenir vers le château, la marge d'une tranchée profonde où est encaissée la voie ferrée qui longe, à travers bois, l'un des bords du plateau de Rubécourt, un train venait de quitter la station voisine et filait, en sifflant, entre les arbres, au-dessous de l'étroit sentier.

Au même instant, une voiture, venant de gravir la rampe boisée qui relie le plateau à la ligne du chemin de fer, débouchait un peu plus loin, dans la plaine.

Marie-Madeleine s'arrêta net.

— Qui donc le bonhomme Soudier ramène-t-il dans sa patache ? demanda-t-elle, la voix tremblante.

Le père Soudier et sa patache ne se dérangeant pas, d'ordinaire (faute d'un intérêt suffisant), sans avis préalable, c'était en effet, un petit événement que leur apparition sur la route de la gare.

— On n'attend personne au château ? Pas de domestique ?

— Personne, que je sache... Ah !

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a que c'est M. de Buttencourt qui est dans la voiture et son valet de chambre qui est sur le siège...

Le visage de Marie-Madeleine était profondément altéré par une émotion qu'elle

s'efforçait de contenir, sinon de dissimuler. Celui de Frantz, déjà sombre, s'assombrit encore, tandis que ses sourcils se fronçaient durement.

— Eh bien? dit-il. Qu'y faire?

— Il ne faut pas que vous rentriez, balbutia précipitamment la jeune fille, il ne le faut à aucun prix !

— Cependant, je ne vois ni comment ni pourquoi j'essaierais de me dérober à cette nécessité.

— Même si je vous en suppliais?

— Il faudrait, à tout le moins, me démontrer que je ne puis plus ou ne dois plus affronter les regards de M. de Buttencourt... Cela me sera fort désagréable, j'en conviens. Mais, après tout, une fois de plus...

— C'est impossible! interrompit Marie-Madeleine avec véhémence.

Puis elle ajouta, d'un ton plus calme :

— J'ai peur... Ménagez-moi.

— Peur de quoi? D'une querelle?...

Sous quel prétexte? La dernière fois que j'ai vu M. de Buttencourt, je lui ai pour ainsi dire annoncé, devant sa femme et devant vous-même, mon mariage avec vous. S'il y avait eu là matière à querelle, ce serait déjà réglé... Non, ces sortes de solutions, qui ne résolvent rien et compromettent tout le monde, même des innocents parfois, ne sont guère de mon goût. Je suis prêt à les accepter, si l'on fait mine de me les imposer, mais je ne les recherche point. D'ailleurs, je ne me reconnais pas le droit de mettre madame de Buttencourt en deuil de son mari, qu'elle aime, et dont elle ignore les plus graves torts... Soyez donc tranquille... Tant que, sous un prétexte ou sous un autre, on ne me provoquera pas...

— Mais, si l'on vous provoque?

— C'est peu probable, vous en conviendrez. M. de Buttencourt n'a pas déjà un si beau rôle !

— N'importe ! Si c'est peu probable, c'est possible tout au moins, et cela suffit pour m'effrayer... N'aurez-vous aucune pitié, vous qui invoquez sans cesse vos droits à la pitié, de mes inquiétudes et de mon effroi ?... Songez à ce que seraient mes remords, ma douleur... Enfin, songez à moi, puisque vous m'aimez ! et prouvez que vous n'êtes pas un homme comme les autres, en vous mettant au-dessus de ce qui les domine ordinairement : l'égoïsme et la violence.

— Je vous le promets, Marie-Madeleine... Je vous promets d'être calme.

Ce fut tout ce qu'elle en obtint d'abord.

— Ce n'est point assez, dit-elle tout à coup. Je vois bien que tout est à la merci d'un mot, d'un regard... Eh bien ! c'est moi qui refuse de rentrer à Rubécourt, puisque vous persistez à y aller chercher le drame que je redoute et que je veux fuir... fuir à tout prix !

— Même au prix de mon bonheur? demanda Frantz anxieux et grave.

— Oui, répondit avec explosion la jeune fille, même à ce prix !

Ils se trouvaient en un endroit singulièrement propice aux conciliabules secrets ou agités : sauf quelques gamins qui venaient parfois lancer des pierres sur les trains ou jouer aux montagnes russes le long des talus abrupts, personne ne fréquentait ces parages élevés, en contre-haut de la voie ferrée, toujours déserts, plus déserts encore que les gagnages de la plaine et la lisière des bois, cependant bien paisibles et bien mornes à toute heure.

— Ainsi, dit Frantz, qui n'avait rien répliqué d'abord, vous remettez tout en question au moindre incident !

— Au moindre incident !... Et c'est de la vie de deux hommes qu'il s'agit !... Mais, soit ! Je suis une inconséquente, une folle... ce que vous voudrez. Vous avez le droit

de me juger sévèrement, de me condamner, de me maudire... Vous avez tous les droits. Seulement, vous ne ferez jamais de moi la complice d'un homicide... Car je vous devine, hélas! Bien loin de reculer devant une solution tragique, vous iriez plutôt au-devant, malgré vos dires et vos promesses... ou du moins vous avez l'espoir secret que l'on saura bien vous l'imposer. Votre héroïsme vous pèse, comme à lui sa lâcheté : un meurtre arrangerait tout... Ah! non, non, non! Plutôt renoncer à vous, encore une fois!

Jamais elle n'avait déployé cette énergie pour se soustraire à sa destinée. Elle en était plus belle et plus touchante. Mais Frantz ne lui en savait, pour ainsi dire, aucun gré, parce que son orgueil d'homme et d'amant souffrait et saignait par le fait même de ce sacrifice si vite offert ou accepté. Qu'il l'eût mieux aimée follement éprise, criminellement résolue, lui mettant elle-

même l'épée à la main et lui disant : « Vengez-nous ! »

— Et mon amour? le vôtre? fit-il avec amertume et découragement.

Hardie, pour la première fois depuis qu'il la connaissait, elle lui jeta les bras au cou, et, dans un baiser :

— Je vous jure, murmura-t-elle, que je vous aime de toute mon âme... Mais faites un effort pour me comprendre. Mon âme est telle que toute violence l'épouvante, que la force tragique de la passion la consterne et la glace... Soyez doux, soyez patient... ce qui est bien être fort aussi... ou renoncez à moi...

— Renoncer à vous, maintenant! Comment ce mot peut-il encore vous venir aux lèvres?

— C'est que je ne puis en déshabituer ma bouche, c'est qu'il monte sans cesse de mon cœur jusqu'à elle, et que l'événement qui s'annonce, qui nous menace, me l'im-

pose plus que jamais... J'ai peur de vous, peur de... peur de tout! Vous voyez bien que je ne puis être heureuse, que je ne le serai jamais... Et ce n'est que justice.

— Justice! dit Frantz en se récriant. Quoi! pour une faute dont vous n'êtes pas responsable...

— Oh! si! interrompit Marie-Madeleine en lui mettant la main sur la bouche.

— Non! reprit le jeune homme avec force. D'ailleurs, comment une femme, une enfant serait-elle responsable en un cas pareil, quand nous nous demandons, nous autres hommes, si nous le sommes jamais?

— Pourquoi donc me débattrais-je, comme je le fais, contre mes sentiments les plus chers, si je n'étais pas libre?

Il ne trouva rien à répliquer, parce que cette lutte obstinée, cette lutte soutenue contre lui, contre un bonheur possible ou promis, l'impressionnait, à la fin, profondément, lui causant presque autant de dou-

loureuse admiration peut-être que de mécontentement et d'impatience. Il ne croyait pas beaucoup à la liberté humaine. Et cependant, en bon matérialiste, il ne pouvait en rejeter tout à fait l'hypothèse : il était bien obligé d'admettre, pour être logique, que, s'il existe un peu de jeu dans le mécanisme universel, comme semblent l'indiquer les irrégularités et les caprices de la nature ; que, s'il y a partout des tendances plutôt que des lois, comme cela doit être en un monde qui est la résultante de forces plus ou moins aveugles, le libre arbitre peut s'exercer dans les limites de ces imperfections ou de cette élasticité. Et sa manière de voir le gênait pour répondre. — Marie-Madeleine s'en aperçut Elle le crut ébranlé. Il n'était que pensif, se demandant pourquoi cette petite âme, faible et vaillante, avait tant de force, à présent, pour lui échapper et pourquoi il avait, lui, tant d'entêtement à la poursuivre. Mais

l'idée ne lui vint même pas qu'une renonciation, qu'il eût considérée comme une suprême lâcheté, pût être une générosité suprême. Aussi la jeune fille ne pouvait-elle que faire fausse route en sa défense désespérée.

— Oui, oui, dit-elle, libre et responsable... et, comme telle, vouée à l'expiation.

— Eh bien, soit! riposta alors le jeune homme. De toutes manières vous serez malheureuse; soyez-le donc en essayant de me rendre heureux.

Il commençait à la bien connaître. Elle dit tout de suite :

— Il serait plus sage et plus généreux de me laisser à moi-même... Mais, si vous vous engagiez... Tenez, consentez à vous éloigner sur l'heure ou aussitôt rentré...

— C'est impraticable. Mais je m'engage à vous satisfaire par ma patience, par une patience à toute épreuve...

— Que c'est cruel! s'écria Marie-Madeleine. Me jeter dans de pareilles transes!

— Mais non, dit Frantz en prenant la jeune fille par la taille pour l'entraîner et la guider doucement dans le chemin. Votre imagination seule peuple votre route de menaçants fantômes. En réalité, qu'y a-t-il de terrible en perspective? Rien ou presque rien : quelques heures de contrainte et de malaise... Allons, venez, rentrons. Soyez forte, je serai doux...

En rentrant, ils trouvèrent tout le monde en branle, car le baron n'avait prévenu qui que ce fût de son retour, — ainsi que l'attestait, au reste, son arrivée dans le véhicule du père Soudier. — Au second coup de la cloche, le maître de la maison descendit, comme s'il ne se fût pas absenté, ponctuel et correct à son ordinaire.

Puis, ayant salué Frantz, sans lui tendre la main, il offrit le bras à sa grand'mère. Et, une fois dans la salle à manger :

— A quand la noce? demanda-t-il d'un ton simple et poliment enjoué. Je ne vou-

lais pas que l'on se mariât sans moi. Et, ayant su... par Antonin, mon piqueur, lequel me réclamait à cors et à cris, ayant su que M. Réal et Marie-Madeleine s'étaient, encore une fois, réunis ici, sous vos auspices, ma chère Hélène, je vous ai fait la surprise d'un retour impromptu... Voyons, qu'a-t-on décidé?

Une grande et terrible gêne paralysait les quatre autres convives, — quoique ce fût à des degrés bien différents. — La vieille baronne paraissait elle-même fort craintive ou fort ennuyée.

On put croire un instant qu'il n'y aurait pas de réponse à la question du baron. Mais Frantz, voulant relever le défi caché que lui jetait peut-être le mari d'Hélène et se rappelant, en outre, que l'audace lui avait réussi avec Marie-Madeleine, éleva bientôt la voix pour dire :

— Mademoiselle Hart et madame de Buttencourt doivent fixer, aujourd'hui même

ou demain, la date du mariage. C'est convenu. Et pour demain soir, au plus tard, je compte sur quelque chose de précis.

— A merveille! fit le baron. En atten dant, si vous le voulez bien, nous chasserons à courre demain. N'est-ce pas?... N'est-ce pas, Mesdames?

XII

Frantz avait compris que M. de Buttencourt était mû par une résolution énergique et précise. Il n'avait pas été dupe du sang-froid de son hôte, qu'il connaissait pour l'avoir longuement étudié aux heures de contrainte, et aussi pour l'avoir surpris au cours de quelques manifestations libres ou involontaires de sa nature. Mais que pouvait être cette résolution? L'important, c'était qu'elle ne fût pas dirigée contre Marie-Madeleine. Aussi M. Réal, ayant accepté l'invitation de chasser à courre le

lendemain, accepta-t-il également de revenir coucher le soir au château, après avoir été chercher à Nancy ce qui lui était nécessaire pour l'expédition projetée. Sans qu'il pût rien prévoir, il était à peu près sûr qu'une partie décisive allait se jouer entre le baron et lui; mais, comme il avait lieu de craindre que son adversaire n'essayât, une fois encore, de mettre la main sur l'enjeu avant de lier partie, il tenait à ne pas lui laisser le champ libre.

Il revint donc pour le dîner, et ce fut son hôte qui le reçut d'abord.

Les deux hommes se regardèrent avec attention, comme si l'un et l'autre se fussent proposés de surprendre réciproquement quelque chose de leurs projets. Il n'y avait plus entre eux de secret important; leurs griefs mutuels étaient, sinon égaux en valeur, du moins d'une netteté et d'une acuité pareilles. Ils devaient donc s'attendre à un choc, à une crise prochaine, et s'ef-

forcer d'en apercevoir les prodromes. Chacun avait l'impression de ne plus dissimuler que pour la forme.

Quand M. de Buttencourt offrit à M. Réal d'aller faire un tour aux écuries pour voir les chevaux qui chasseraient le lendemain et choisir, sur son conseil, une monture, le fiancé de Marie-Madeleine crut que son hôte avait la mauvaise et très simple pensée de l'engager à risquer, par amour-propre, une chute mortelle en arrêtant son choix sur un certain animal capricieux et parfois terrible, — sauteur hors ligne, d'ailleurs, — que, seul, le châtelain de Rubécourt avait monté jusqu'alors. Mais il fut vite détrompé, car le baron déclara, sans tarder, que la dangereuse bête n'aurait pas d'autre cavalier que lui-même. Ensuite, la conversation ayant dévié du côté de la chasse à tir et M. de Buttencourt ayant annoncé son intention d'organiser prochainement une grande battue, Frantz s'imagina que son

hôte lui réservait une balle ou une chevrotine égarée avec à-propos dans sa direction, — à moins qu'il ne voulût en venir à lui proposer un duel déguisé, dans le goût de celui qui termine un roman célèbre. — Il lui fallut renoncer encore à cette autre idée romanesque, lorsque son hôte lui eut déclaré qu'il ne l'invitait même pas, pensant qu'il aurait bien autre chose à faire le jour où la battue serait organisée.

— Qu'entendez-vous par là?

— Dame! mon cher, puisque vous devez prendre date, aujourd'hui ou demain, pour votre mariage, je m'imagine que, la semaine prochaine, vous serez fort occupé.

Sur ces mots, prononcés du ton le plus naturel, M. de Buttencourt reprit flegmatiquement le chemin du château en compagnie de Réal, qui, ayant deviné ou cru deviner, derrière les paroles de son hôte, une menace à échéance différée, ne songeait plus qu'aux moyens de l'empêcher de communi-

quer avec Marie-Madeleine avant que celle-ci eût parlé publiquement.

Au cours de la soirée, il réussit à aborder la jeune fille en un moment où elle était isolée.

— Je ne vous demande, lui dit-il rapidement, que de ne pas entendre, de ne pas écouter M. de Buttencourt avant de m'avoir donné la réponse que j'attends... Ah ! je vous demande aussi de me donner cette réponse devant lui, devant tout le monde. Si cela vous coûte trop, chargez de ce soin votre cousine.

— Et... et si j'y voyais un inconvénient, un péril grave?

— A faire de votre cousine votre porte-paroles?

— A parler de cette date, d'une manière quelconque et par quelque organe que ce soit.

— Un péril pour vous?

— Pour moi peut-être, ou pour vous...

— Laissez-moi vous dire encore que cela me regarde et ne regarde que moi. Vous ne courez personnellement aucun danger, surtout si vous n'avez rien à démêler avec M. de Buttencourt. Or, il y a un moyen d'éviter presque sûrement tout entretien avec lui, c'est de demeurer le plus possible auprès de sa femme, de ne pas la quitter, au besoin, de la soirée.

Ce conseil inspira à la jeune fille l'idée et l'espoir de se servir de sa cousine pour détourner le coup qui menaçait Frantz. Il ne lui paraissait pas douteux que le plan du baron ne consistât essentiellement à essayer, une fois de plus, d'agir sur elle par intimidation et à se venger sur son rival en cas d'insuccès. Si donc elle pouvait persuader à Hélène de l'aider à ne pas prendre encore un parti définitif, ou plutôt à ne pas proclamer encore une échéance certaine, il y avait des chances pour qu'elle réussît à conjurer l'éclat imminent et la catas-

trophe qui en devait résulter. — Car, vu l'habileté du baron à tous les sports et sa grande force musculaire, elle lui attribuait d'avance la victoire dans toute lutte avec Frantz où l'arme ne serait plus la parole.

Au moment où l'on se retirait, elle dit tout bas à madame de Buttencourt :

— J'ai à te parler. Puis-je t'accompagner dans ta chambre?

— Certainement. Ce ne sera pas, au reste, la première fois, et je ne vois pas pourquoi tu m'en demandes la permission.

— Je voulais savoir si tu n'avais pas trop envie de dormir... ou si ton mari...

— Nous n'en sommes pas encore là du raccommodement, interrompit la jeune femme en souriant avec effort. Mais j'avoue que je ne m'attendais pas à le revoir si tôt.

Une fois dans sa chambre, elle se mit à se déshabiller avec l'aide de sa cousine, et bientôt celle-ci s'asseyait au pied du lit.

— Veux-tu me dispenser de cette chasse, demain?

— Je ne demande pas mieux, dès l'instant que cela t'ennuie...

— Cela et bien d'autres choses, va!

— Par exemple?

— L'obligation de parler de ce mariage, d'en fixer la date.

— Ah! ma foi, je ne te comprends plus, et tu me permettras de te dire que tu es bien versatile.

— Pardon! tu m'accordais naguère le droit de ne me point tant hâter. Dernièrement, chez moi, ne me disais-tu pas que tu n'étais plus toi-même si pressée de me voir marcher à l'autel?... Eh bien! je t'en prie, arrangeons-nous pour que l'on m'y traîne le plus tard possible.

— Que l'on t'y traîne!

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire... Enfin, je désire attendre.

— Je vois bien que tu ne veux plus de Réal.

— Si, si... Mais plus tard, un peu plus tard.

Madame de Buttencourt, se soulevant, s'accouda sur son oreiller.

— Ah çà ! dit-elle sérieuse, comment se fait-il que cette rage d'atermoiement reparaisse en même temps que Rodolphe? Serait-ce que tu le ménages... ou bien si tu lui obéis?

— Lui obéir!... Penses-tu à ce que tu dis?

— Écoute donc, c'est que ta conduite et ton attitude sont étranges!

Sa voix, très douce à l'ordinaire, était devenue brève, presque cassante.

— Ah! tiens, s'écria Marie-Madeleine, vous auriez tous juré de me rendre folle, que vous n'agiriez pas autrement!... Bonsoir!

Elle se leva et quitta sa cousine sans l'embrasser.

Le lendemain matin, elle fut prête la

dernière, mais elle finit par descendre en costume de cheval. Elle portait une simple amazone de drap noir, et non plus la tenue de l'équipage.

On partit pour la *Croix-aux-Dames*, M. de Buttencourt affectant de ne parler qu'à ses hommes et à son cheval, lequel, au reste, très allant, très chaud et très fantasque, s'apprêtait visiblement à lui donner de la tablature.

Le temps, resté doux, était devenu nuageux. Mais les hommes annonçaient un jour de « beau revoir », et le laisser-courre promettait d'être attrayant.

La petite cavalcade s'en allait au pas, pittoresquement groupée : le maître d'équipage en tête, superbe, avec sa barbe blonde et sa fière prestance, sous la livrée vert et amarante, collé à son cheval, le grand *Passe-Partout*, un vigoureux bai brun qui tirait et se traversait sans cesse; puis les deux femmes, côte à côte, l'une en costume

chamarré, frêle et à peine gracieuse en son lourd acoutrement, l'autre triste et sévère comme sa sombre amazone, ayant désappris le sourire, mais admirable toujours de grâce et de beauté; enfin, Frantz Réal en habit rouge, fermant la marche, à cause de l'étroitesse des chemins de la forêt.

A l'endroit du rendez-vous, deux voisins seulement attendaient, deux habitués des chasses de Rubécourt, prévenus la veille, et qui, ayant « le bouton », portaient la livrée de l'équipage. Après un court échange de saluts, de poignées de main et de propos cynégétiques, on gagna les abords du canton choisi.

Au bout de quelques instants, l'animal était lancé. — C'était une chevrette, qui jaillit de l'enceinte avec une légèreté d'oiseau, passa comme une balle à travers les fourrés et sortit de la forêt, dévalant vers un fond broussailleux, où elle se perdit un moment, pour reparaître bientôt sur le

versant d'un coteau planté, qu'elle gravit en quelques bonds. Les veneurs durent faire un détour pour trouver un passage. Et Frantz eut alors occasion de s'apercevoir qu'il était beaucoup moins bien monté, non seulement que M. de Buttencourt, mais que Marie-Madeleine, laquelle était sur le dos de *Forward*, l'un des deux chevaux favoris du baron. Ce *Forward* était une bête assez sûre, mais très vive et qui sautait comme une daine. Madame de Buttencourt, — bonne écuyère, d'ailleurs, malgré sa petite taille et sa minceur, — l'avait mainte fois montée. Quant à la jeune fille, elle n'avait pas encore eu à la piloter en chasse, et il était visible qu'elle ne la tenait point. Au reste, si Marie-Madeleine était bien à cheval, elle manquait un peu d'acquis et surtout de poignet.

L'animal de meute ne tarda pas à quitter définitivement les bois.

Débuchant dans une assez vaste prairie

qu'arrosent deux cours d'eau qui, vers le milieu, se coupent à angle droit, — une petite rivière et un ancien ru, très élargi de main d'homme, formant même, du côté de l'important moulin auquel il sert de bief, un véritable canal, — la chevrette prit l'eau une première fois, dès son débucher, se jetant dans la rivière avec l'empressement des bêtes de son espèce et de son sexe.

Les chiens de tête étaient appuyés par M. de Buttencourt, toujours près d'eux, grâce à son merveilleux *hunter*, qui allait un train du diable et justifiait son nom de *Passe-Partout*. Mais, très vivement, trop vivement menée, la chasse n'était pour ainsi dire pas suivie. Il n'y avait même que le gros de la meute qui eût franchement empaumé la voie. Et le maître d'équipage était seul à la queue des chiens, n'ayant derrière lui que Marie-Madeleine, emmenée par son cheval, dont elle s'efforçait inutilement de modérer l'allure. Quant aux autres veneurs,

quant aux piqueurs, ils étaient distancés et ralliaient comme ils pouvaient.

La chevrette réussit à sortir de l'eau sans avoir été autrement contrariée par les chiens, et elle reprit sa course sur l'autre rive. Ce que voyant, M. de Buttencourt s'arrêta et fit mine d'encourager ou de diriger sa meute. Mais, pendant ce temps, Marie-Madeleine, moins que jamais maîtresse de *Forward*, passait outre et continuait de galoper, seule maintenant, le long de la berge. Alors, M. de Buttencourt, sans plus s'occuper des chiens, du chevreuil et de la chasse, remit son cheval au galop. Et Frantz, qui arrivait en vue, comprit pourquoi Marie-Madeleine avait le meilleur cheval, le meilleur après celui du baron : il s'agissait, pour ce dernier, de tenir la jeune fille à sa discrétion et de lui parler quand il le voudrait, comme il le voudrait, autant qu'il le voudrait, — ce qu'il savait ne pouvoir faire qu'à cette condition.

Inquiet ou furieux, le jeune homme piqua, poussant son cheval comme pour une course. Et c'en était une, en effet. Car M. de Buttencourt galopait toujours derrière mademoiselle Hart. Et celle-ci, au lieu d'essayer encore de retenir sa monture, lui avait tout rendu et paraissait même l'exciter. — Était-ce bien une course ? N'était-ce pas plutôt une chasse, la vraie chasse ?

Cependant livrés à eux-mêmes, les bons griffons de Vendée ne faisaient pas de mauvaise besogne; ayant passé la rivière à leur tour, ils gagnaient du terrain sur leur animal et le serraient de si près qu'il n'avait plus le choix des ruses en ce lieu découvert : il lui fallait reprendre l'eau. C'est ce qu'il fit en arrivant au ru canalisé qui lui barrait la route et, en cet endroit, forme une croix avec la rivière. Il se trouvait là comme en un petit lac, ayant le choix des directions pour fuir. Mais alors, les hommes du baron, qui avaient eu le temps de découvrir

un gué pour passer, eux aussi, la rivière et couper au court, rejoignirent en sonnant le *bat-l'eau*. Et la meute s'élança. C'était le commencement de la fin.

De l'autre côté de la rivière, se continuait et finissait aussi l'autre chasse. Deux ou trois fois, Marie-Madeleine s'était retournée. Elle avait vu le baron de Buttencourt penché sur l'encolure de son cheval, sûr d'atteindre celle qu'il poursuivait, quoi qu'elle fît ou que fît sa monture. Et, derrière le baron, elle avait vu Frantz, secouant sa bête, perdant du terrain à chaque foulée, mais devant la rejoindre, lui aussi, tôt ou tard... bientôt même, puisqu'elle allait se trouver arrêtée par un cours d'eau perpendiculaire à celui qu'elle longeait, par un bief large et profond qui alimentait un moulin tout proche, et dont l'onde claire coulait rapide sur sa pente, aux abords du barrage et de l'écluse, en traversant ce bout de prairie. Sans doute, elle s'était dit que ses efforts

actuels pour échapper à la poursuite de M. de Buttencourt seraient vains, et plus vains encore ses efforts à venir pour se soustraire à l'exécution des menaces suprêmes qu'il voulait lui faire entendre : il ne renoncerait jamais à elle, maintenant qu'elle s'était promise à un autre. Et cet autre avait refusé pareillement de renoncer à elle, il s'entêtait à vouloir l'épouser, non seulement contre toutes les indications du sort, contre celles de la sagesse vulgaire, mais malgré sa prière même, — et surtout peut-être parce qu'il avait peur qu'elle ne retombât au pouvoir du premier. — Jalousie de l'avenir et jalousie du passé ! Ces deux amours, si différents en apparence, mais si pareils, au fond, quelles que fussent et la disparité des circonstances et les divergences intellectuelles ou morales : amours masculins, amours de mâles, amours orgueilleux, farouches, égoïstes, se rencontraient sur un terrain commun et allaient

s'y heurter de front. La jeune fille croyait déjà entendre le choc. Et il n'y avait décidément aucun moyen pour elle, ni aucune chance d'empêcher le conflit redouté : l'homme qui l'aimait le plus ou le mieux ne l'aimait pas encore assez pour lui sacrifier son amour; aucun homme n'aime assez pour mettre l'objet de sa passion au-dessus de sa passion même !

Il valait donc tout autant se rendre, s'abandonner à la merci du hasard. — Elle parut, en effet, vouloir reprendre son cheval; elle se renversa même en arrière pour l'arrêter, et elle allait peut-être y parvenir, aidée par le très proche voisinage de l'eau, car le bief accusait bien ses six mètres de large. Mais, juste à ce moment, la voix de Frantz s'éleva, stridente et colère, dans le lointain :

— Sangdieu ! arrêtez-vous, butor ! Vous allez la faire tuer !... C'est le galop de votre cheval qui affole le sien !...

La querelle était entamée. Marie-Made-

leine voulut-elle, à tout prix, y apporter une diversion? Son cheval, trop lancé, trop excité, ne put-il s'arrêter à temps? Ou bien n'y eut-il là pour elle qu'une occasion propice de mettre à exécution un dessein vaguement prémédité depuis la veille?... Toujours est-il que *Forward* sauta dans l'eau, que l'amazone se sépara de sa monture, et que, prise par un remous, les jambes embarrassées dans sa jupe, elle disparut. — Au même instant, on sonnait l'hallali, l'hallali dans l'eau!...

Le corps de Marie-Madeleine ne fut retrouvé que le lendemain, engagé sous une vanne à demi levée du moulin, où l'avait accroché et retenu l'ample jupe flottante.

IMPRIMERIE CHAIX. — 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 16358-7-90.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6187

